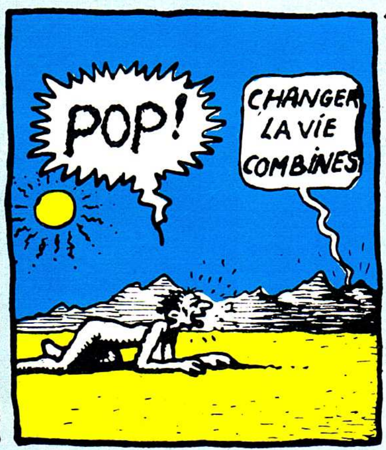
ACTUEL!?

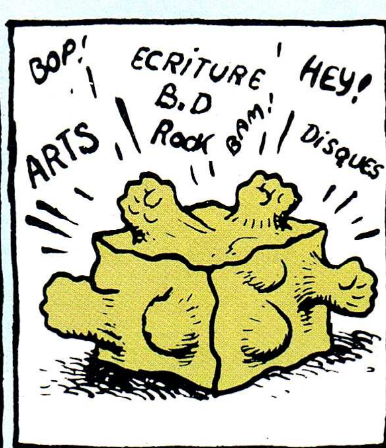
STRUCTURES $! 3F ? RECUPERATION
FRUSTRATIONS
BARRICADES
CONFUSION
JOUISSANCE

R. Crumb.

n°1 nouvelle série mensuel octobre 1970 3 F









LES COMMUNAUTÉS CONTRE LA FAMILLE

« ALORS, ILS FONT ÇA TOUS ENSEMBLE », DIT-ON DANS LES FOYERS. ET DE HOCHER LA TETE AU REPAS DU SOIR, ALORS QUE LES YEUX DU FILS LUISENT DE CONVOITISE, QUE LA FILLE RIT SOUS CAPE ET QUE LE PÈRE FAIT CHABROT. « T'AS ENTENDU LES CRIS ? », S'INDIGNE LE CANTONNIER BRÛLÉ PAR LE SOLEIL. « T'EN AS VU DES A-POIL ? », DEMANDE-T-ON AU GARDE CHAMPÊTRE QUI LISSE SA MOUSTACHE GAULOISE. LE CURÉ AFFRONTE EN CHAIRE LE PÉCHÉ DU MÊME NOM.

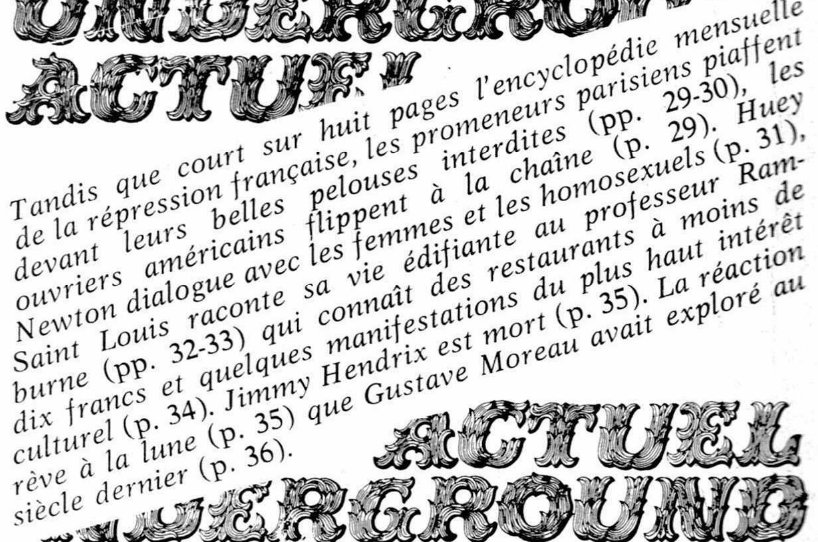
COURIR NU AU MILIEU DES FORÊTS, FLEUR AU NOMBRIL ET POP MUSIC, VIVRE EN GROUPE DANS UNE MAISON... (VOIR P. 6)

régine deforges

publie les meilleurs livres érotiques



SOMMAIRE







La quatrième page de couverture ne vous rappelera rien : c'est un tableau original de Paul Davis, l'un des fondateurs du Push Pin studio

Actuel
Nouvelle série : numéro 1

60, rue de Richelieu,
Paris 2

Tél. : OPE 20.20

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Claude Delcloo

Maquette :
Didier Chapelot

Impression : **Agrofilm**

Tirage : **Roto technic offset**

Directeur de la publication :
Jean-François Bizot

Ont participé à ce numéro :

Philippe Aubert / Edouard Bailby / Michel Barthélémy
Denis Berry / Henri Bonnemazou / Gilles de Bure /
Bernard de Burnebise / B.-K. Couseault / Costric /
Philippe Ganier-Raymond / Martine Halphen /
Paul Inconnu / Marjorie Inconnue / Bernard Kouchner /
Jean-Claude Lambillon / André Laude / Jean Leloup /
Yvon Malaval / Pierre Manevy / Michel Martens /
Jean-Jacques Ollivier / Olivier Oudiette /
Gilles Perrault / Patrick Rambaud / Jean-François Ramburne /
Anne Roche / Alain Schifres / Max-Paul Sebag /
Françoise Seloron / Guy Senghor / Judith Simonka /
Lydia Sitbon / Frédéric de Towarnicki / Jean-Claude Valési.

COURRIER DES LECTEURS



Vos lettres nous submergent agréablement. Impossible de vous remercier tous et de tout publier. Voici quelques morceaux de quelques lettres. Continuez, nous ne voulons pas faire le journal tout seul. Nous vous rappelons aussi qu'une petite information vaut mieux qu'une longue proclamation.

Actuel, tu m'emmerdes.

Tu m'emmerdes parce que tu ne fais que m'intéresser, comme m'intéressent les *Cahiers du cinéma*. Avec une intelligence moyenne comme la mienne, il me faudrait trois mois pour comprendre, assimiler tous tes articles.

Je te supplie de rire, de nous faire rire, à gueule béante ou en sourire esquissé, élargi. Un petit peu. Pas toujours aussi sérieux, sinon tu vas finir par te prendre à ton dogmatisme. D'ailleurs, les interviewés eux-mêmes n'ont pas l'air d'être des rigolos. Le rire est le propre de la jeunesse, et un bon moyen d'accélérer la Révolution : si tu pouffes devant un militaire, un flic, un bourgeois, ils ne peuvent pas grand-chose contre toi, ce qui est appréciable ; ils sentent qu'ils sont comiques, grotesques. Il y a d'autres moyens évidemment... Et certainement de plus efficaces ; — mais j'aime assez celui-là. A chaque fois que je croise un agent de police, je fais un signe de croix. Faut voir sa tête ! C'est puéril, enfantin, mais je ne sais pas faire les cocktails molotovs.

Supplique pour marcher dans le soleil

J'ai dix sept ans, je vais m'emmerder en Terminale cette année, mais c'est la dernière ! L'avenir ? Alors là c'est ? En attendant Pop, poésie, théâtre et le reste se mélangent. Je me demande ce qui en sortira :

Laissez-moi marcher dans le soleil
C'est tout ce que je veux
Retrouver des enfants joyeux
Que vous n'avez pas encore souillés
Avec vos deux et deux font quatre
Et marcher dans le soleil
C'est tout ce que je veux
Avancer en arrière
Echapper à vos chiffres,
Aux batons des bergers
Qui battent le rappel
Laissez-moi marcher dans le soleil
C'est tout ce que je veux
Avoir des aspirations humaines
Faire l'amour consciemment
Mais vous avez peur
Et vous préférez
M'éliminer à jamais

Merci pour vos conseils que nous avons copié sur nos murs.

JUNGLE
Dans ma forêt
Quand tu t'endors
Les nénuphars
Pleurent sans bruit
L'alligator
Ouvre sa gueule
Dans les glaïeuls
De son ennui
Dans ma forêt
Quand tu t'endors
Les lignes volent
Courent en enlacent
Les roses lasses
De leurs corolles
Et dans ta robe
Au goût de fruit
Se cristallisent
Tous les pollens
De mes envies
Dans ma forêt
Quand tu t'endors
Les léopards
Suivent la trace
De ton passé
Je sens trop tard
Ta peau tigrée
Sur ma peau noire.
Dans ma forêt
Quand tu t'endors
Les piranhas
De tes caresses
Ont dévoré
Toute tendresse
En me laissant
Les os blanchis
De mon squelette
Qui s'enfuie
Dans ma forêt
Quand tu t'endors
Moi je t'appelle
T'appelle encore
Moi je t'appelle
Et toi tu dors.

Michel Ducroq, Paris.

Tes poèmes sont une agréable façon de ne pas nous emmerder.

Voilà mon problème

Dans votre dernier numéro, vous demandez que vos lecteurs vous écrivent, même pour un courrier du cœur. C'est ce que je fais.

J'ai seize ans et sors régulièrement depuis deux ans avec un garçon de dix-huit ans. Mais chacun est libre de son côté. Nous nous aimons. Il a quitté ses parents il y a quelques mois et vit seul. Il a raté son bac et ne veut plus poursuivre ses études. N'habitant pas la même région que lui (il habite Paris et moi les Alpes-Maritimes) je ne le vois que rarement et ainsi j'ai pu me rendre compte du changement qui s'opérait chez lui. Tignasse agressive, œil flou. Nous avons eu une explication sérieuse et il m'a avoué qu'il se droguait. Cela ne m'a pas choquée car je m'y attendais et je n'ai rien contre les hippies, je les approuve plutôt. S'il se contentait de fumer de l'herbe ou de prendre de l'acide, cela irait très bien, mais il m'a dit qu'il avait commencé à se piquer au cheval (héroïne). Il ne se rend pas compte qu'il va tomber dans le piège de l'accoutumance, et il m'a proposé de vivre avec lui ou de partir sur les routes avec lui. Cela me tente, car je l'aime à la folie, mais le fait qu'il soit « junkie » me fait un peu peur.

Nan.

Prend ton courage à deux mains, Nan, et reste avec ton copain. Empêche-le de se piquer. Si tu le quittes, il est foutu. S'il est foutu, peut-être t'aime-t-il quand même, mais mal. Nous n'avons rien contre la route. Mais c'est très dur et ça se prépare. Sur deux mille qui partent de Paris, cinquante arrivent. Un homme qui se pique risque sa peau et la tienne et n'arrive pas au bout du chemin. Ce n'est pas un problème moral, c'est la réalité. Il faut en parler avec quelqu'un qui mérite ta confiance : si tu viens à Paris, tu trouveras un médecin 23, rue Guilleminot, Paris 14, tu seras bien accueillie.

Le poème le plus court

Sachez l'instant venu quitter vos tombes, vos familles. Embrasser vos enfants sur les joues, sortir du caveau sur la pointe des pieds, sentir l'humus, l'herbe, douce.

Dominique Utinot,
Fontenay-auxRoses.

Continuez d'attaquer « la coriace immensité ». Vos textes nous plaisent. Impossible de tout passer pour le moment. Vous ne perdez rien pour attendre.

Le Living theatre a explosé

Ne croyez-vous pas qu'il serait intéressant de procéder à une sorte de « revue de presse » underground présentant les différents journaux, comme vous l'avez fait un peu pour *IT* et donnant certains renseignements (adresse, etc.). Et un article sur le Living, qu'en pensez-vous ?

Voici l'adresse demandée : International Times 27 Endell st. London WC2

et quelques notes sur le Living :

Comme chacun sait, le Living Théâtre a explosé. Son cœur a éclaté en morceaux. Le monde oriental se dispute les dépouilles du gourou. Un festival n'est pas réussi si on n'y entend pas crier « Paradise now » face au parterre. La révolution mondiale n'est sûrement pas loin. Les acteurs du Living logiques avec leur démarche, ont quitté les chemins tracés de l'industrie culturelle. Judith Malina, qui animait le groupe avec son mari, Julian Beck, l'avait laissé prévoir : quand notre art devient acceptable, nous devons le conduire là où il ne l'est plus ».

Les gens du Living Théâtre ont tout oublié et beaucoup appris. Au Festival d'Avignon d'abord en 1968, sous la pression des événements, où ils tentèrent de jouer dans les rues. Puis en Amérique, l'an passé, tout au long d'une tournée ruineuse et mouvementée. Le Living s'est trouvé alors coincé entre les chants de sirène du show-business et les sifflets des étudiants révolutionnaires. Ses contradictions se sont étalées au grand jour. Cette communauté qui rejette le système de l'argent a failli mettre sur la paille — en raison des frais engagés — le Radical Theatre Repertory, qui coordonne aux Etats-Unis les activités des troupes de combat. Le R.T.R. s'était occupé du Living pour l'arracher aux griffes du show-business : Michael Butler, spécialiste du rapt d'enfants fleuris au bénéfice de l'Establishment (il est l'un des producteurs de Hair), Michael Butler, donc, avait proposé de s'occuper du Living. Il réclamait 75 % des bénéfices. Le R.T.R. a refusé. Dommage. Monsieur Butler aurait perdu beaucoup d'argent.

Le Living, donc, s'est révélé une grosse machine coûteuse — toujours du point de vue du Show-business. Face au public américain, sa position était plus étrange encore. Trois hypothèses :

1/ il joue devant une salle traditionnelle qui vient voir comment fonctionnent ces drôles de zigues. Neuf fois sur dix, de l'avant-garde inoffensive.

2/ il joue devant des étudiants qui castagnent tous les trois jours avec la police. Eternel dialogue de sourds entre pacifistes libertaires et partisans de l'action violente. C'est ce qui s'est passé à Berkeley.

3/ il joue devant un public plus living que le living, déjà organisé sur le modèle anarchiste proposé par la troupe. C'est ce qui s'est passé à San Francisco quand le Living Théâtre s'est produit devant *l'Armed Love Commune.* C'était aussi bizarre que de donner des leçons de conduite à Fangio ou de guitare à Clapton.

Mais le Living a compris qu'il était en porte à faux dans le monde du spectacle. « Le théâtre, constatait récemment l'un de ses membres, est désormais dans la rue ». Seulement, pour agir dans la rue, il faut être trois ou trois mille, pas trente. Le living s'est donc divisé en cellules, scindé en commandos. Il s'est dilué dans la masse, coulé, dans la vie quotidienne. On espère, du moins.

L'ambition des cellules est d'étudier et de propager tous les modes de vie révolutionnaires. Un groupe a choisi de vivre au Brésil. D'autres doivent en principe travailler en Allemagne, en Italie, en Hollande, en Angleterre. Et en France. L'intéressant, c'est cet esprit de réseau, fondé sur la diversité des expériences et non plus sur le monolithisme du phalanstère. Par exemple; le groupe anglais, lui, travaille sur les mass-média. Son premier projet est de fabriquer une dizaine de documentaires T.V. d'une heure chacun, tournés en Asie du Sud-Est. On les accusera de renouer avec le spectacle. Mais c'est plutôt la notion d'échanges qu'il faut retenir. Henry Howard, du groupe de Londres, l'explique ainsi : « les échanges entre les cellules utilisent les moyens de la télévision, du théâtre, du magnétoscope, de la cassette, du journal, du film et de toute forme de communication que nous pourrons libérer.

Alain Schifres

Sexe Molotov

Salut, j'ai découvert votre revue ce matin, en voulant voler chez mon libraire le Nouvel Observateur. Je me suis trompé et retrouvé avec ça. J'ai lu. Ca m'a plu, même emballé. Je vais d'ailleurs m'y abonner quand j'aurai assez de fric. Vouloir jeter un pont entre politique et musique est bon, les reportages sur la contestation U.S., c'est O.K., interviews aussi, le ton est un peu pédant et intellectuel, mais il faut ce qu'il faut, ça change de la mièvrerie des revues dites « dans le vent ». J'aimerais voir traiter dans le prochain numéro une étude sur les « herbes », assez complète. Cela rendrait service à beaucoup et informerait les néophytes, enfin faites comme vous voulez, après tout, c'est vous les directeurs, pas moi. J'ai recopié mon acte de foi, on verra au prochain numéro si vous tenez compte de l'avis du lecteur.
Sexe Molotov.

En ayant marre d'être en butte aux calamités de mes stupides contemporains
Sevré de mesquinerie et de méchanceté, de matraques et de vitamines,
J'ai arraché mon sexe brûlant et intellectuel et l'ai balancé à la gueule du premier uniforme venu :
Ca l'a tout éclaboussé et congestionné (...).
Le chevelu du coin me vendait la Révolution en tandis que le chevelu du coin trois tomes, reliés maroquin.
J'ai mâchonné puis vomi sur le torse d'une putain en chaleur des seins, des fleurs, des cuisses lubriques, des vapeurs d'essence, la putréfaction malodorante de la vie dégénérée, la gangrène de l'argent, les juges en robes, le bagne, les amitiés particulières, les noms à particules, le festival du dimanche, la drogue à trois francs, c'est fini.
Autre chose, autre chose, s'il vous plait,
Autre chose.

Un chevelu qui en a marre d'être pris pour un mouton et qui se transforme en chien enragé.

Toi qui signe anonymement « un chevelu qui en a marre », nous publions une partie de ton acte de foi parce que nous croyons aux vertus de la provocation. Mais entre nous, on ne trouve pas ça très bon.

Monsieur le directeur (!)

C'est avec surprise mais avec joie que j'ai appris que j'ai gagné un abonnement gratuit à *Actuel,* que j'allais pouvoir faire l'économie de six fois 3,50 F et m'acheter le *Chasseur Français...*

Cela dit, la suite de votre lettre m'a laissé perplexe. Vous demandez des renseignements sur ce qui pourrait se passer dans la région : s'agit-il pour vous de vous faire rembourser les numéros ou alors ne demandez-vous rien en échange et par là-même attendez-vous tout du lecteur (mot à bannir, comme le mot spectateur) ?... (suivent d'autres considérations dont je vous ferais grâce)...

Ces dernières années, je me suis lancé dans le journalisme et actuellement, je suis surveillant dans un lycée. C'est qu'il n'y a que le métier de flic qui ne trompe pas son monde...

Jean-François Pauvros, Wimereux.

Monsieur le lecteur (!)
Ne vous méprenez pas, nous n'exploiterons pas vos élucubrations, vampire dans le vent et capitalistes dans l'âme. Les formes de collaborations entre nous et vous (les lecteurs, ou les amis, les copains ou les jeunes etc.), restent à définir. Ce que nous entendons connaître, ce sont les mille détails de la vie de votre ville, du lycée etc., les répressions, les contraintes, les idées lumineuses qui sortirons de ces multiples tunnels. Ne vous gênez pas.

Vous devez le faire connaître

Parlez de Han Bennink, c'est un excellent musicien hollandais.

Lucien Putz

Voilà qui est fait.

Pour beaucoup d'amateurs français, Han Bennink reste un inconnu. Ce n'est pourtant pas un nouveau venu sur la scène du jazz : depuis une dizaine d'années, les meilleurs musiciens européens, ainsi que de nombreux Américains de passage, font appel à lui. On se souvient que Bennink joua très souvent aux côtés d'Eric Dolphy. Cette collaboration donna deux ou trois albums chez « Prestige » et un enregistrement célèbre, intitulé « Last Date », sous le label « Limelight ». Cet album fut le dernier témoignage discographique d'Eric Dolphy.

Bennink a traversé toute l'histoire du jazz avant de se porter à l'avant-garde. Son style se rapproche de celui du grand Milford Graves.

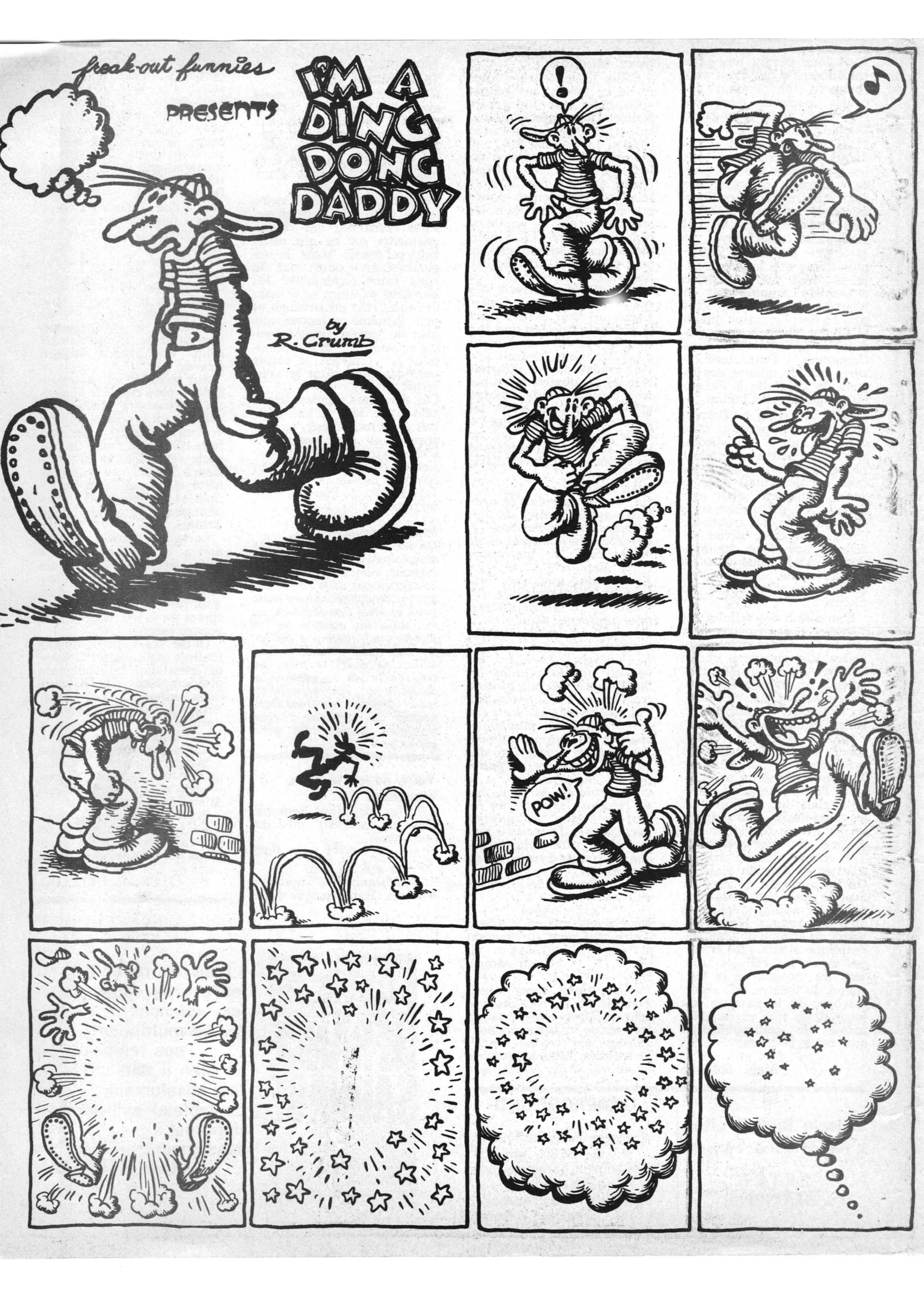
Sur scène, Bennink se produit le plus souvent aux côtés du pianiste Misja Mengelberg et du saxophoniste Willem Breuker. Une parfaite harmonie musicale l'associe également depuis plusieurs années au saxophoniste allemand Peter Brotzman et au groupe du saxophoniste danois John Tchicaï.

Lorsque Marion Brown arriva en Europe, il y a trois ans, il donna un concert à Paris avec Bennink. A cette époque, Bennink fut l'objet de vives critiques de la part d'un public encore retardataire.

Outre les quatre albums réalisés avec Eric Dolphy, on relève dans la production discographique de Bennink deux albums avec Peter Brotzman (produit par ce dernier), un autre sous le label allemand « Calig ». Dans la marque hollandaise « Instant Composers Pool », un duo avec Willem Breuker, un trio avec John Tchicaï et Micha Mengelberg.

Figure originale du nouveau jazz, Bennink est l'un des rares concurrents européens des talents américains.

Claude DELCLOO.

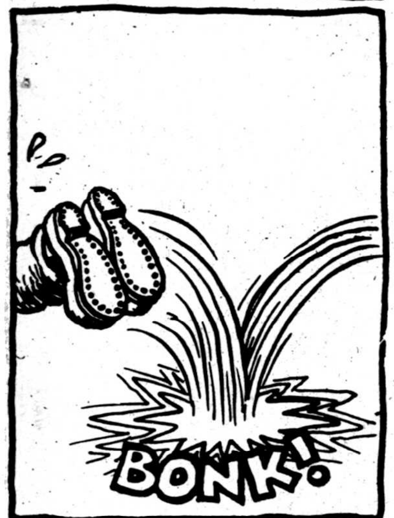

freak-out funnies
PRESENTS
I'M A DING DONG DADDY
by R. Crumb
!
POW!



A vingt-cinq ans, il est le mauvais génie d'une génération. Ses bandes dessinées ne fréquentent pas les étalages, sinon ceux des quartiers réservés de l'underground, à New York ou à San Francisco. Elles surgissent un peu partout dans la presse parallèle des Etats-Unis, de l'Angleterre et des Pays-Bas... En France — autocensure ou chauvinisme — ses apparitions sont rares. Robert Crumb est un homme insaisissable : voyageur sans bagage de la bande dessinée, il inonde un magazine de sa production avant de disparaître pendant des mois. Le **New-York Times** s'est même cru autorisé à publier un jour un avis de décès. Il a fallu démentir : entre temps, « the famous Bob Crumb » avait ressuscité et traversé à la hâte quelques salles de rédaction avant de s'évanouir à nouveau. Crumb publie des dizaines de comic books, dont le nom change toujours : **Zap, Yellow day, Despair, Motor city comix, Bijou...** A New York, on s'arrache chaque livraison. Présent ou absent, Crumb infecte l'esprit des « freaks », « heads » et autres hommes aux cheveux longs à travers une mythologie complète de personnages. Hommes d'affaire bouffons, policiers plus flics que nature, jeunes gens planants, jeunes filles superbes et rondes, tristes chiens, junkies flippés, militants inventifs ou guindés s'enchevêtrent dans des récits cruels. L'invention est prodigieuse, la vulgarité se marie à l'astuce, la violence à la gentillesse. l'improvisation à une rigueur étrange. Trois vedettes émergent de ce foisonnement : Mister Natural, sorte de Socrate à l'usage de l'underground, fait grincer ses aphorismes entre deux bains, trois sandwiches et une brève visite à Dieu ; Fritz le chat s'adonne tel la bête aux actes que la morale interdit aux humains ;
Angelfood Mac Spade, la vilaine négresse aux appétits sauvages, embrase la sexualité refoulée des sinistres blancs. En chaque occasion, c'est grand désespoir pour les forces de l'ordre Et c'est grande joie pour nous.

Burnebise.













« Alors, ils font ça tous ensemble », dit-on dans les foyers. Et de hocher la tête au repas du soir, alors que les yeux du fils luisent de convoitise, que la fille rit sous cape, que le père fait chabrot (1) et que la mère est aux fourneaux à touiller la marmite. « T'as entendu les cris ? », s'indigne le cantonner brûlé par le soleil, la pelle sur l'épaule. « T'en as vu des à-poils ? » demande-t-on au garde-champêtre qui lisse sa moustache gauloise. Le curé affronte en chaire le péché du même nom, le pharmacien prépare des onguents au fond de sa sombre officine. La bave gagne les lèvres, le rouge monte au front, l'envie chasse la pitié : tout le village frémit.

Courir nu au milieu des forêts et vivre en groupe, fleur au nombril et pop music, dans une grande maison délabrée, sans confort, sans fantômes et sans eau courante : c'est la commune à la française.

Au bistrot, on interroge : « Alors, mon gars, qu'est-ce que ça sera ? »

— « Un Vichy. »

— « Ben, bois donc un p'tit blanc, ça fait de mal à personne. »

— « Peux pas m'sieur, j'suis macrobiotique. »

— « Macro quoi ? Non mais, ça a quinze femmes et ça peut pas boire un coup entre hommes... Mais qu'est-ce que vous faites donc tous là-haut, cré nom ? »

— « On médite, et on fait de la tapisserie. »

Le mérite agricole en tombe dans les verres de Ricard. Les bérets basques opinent douloureusement du bonnet devant ces gens d'un autre monde. Aux Etats-Unis, on leur tire dessus lorsque l'inquiétude cède la place à la peur de l'inconnu. Au gré des vieilles légendes on charge de tous les péchés les hippies de passage. Outre Atlantique ils sont déjà cent mille à l'écart des voies étroites de la morale.

La France s'en mêle. Vivre en communauté fut longtemps l'apanage des disciples de Lanza del Vasto, bâton noueux robe de bure, barbe de patriarche et sandales cousues main. Ici, pas question de sexe, le short et la minijupe disparaissent sous le froc. Diverses associations de moines et de prêtres les avaient longuement précédées sur cette voie austère ; les kibboutz israëliens donnaient le ton, le sérieux et l'efficacité à ces volontaires de l'artisanat rural.

La monogamie ébranlée

Depuis deux ans, la monogamie chancèle sur les débris de la cellule familiale : les communautés se multiplient, qui n'ont plus rien à voir avec les christianismes primitifs. Il ne s'agit pas non plus de déménager la partouze au grand air, mais bien de la fuir au nom d'une autre morale. « Nous ne pouvons pas nous débarrasser des maladies du capitalisme sans nous débarasser de l'argent. Nous ne pouvons pas nous débarrasser de l'argent sans transformer la psychologie et les rapports humains. On ne peut transformer ni la psychologie ni les rapports sociaux sans transformer ou libérer la sexualité », affirme Julian Beck, maître d'œuvre du iving Théâtre. C'est un refus global : propriété, division du travail, famille, mariage, éducation des enfants, rythme de vie sont remis en cause Mais derrière ces points communs, les associations prennent de multiples formes. Pour l'instant, le phénomène n'affecte que l'intelligentsia, les étudiants et le milieu pop. Des types bien distincts de communautés rurales ou urbaines se sont déjà constitués.

N'essayez-pas, par exemple, de pénétrer sans montrer patte blanche dans certaines communautés. Votre broussaille pop ou votre sac d'herbe n'y suffiront pas. Ceux qui ont travaillé dur pour surmonter les multiples difficultés d'installation et équilibrer leur aventure ont compris qu'il est difficile de laisser la porte ouverte. Ces communautés sont *fermées*. Charbonnier est maître chez soi et blé engrangé ne craint pas l'hiver.

Deux équilibres, en effet, sont menacés par les intrus : celui des émotions, le plus sensible, et celui de l'économie, le plus contraignant. A Taos, Nouveau Mexique, Etats-Unis, la mecque hippie au milieu du désert, deux fermes sont installées depuis trois ans. New Buffalo, dans la vallée ocre de l'Arroyo seco, disposait d'un petit capital qui fut consacré aux tracteurs, à l'électricité, à l'eau courante. « On travaille, ici », dit Joe, ancien professeur, fondateur de la communauté. Les oisifs, les malheureux, les déboussolés, les drogués de passage, on ne peut pas s'en occuper. »

Ces communautés n'ont pas les moyens d'être généreuses. Elles mettent un point d'honneur dans une autosuffisance précaire. Les enfants du XXI[e] siècle découvrent d'un coup la charrue. On ne devient pas paysan du jour au lendemain, les choux du potager commun restent longtemps chétifs. C'est à la fin de la foire qu'on compte les bouses. Les fils de la ville, après deux ans d'expérience et de longues palabres avec les indigènes, apprennent juste à maîtriser la terre. Leur rendement demeure faible : « Cette année, me dit Joe, c'est formidable, on a fait presque autant que les Mexicains. »

C'est pourquoi, en France, beaucoup de communautés se gardent bien de divulguer leurs adresses. Il est pourtant facile de deviner où elles vont se nicher. Un relatif isolement, la libre disposition des lieux, une terre pas trop chère sont nécessaires à leur épanouissement. La Drôme, le Vaucluse, l'Ardèche, l'Auvergne et les Pyrénées sont terrains favorables : les villages abandonnés accueillent volontiers les pionniers.

ouvertes ou fermées

En général, les communautés *fermées* fonctionnent selon des règles plus strictes que prévu. Les grands élans libertaires se brisent rapidement sur la vie quotidienne. Sans organisation, tout devient essentiel et dramatique : qui fera la vaisselle ce soir, les courses du lendemain, le nettoyage du samedi matin, la lessive bi-mensuelle ? Autant de pro-

---

(1) *Verser son vin dans sa soupe : vieille coutume paysanne.*

Coll. privée

blèmes existentiels qui ébranlent l'amitié et empiètent sur la méditation.

Le travail de la terre est la règle, l'artisanat y supplée parfois, ou la chine, ou les bonnes aubaines, ou le mécénat. Un groupe de céramistes d'âge moyen vit au Cap Corse, accueillant les paysans du lieu qui viennent apprendre le métier. Dans les Pyrennées, un village d'accès difficile refuse les visites en automobile. Le groupe entretient de bonnes relations avec les habitants des environs. Une demi-douzaine de maisons abritent les métiers à tisser des femmes, les fabriques de colliers et de bijoux modernes. Les hommes sont occupés aux vendanges, aux travaux de maçonnerie. Les activités ludiques sont pour tous. Des fêtes mensuelles rythment la vie de la communauté, véritables festins champêtres fort prisés des voisins. Ces ébats renouent avec d'antiques traditions qu'une alchimie moderne pimente curieusement. Retour aux sources, les villages futuristes de Nîmes, du Vaucluse ou d'ailleurs sont des laboratoires expérimentaux qui miment avec plus ou moins de bonheur les communautés primitives.

Plus néophytes peut-être, certaines refusent l'organisation et accueillent le tout venant dès lors que sa tête peut lui servir de laisser-passer. Ce sont des communautés « ouvertes » et informelles. Aux Etats-Unis, on les appelle des Crash-Pad Communes, elles servent d'étapes à ceux qui font la route. Ici, peu de gens vivent en permanence, sinon quelques poules et trois canards que personne ne se décide à manger. La vie s'y règle au jour le jour. Les couples passent, à l'auberge d'une nouvelle jeunesse, s'y font et s'y défont, mais ne s'y forment point. Tous les soirs, des guitaristes de hasard y grattent les mêmes airs et se repassent un éternel mégot. La fête y est triste et monotone, c'est tous les jours le chemin de Katmandou, la fuite, le passage, au mieux le voyage. Il y traîne une recherche désabusée aux objectifs incertains.



A la poursuite de Krishna

D'autres recherchent la nouvelle société dans les mythes de l'Asie mineure. Ainsi se développent dans la France de Mauriac ces monastères et ashrams qui fleurissent aux Etats-Unis et en Angleterre comme le pavot en Iran. Certains sont partis sur les traces de Krishna, à la recherche de l'expérience mystique. Dans la Drôme, David Allen et son groupe pop le Gong, vivent dans une bergerie. L'été, les beatnicks de passage dorment en plein air, dans le parc, l'été. On y médite ferme, en absorbant des plantes macrobiotiques, pousses de soja ou de bambous. Quelques disciplines de religions lointaines essaiment ici ou là dans le Midi.

La ville elle-même n'est pas à l'écart du phénomène. En Allemagne, il y avait l'an dernier près de mille communautés urbaines. Les étudiants, surtout, y trouvaient le moyen de vivre à bon marché en partageant les charges.

Avec les communautés, accueillantes ou hostiles, les histoires de fesses, le couple sacro-saint et le théâtre de Feydeau prennent du plomb dans l'aile. Les échecs eux-mêmes sont enrichissants. La Human Family, qui voyage dans le Sud des Etats-Unis en nombre variable, de vingt à quarante, en est l'un des exemples. Point de chambre, une grande pièce commune, au coucher du soleil les rôles ne sont pas distribués.

C'est le début d'une recherche. La vie communautaire n'a guère réussi qu'à cristalliser l'opposition au « métro-boulot-dodo ». Tout ce qui combat l'oppression et l'étouffement des villes est pain béni. En général, les communes se séparent après six mois ou un an de vie quotidienne. On supporte mal l'absence d'équilibre sentimental, on redevient possessif, on n'accepte plus de partager chaque soir l'homme ou la femme que l'on aime momentanément. Alors, sans secousse, on quitte un foyer malhabile. Souvent encore, certains estiment travailler plus que d'autres ou apporter plus d'argent au groupe, et sont las de le faire. Là aussi, pas de vague, on se sépare, nostalgique.

Deux mille ans de civilisation, une surveillance de chaque minute sont durs à combattre. Question de guerre prolongée. Voici l'histoire d'une de ces tentatives d'assaut.

B.K. Couseault.

Le journal d'un Communard

L' « avant-garde » est arrivée au début de l'hiver dernier. La baraque était immense, défoncée comme un vieux raffiot échoué, le toit crevé. Ça pissait de partout : on a passé deux mois à répartir le mieux possible tous les récipients qu'on a pu trouver pour recueillir la flotte. Peu d'argent, des expéditions quotidiennes dans la forêt de l'autre côté de la rivière pour trouver du bois et se réchauffer le soir, des délires matériels, les premiers face à face de la campagne.

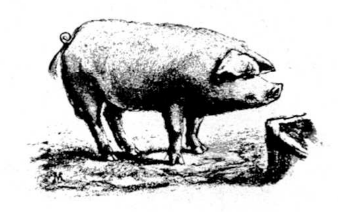
Deux années d'errances, de petits regroupements dans les appartements étriqués de la rive gauche nous avaient rassemblé. Nos refuges parisiens avaient rétrécis au fur et à mesure. A la fin, ils ressemblaient un peu aux stalags dortoirs dont les gérants d'immeubles destinés aux travailleurs étrangers ont le secret.

Nous n'avions plus rien à faire à Paris, nous n'avions pas eu envie de gagner nos cartes de séjours dans les groupuscules, rejetés lentement par leur puritanisme galopant. Les milieux professionnels qui nous avaient retenus jusqu'en 1968-1969 perdaient considérablement de leur intérêt. Nous avions tous un passé d'étudiants et de théâtreux : la fac, Béjart, le fricotage avec le Living, les jeunes troupes... Restait en nous l'appétit de monter un groupe qui ne soit pas contraint de singer les phantasmes d'un auteur qui se fout de la problématique de notre génération.

Quand les obligations concrètes nous en laissent le temps, nous nous réunissons pour préparer notre sortie du refuge : cela prendra des mois, nous ne sommes pas pressés.

Nous avions trouvé la poule aux œufs d'or : un intellectuel libéral progressiste — un homme très doux — nous a ouvert les portes d'un petit château du XV[e] délabré, qu'il avait acheté au temps du pactole dans les années soixante. Depuis, il s'était posé un certain nombre de questions qui l'avaient écarté des cycles où les rentrées sont sûres. Il désirait venir avec nous vivre à la campagne, il attendait d'abord que le toit soit réparé, qu'on ait installé une salle de bains et des chiottes possibles. Il attendait aussi d'avoir accompli sur les genoux le grand pélerinage des Indes. Mais enfin, il voulait aussi partager notre expérience communautaire.

Il avait déjà ouvert sa maison à un couple baroque qui vivotait sur une boutique de brocante installée dans un village voisin. La femme n'a pas très bien supporté l'idée de la communauté : après quelques convulsions, elle est repartie à la ville. Son copain, profitant de l'occasion pour régler un problème personnel, a été intéressé par notre groupe et est resté avec nous. Comme de bons petits commerçants, on s'est un peu forcé la main pour affronter une réalité très particulière : payer les dettes avec les queues de salaires qu'on rapportait de la ville pour éloigner le troupeau d'huissiers qui commençait à planer sur la boutique. Nos prédécesseurs avaient nagé dans une indifférence notoire sans souci de ce qu'on se « doit de devoir » aux instances officielles. Une nuée de lettres recommandées s'évertuaient à nous le faire comprendre.



Les filles ont enfilé des perles

Nous avons commencé à faire la chine, à ratisser les greniers, les petits brocanteurs des fins fonds de campagne pour alimenter la boutique en objets. Chacun, en arrivant de Paris, apportait de vieux déchets présentables récupérés dans des caves familiales ou amicales.

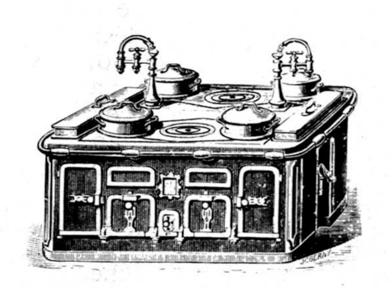
Dans la brocante, il faut mettre le paquet du printemps à la fin de l'été. Au-delà, les passages se raréfient : il est presque inutile d'ouvrir dès le début des mauvais jours. Tout le monde s'est mis au travail, avec une ardeur inégale. Nous avons nettoyé et réparé les meubles, les filles ont enfilé des perles, retaillé des robes, fabriqué des bijoux de tissu et de perles. Une vieille Traction — elle aussi récupérée — nous servait pour les gros transports.

L'hiver qui vient sera dur : le groupe oscille entre quinze et vingt personnes et nous n'avons guère eu le loisir d'épargner.

Un vieux, qui avait été employé par le charpentier, est resté avec nous quelques semaines après le départ des couvreurs. Il habitait à une vingtaine de kilomètres du château dans une petite maison où il cultivait lui-même les légumes qui lui étaient nécessaires. Il a semé dans les cageots remplis de terre des poireaux, des salades, des haricots et tout le toutim. Il nous a expliqué comment les cultiver et comment les repiquer. Un jour, il a dû renoncer à nous entraîner dans une vague récupération d'armes abandonnées par les maquis avec lesquelles il ruminait de faire un ou deux coups fumants : ce jour-là, il est parti. Anar belliqueux, indic de police ? Les trois quarts des plants ont crevé faute de soins, le dernier quart, qu'on avait fini par repiquer, nous a donné des légumes. Pour le reste, les rentrées montagnes russes de la boutique nous ont permis de régler l'épicier. Le terrain exigu qui entoure la maison n'autorise pas les macrocultures.

A notre égard, le village a toujours adopté une attitude de condescendance amusée, de méfiance aussi. Le comportement des enfants traduisait l'état d'esprit des familles. Ils affectaient une curiosité fantastique et une agressivité de petits adultes téléguidés chaque fois qu'il trouvaient une bonne raison d'approcher la communauté.

L'aménagement des lieux a absorbé la plus grande part des énergies : il nous fallait un collectif de repos, des refuges individuels chaque fois que s'en manifestait le besoin, un local pour les réunions de travail : lectures, essais théoriques, textes d'analyses sur les périodes historiques qu'on nous avait fait digérer en express truqués. Nous avons même vécu collectivement pendant quelques semaines une approche de la Révolution française qui pouvait nous fournir la pâte d'un spectacle à colporter dans les campagnes.



Plusieurs aller-retour dans l'enfer des hystéries

Tout était encore trop fragile. Certains orages secouaient le groupe. La plupart des types espéraient en un grand mariage collectif, seule expérience capable de briser toute une morale sexuelle de possession.

La majorité des filles adhérait verbalement à l'idée et s'efforçait de régler les problèmes qu'elle soulevait. Mais rien n'était vraiment résolu. Nous avons fait plusieurs aller-retour dans l'enfer des hystéries particulières avec des plages d'immense tendresse qui remplaçaient un langage devenu impuissant. La musique est apparue. Seuls plafonnèrent plusieurs francs-tireurs des deux sexes qui semblaient vivre tout ça très bien. La musique nous a réuni au moment des crises, nous n'avons pourtant pas encore traversé nos bacchanales.



La visite des travailleurs immigrés

La dynamique du groupe fut mise en sommeil, les activités se resserrèrent de plus en plus exclusivement autour de la survie, les problèmes psycho-affectifs prirent leur juste place : nous nous retrouvions devant de nouvelles contradictions, de nouveaux choix à faire, qui pouvaient parfois nous amputer. Deux d'entre nous ont amené un soir un groupe de travailleurs étrangers, bûcherons dans les environs pour un salaire dérisoire et qui vivaient dans des conditions très dures. Cela leva immédiatement un problème de communication. Nous savions que nous pouvions leur apporter un certain nombre de choses, et entreprendre une campagne d'alphabétisation en trouvant le désir de reconvertir une partie de notre énergie jusque là vampirisée par nos velléités. Il fallait pour cela sortir de nos longues marches dans la fausse merde pour aller travailler dans la vraie. Le groupe a dû reconnaître son impuissance à dépasser ce stade transitoire dont il pensait pourtant pouvoir sortir. Les bûcherons ayant manifesté par la suite un intérêt non ambigu pour les appâts des représentantes du sexe creux, ces dames emportèrent la décision : le problème fut remis à plus tard.

Quelques temps plus tard, le maire du village, très gêné, est venu nous voir en affectant de prendre mille précautions. C'était la première fois qu'il trouvait un prétexte valable pour pénétrer dans la maison : il voulait nous parler d'une « affaire grave » et sa confusion ajoutait encore à son naturel bistre.



Les inquiétudes de monsieur le maire

Au bout d'un quart d'heure, il est parvenu à nous donner la clef de son problème : « Vous comprenez, les vieux, eh bien ils sont venus me voir les uns après les autres pour se plaindre... Vous devriez retirer le corbillard que vous avez mis dans la cour, et arrêter de jouer autour et dessus devant tout le monde. Pour eux, c'est pas n'importe quoi : ils ont vu des proches partir là-dedans, c'est pas une chose qu'ils aiment voir traîner tous les jours, à leur âge. Et puis, je me sens un peu responsable puisque c'est moi qui vous l'ai vendu ! » Pour arrêter de faire flipper une partie du village, nous avons accepté de remiser la charrette magique avec laquelle nous nous amusions.

Le maire est parti. La convoitise interloquée avec laquelle il observait les filles à moitié nues allongées dans l'herbe était pathétique, un peu effrayante. Il pensait que personne ne l'observait. Nous avons mesuré cette émotion, et surtout cette solitude : c'était comme s'il nous décrivait les limites étroites de sa prison.



Le village monte au château

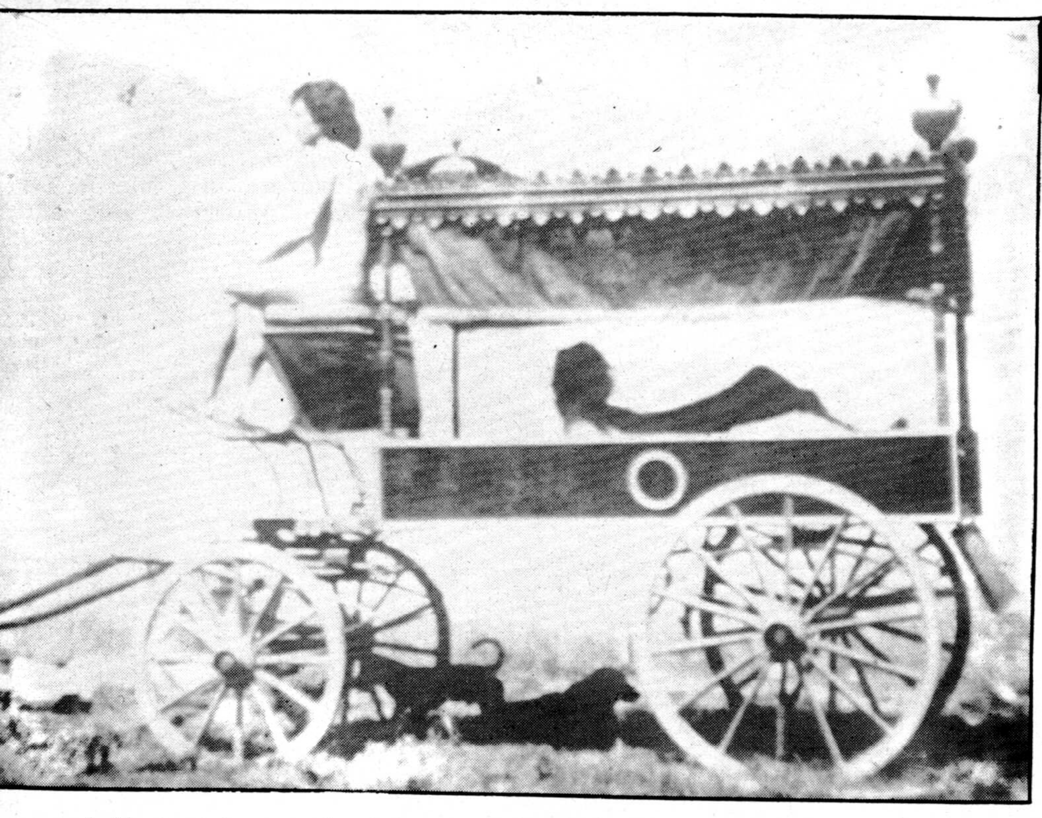
14 juillet 1970 : la municipalité, sollicitée par le village qui désirait renouer avec la tradition des sauteries commémoratives, a organisé une fête — saucisson et vin à gogo, disques et flonflons. Le maire nous a demandé de passer. Il a insisté : « Tout le village est invité. »



La volière métaphysique est donc descendue dans le petit bal de province. Les cinquante habitants dansaient. Ils nous ont aimé un instant quand nous nous sommes préoccupés de ramener en voiture quelques vieux solitaires venus parfois de loin pour la fête, trop imbibés pour retrouver le sens de l'équilibre, la force de rentrer et le trou de leur serrure. Puis le village est monté au château. Chacun s'est assis par terre, un peu assommé par l'alcool et l'atmosphère plus pesante du lieu noyé dans les sons pop. On avait tous l'air d'attendre le même docteur. En une heure, grappe par grappe, le village s'est échappé : ce







soir-là, tout le monde devait avoir l'impression d'avoir raté l'orgie.

Nous avons retrouvé le train de nos anciens rapports. Seules demeuraient quelques impressions dans les mémoires muettes. C'est pourtant cette nuit-là que Lanzlo, le bûcheron yougoslave, s'est intégré au groupe. Pendant deux mois, lors de chacune de ses discrètes visites, il repartait avec de nouveaux mots. Il s'était forgé un vocabulaire. Le 14 juillet il nous a décrit sa vie, ses espoirs en venant en France, les heures de boulot interminables, l'abrutissement du corps et de l'esprit, les emprunts pour la scie mécanique que l'on doit se payer pour pouvoir travailler, le salaire dérisoire...

Jusqu'ici nous n'avions vraiment vécu une réalité commune qu'en fonction des agressions extérieures — y compris celle des morpions qui un matin de juillet s'étaient mis à nous coloniser. Avant et ailleurs, nous nous serions isolés dans un coin pour nous purifier discrètement, ici nous avons organisé une fête de rasage collectif, la fête de l'épuration des petits crabes. Notre langage s'est épuré lui aussi : une paix qui n'était pas celle du masque s'est installée, nous approfondissions nos connaissances lacunaires du théorique et du quotidien. Tout ici était plus clair : surtout nos violences, et même la haine. Tu comprends ? On vit. Vas le dire à ceux que ça intéresse.

L'hiver menaçait. Nous avions eu tort de liquider les vieux lits en bois pour réinstaller notre décor habituel, avec les matelas à même le sol. L'hiver, tout s'humidifie : très vite, ce qui traîne sur le sol se met à pourrir. Lanzlo, qui s'était installé avec nous et qui vivait avec une fille du groupe, nous a aidé à trouver du bois. Peut-être allons-nous travailler dans la forêt.



Une bande de détrousseurs libertaires

Nous voulons sortir des violences absurdes et des rapports hypocrites qui les engendraient. Les générations précédentes n'ont pas trouvé la solution. Leur héritage a perdu de sa substance mythique. Sournoisement, les ressorts qui faisaient tourner les boutiques des pères épiciers, des curés et des grands bordels sinistres des temps modernes ont été contaminés : nous savons quotidiennement leur tristesse. Nous sommes réveillés : maladroits, mais affairés. Bien sûr, logiquement, nous aurions dû brailler avec les veaux et nous fendre la gueule jusqu'à la trentaine sans retarder l'approche d'une carrière onctueuse. Ça n'a pas marché avec nous. Il nous reste cependant une sacrée couronne morale et culturelle autour des tempes.

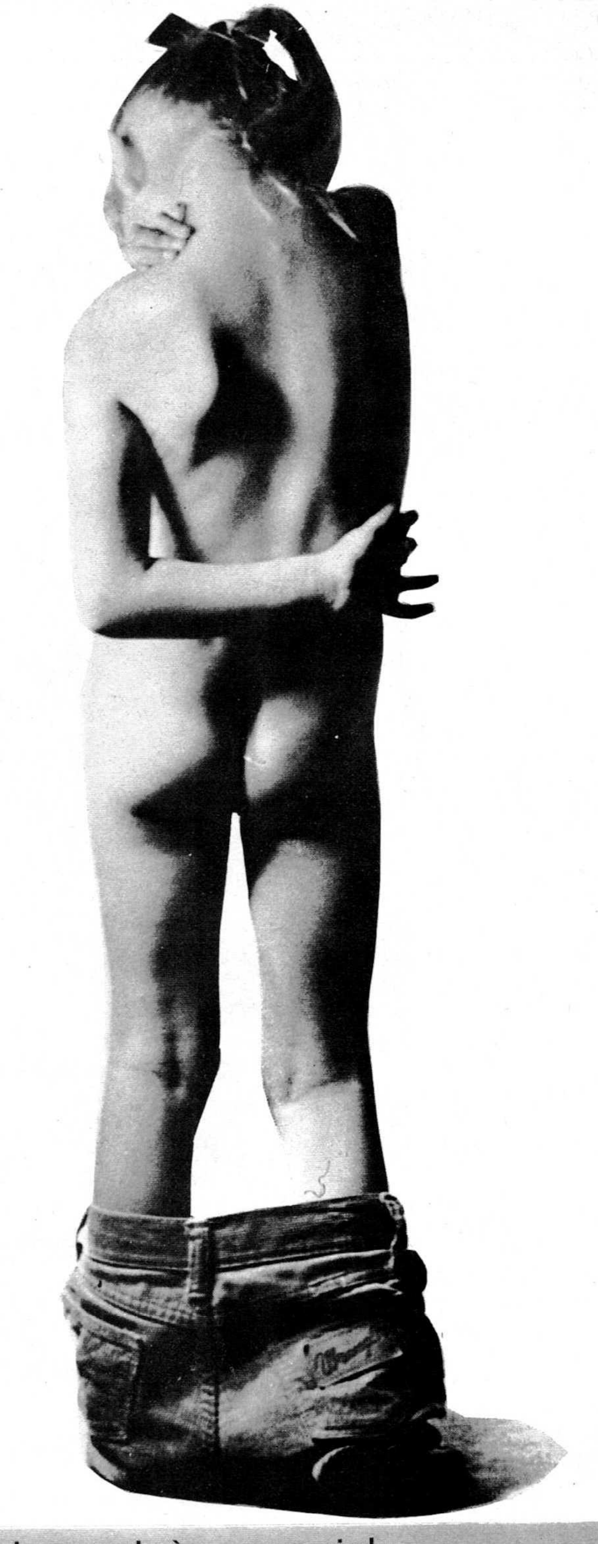
Quatre siècles auparavant, nous aurions formé une bande de détrousseurs libertaires. Notre table aurait été encombrée de plats suants de couleurs et d'odeurs, nous aurions nourri nos nuits de grandes orgies païennes avant de repartir en chasse de bourses et de gibiers. Seulement, ce qui se perfectionne le plus vite et le mieux, ce sont les régimes policiers. Nous nous sommes retrouvés les mains pleines de super jouets d'intérêt différent : le zen macrobiotique, les grands textes d'analyses marxistes, les chants de la Baghava-Gita, ceux de Marcuse... Avec tout cela, qui veut jongler jongle au profit du groupe, dont il devient l'éphémère leader de fait.

Nous ne sommes pas tellement dupes, du moins ceux d'entre nous qui ne reconstruisent pas autour d'eux une enceinte de sécurité mentale et physique, recréant des nouvelles structures familio-tribales. Nous savons bien que, si l'on excepte les communautés d'obédience mystique, les groupes éclatent nécessairement. Les uns en équipes de travail qui mettent les mains dans la merde de l'époque — et nous sommes ici quelques-uns à y tenir —, les autres en petits groupes d'affection avides de paix. Ceux-là, dans les lieux propices où la culture serait possible et le climat plus clément, réinstallent une communauté serrée autour d'une éthique de vie bien définie. Restent enfin les solitaires à la Easy Rider. Tous, d'une certaine manière, deviennent les derniers des mohicans parce qu'on ne nous laisse guère le choix avant de disparaître devant une société de béton armé, régie par le fric et l'électronique, une vacherie décrite par Huxley ou Orwell.

On vivra tant qu'on vivra, façonnés par nos refus et nos choix conscients. Sortant des programmations sociales, nous retrouverons nos peaux bafouées par les morales de cons, des mots gorgés de sens. Peut-être pourrons-nous les léguer à nos enfants, plus libres alors de choisir avec qui, comment et où ils désireront vivre. Il y a du travail : nous n'arrêtons pas de croire que c'est possible.

Tout continue. Nous sommes beaucoup, partout. Nous ne nous connaissons pas tous. Nous irons en tous lieux leur foutre à la gueule notre amour de la liberté et de la vie.

Jean-Claude Lambillon





annuel
pour 30 francs

12 numéros



pour 40 francs

12 numéros + 1 disque
offre valable jusqu'au 1er nov. 1970

Ces tarifs s'entendent pour la France métropolitaine seulement.
Le journal tient à votre disposition une liste des tarifs pour l'étranger.

Je souscris à un pied
30,00 F pour 12 numéros

Nom : Prénom :

Profession : Age :

Adresse :

Mode de règlement :
mandat, chèque postal à notre CCP (trois volets), chèque bancaire (rayez les mentions inutiles) à renvoyer à Actuel, 60, rue de Richelieu, Paris-2e. CCP Paris 4.585-95

Je souscris à un super-pied
40,00 F pour 12 numéros et un disque
à choisir parmi 5 nouveautés Goody ci-dessous

- ☐ Super Black Blues
Sleepy John Estes avec le grand Mike Bloomfield
- ☐ Electric Blues — Luther Allison
- ☐ Sun Song de Sun Ra
- ☐ Rolf et Joachim Kuhn et les Mad Rockers
- ☐ Roscoe Mitchell de l'Art Ensemble of Chicago : Sound

(cocher la case correspondant à votre choix)

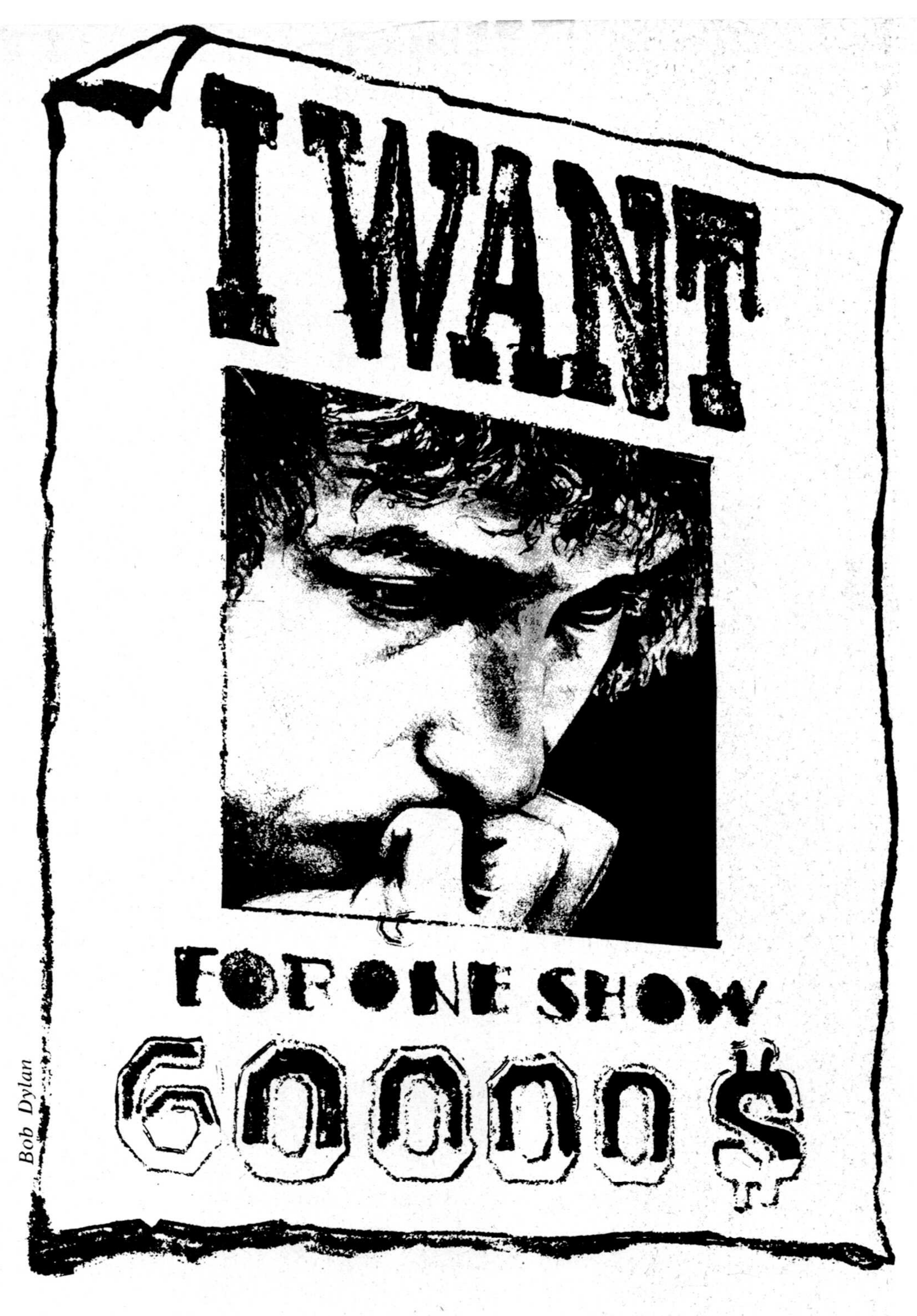
Nom : Prénom :

Profession : Age :

Adresse :

Mode de règlement :
mandat, chèque postal à notre CCP (trois volets), chèque bancaire (rayez les mentions inutiles) à renvoyer à Actuel, 60, rue de Richelieu, Paris-2e. CCP Paris 4.585-95

Dany Gander-Gosse



Bob Dylan

L'ARGENT POP

Jean-François Bizot

Les grands du rock roulent en Rolls. Phil Spector, jeune génie doré de l'électronique, l'homme qui a *mixé* les derniers albums des Beatles, le grand fabricant de tubes, aime à y regarder la télévision. Il a 25 ans et il est milliardaire. Les consommateurs de tubes, eux, n'aiment pas toujours les Rolls. En août 1970, à l'entrée du festival de Biot, Alpes-Maritimes, un Beatnik qui fait la route depuis un an sans enjoliveurs argentés, tend un chapeau graisseux : il quête pour payer les trente francs d'entrée au festival.

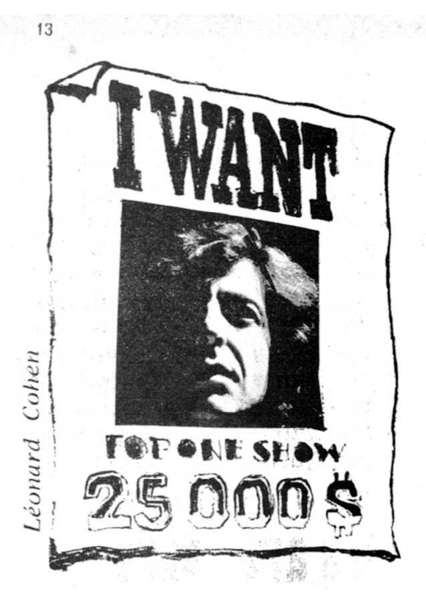
Lou Adler, 34 ans, vit de ses rentes. Il avait créé les disques Dunhill, où enregistraient Steppenwolf et les Mamas et les Papas. Il les a vendus à la grande compagnie ABC pour la bricole de vingt millions de francs. Pendant qu'il boit un Martini au bord de sa piscine d'Hollywood, des cortèges bizarres forcent à Aix, Biot ou Wight les palissades qui interdisent aux fauchés de participer à la fête. Ils crient : « *Festival populaire gratuit* ou *Free the festival.*

Voilà la grande contradiction du pop. C'est certes une véritable musique populaire. Mais, depuis deux ans, une alchimie à peine mystérieuse transforme les quelques francs des millions d'amateurs en quelques millions de francs pour les comptes en banque des imprésarios et des vedettes. C'est la *récupération* — un mot usé jusqu'à la corde.

les amateurs passent à l'action

Les amateurs, frustrés, passent à l'action. L'an dernier, au Fillmore, l'Olympia de New York, un petit homme de trente-neuf ans, Bill Graham, autre milliardaire, hurle à la foule : *Bandes d'imbéciles, vous ne voulez pas payer ? Tant pis pour vous, vous serez privés de musique...* Les jeunes du *Village*, entraînée par les *Mother Fuckers*, groupe gauchiste new yorkais, voulaient que la musique soit gratuite. Bill Graham s'est débarrasé du Fillmore East, on y joue toujours du rock et on paye toujours à l'entrée. De plus en plus cher. A Biot pareillement, cet été, au petit matin violet, Jean Georgakarakos, qui organisait *Popanalia*, s'essuie le front sans éponger ses dettes. Quatre mille spectateurs, un sur cinq, ont acquitté le droit d'entrée.

On paie son coca, son cinéma et sa deux chevaux, on achète ses disques et ses pulls-overs, mais on enjambe les barrières des festivals. C'est plus excitant et moins dangereux : tout se passe en famille, on a l'impression de voler ce qui vous appartient déjà. On acclame les chanteurs richissismes et l'on conspue l'organisateur endetté. La bourse, les disques M.G.M. sont pourtant des symboles plus arrogants du profit capitaliste. Ont-ils pour seul inconvénient d'être mieux défendus ? L'idéologie pop ou révolutionnaire couvre la vieille resquille française. C'est très sympathique, cela n'est pas très politique.



Léonard Cohen

La contre-attaque des amateurs fauchés ne changera rien à l'avenir de la musique pop. Aujourd'hui, le « pop » est une industrie et fonctionne selon des critères froidement économiques. La musique ne peut pas être gratuite à partir du moment où le disque ne l'est point. Sous la poussée des jeunes consommateurs, elle est devenue un « big business ». Le marché a fait sa mue : les jeunes, devenus plus riches, achètent des 33 tours — 80 % du marché américain, et déjà la moitié du marché français. Ils imposent leur musique. Pour l'avoir compris, la Columbia Broadcasting System (C.B.S.) est devenue la première compagnie américaine. Elle réalise 60 % de son chiffre d'affaires dans le rock.

deux fois la culbute

Le chiffre d'affaires des maisons de disques américaines a bondi l'an dernier au-dessus du milliard de dollars : près de sept milliards de francs. Les profits sont énormes : *deux, parfois trois fois la culbute,* soupire encore émerveillé, un jeune professionnel. La culbute, en jargon, cela veut dire doubler la mise. On se dispute les bénéfices, mais on n'en parle pas. Les grands du disque se gardent bien de publier leurs profits.

C'est la fin d'un long malentendu. Tout a commencé pendant l'été 1966, celui des fleurs et de l'amour, qui vit affluer à San Francisco cinquante mille jeunes en quête de fraternité. A l'époque, la nouvelle musique s'élaborait dans les profondeurs de l'underground, à l'écart des circuits traditionnels. Les musiciens de San Francisco donnaient des concerts sans cachets, de petites compagnies se développaient, indépendantes et sympathiques. Alors que l'industrie du disque misait encore sur la guimauve de Paul Anka et la romance tiède de Frankie Avalon, le Jefferson Airplane ou le Grateful Dead surgissaient et se jouaient des pronostics du *marketing.*

Ces musiciens croyaient alors pouvoir imposer un circuit parallèle. Les magasins seraient *free,* ce serait l'âge des cadeaux, une utopie qui paraissait presque possible. Les premières fêtes du pop, les be-in du Golden State Park, les Acid-tests de Ken Kesey, sont gratuits et joyeux. Les amis des musiciens jettent des brioches à la foule. Public et musiciens planent de concert. Country Joe Mac Donald, au même moment, déclare fonder avec son orchestre, le Fish, un groupe communiste. *Nous mettions tout en commun,* se rappelle-t-il, *même les droits d'auteur qui auraient dû me revenir en majeure partie puisque j'écrivais la plupart des chansons...*

Les petites compagnies, Elektra, Dunhill, Island en Angleterre, imposent des musiciens dont les grandes ne veulent pas. Frank Zappa, par exemple, fonde les disques Bizarre le jour où les EMI (en France Pathé) rechignent à publier sa production en Grande-Bretagne. Jac Holzman, qui a lancé Elektra en enregistrant du folk sur un vieux magnétophone dans son salon, confesse qu'il est poète : *La poésie et la musique changeront le monde...* Il lance les Doors qui, les premiers, chantent : *Nous voulons le monde et nous le voulons tout de suite...* Puis il engage les MC 5 qui vocifère contre le système. *Les villes brûleront et vous les reconstruirez...*

Le grand messianisme pop n'aura duré qu'un temps. Ce monde merveilleux, trop fragile, s'est effondré sous des tonnes d'or. Ceux



Joan Baez

qui s'obstinaient dans la prodigalité se retrouvent dans les dettes. Le Grateful Dead qui s'entête dans la philantrophie et la politique de la table ouverte accusait l'an dernier un trou de 250.000 francs dans son compte en banque.

Avec la fortune arrivent les querelles. Sordide ? Non, même pas : naturel. Il y a deux mois, Country Joe me dit avec une agressivité qui cachait mal son désarroi : « *Il faut être le boss, sinon on n'y arrive pas. Les musiciens s'achètent des tonnes d'équipement à tes frais, te font entretenir une myriade de petites amies. Tu t'esquintes en tournées, tu reviens sans un. Oui, il faut être le boss...* Pourtant, Joe Mac Donald reste un homme honnête et estimable. L'argent ne compte pas tellement pour lui. Seulement le gaspillage l'irrite. Il ne sait toujours pas comment réagir face à la fortune. Il me pas les palaces et les n'en a guère l'usage, n'ai-grandes limousines, se dis-Denson, son pote de tou-pute avec son manager, Ed jours qui aime trop l'argent. Mais il me dit : « *Maintenant je vais faire du fric, plein de fric...,* en avalant d'ailleurs un sandwich au jambon pour tout déjeuner.

faire du fric

Il faut se faire une raison. Tout le monde veut « faire du fric dans la pop ». Alors, tant qu'à faire, pourquoi pas Country Joe ? Et tous, manager, musiciens, businessmen et chauffeurs d'entonner en chœur : « C'est la faute du système... ».



Frank Zappa

Les petites compagnies, les premières, cèdent aux chants de sirènes des grands du métier. Jusqu'à cette année, ceux-là ne voulaient pas d'artistes provocants et hirsutes, monstres sortis d'on ne sait quelles abysses. « Nous ne financerons pas la révolution », me disait à Londres l'un des P.D.G. de la C.B.S. Les scrupules ont fait long feu.

La nouvelle génération des jeunes financiers ne s'est pas embarrassée de produire une musique traitant, en deux mots et quatre notes, de révolution. Trois conglomérats ont racheté des petites compagnies. La Transamerica Corporation, longtemps spécialisée dans l'assurance, a repris Liberty et World Pacific (Ravi Shankar), Gulf and Western, qui faisait dans l'immobilier, la production de cigarettes et les pétroles, a racheté le catalogue Volt avec le grand chanteur noir Otis Redding. Quant aux Parking Kinney, qui avaient déjà repris Warner Bros, ils se sont offert le mois dernier Elektra pour cent millions de francs. Les grandes compagnies vont même jusqu'à racheter des journaux pop comme *Rolling Stone,* la bible du rock, plus de 100.000 exemplaires.



Solft Machine

Les tarifs des musiciens suivent, précèdent même la spirale du succès. Pink Floyd, 6.000 francs à Amougies, 50.000 francs aujourd'hui. Les plus grands passent les 100 000 F. Ce sont 100.000 francs. Ce sont Leonard Cohen, Joan Baez, les Stones, ou Led Zeppelin. Dylan et les Beatles sont hors de portée de chèques. Certains s'efforcent de préserver encore les apparences : Joan Baez donne son cachet de l'Ile de Wight à des organisations pacifistes.

Les musiciens ont une petite excuse. Un groupe pop, c'est comme une danseuse, ça coûte cher à entretenir. Pour pouvoir jouer, il lui faut au moins 50.000 francs d'équipements, instruments, pédales Wa-wa, préamplis divers et autres gadgets. L'équipement du Pink Floyd, par exemple, vaut plus de 300.000 francs. Après l'investissement, les frais généraux. Pour trouver de l'embauche il faut un bon manager. On doit lui abandonner 10 à 30 % des recettes. Un agent rafle 10 % des rentrées pour organiser les tournées. Un personnage élégant, bavard et plein d'entregent est recommandé pour la presse. L'existence d'une suite est un bon signe de standing : les multiples road-managers qui trimbalent la sono, deux ou trois fois factotums, les « groupies » qui s'incrustent un jour ou un mois, les vieux copains qui ne savent pas comment occuper leur temps... Voilà pourquoi le Jefferson Airplane, huit musiciens, exige vingt-deux billets d'avion par voyage. Certaines de ces tournées se soldent par un déficit. Peu importe : une tournée sert avant tout à faire vendre des disques.

Les disques : voilà le magot. L'objet revient à environ 5 francs. 1,70 franc le pressage, 1,50 franc de droits d'auteur, 1 franc de pochette. Ajouter 25 % de disquaire, 5 à 10 % pour l'artiste, 15 % pour le grossiste et éventuellement 10 à 15 % de royalties pour la licence si la musique est importée. Vous verrez qu'un disque vendu 24 francs laisse un bénéfice confortable.

Certes, il y a souvent des investissements à amortir. Les frais d'enregistrement sont de plus en plus élevés. Au moins 30.000 francs et souvent plusieurs centaines de milliers de francs. Les groupes pop aiment jouer avec l'électronique, et les magnétophones à vingt-quatre pistes. Mais l'investissement peut s'amortir assez vite. En moyenne, on compte aux Etats-Unis qu'un 45 tours rentable doit se vendre à 11.000 exemplaires et un 33 tours à 8.000 exemplaires. Ces tirages sont facilement atteints quand on produit une musique consommée dans l'ensemble des pays capitalistes, du Japon à l'Allemagne. En France par exemple, le disque pop le plus médiocre se vend toujours 500 ou 1.000 exemplaires.

les déments de la pop music

Heureusement, la pop music a encore ses déments et ses aventuriers. Ils sont jeunes et appartiennent à la race en voie d'extinction des organisateurs de festivals. Ceux de Woodstock par exemple. Deux jeunes hommes de moins de vingt cinq ans, Mike Lang et John Roberts. Il n'avaient pas bien réfléchi. Le terrain seul leur a coûté 1.400.000 F. Il a fallu l'équiper : 250.000 francs de téléphone, 250.000 francs de location de voitures. Les cachets des artistes, 400.000 F d'hélicoptères pour les faire venir. La plus belle banqueroute de l'histoire du rock : cinq millions de francs. Le film couvrira le déficit, ne vous inquiétez pas. A côté de Woodstock Biot ou Aix ne font pas le poids. A Biot, le terrain ne coûtait que 50.000 francs, l'éclairage 25.000 francs, le podium 25.000 francs, la sono 80.000, les groupes 200.000. Aucun film ne paiera les dettes. Le disque le fera.

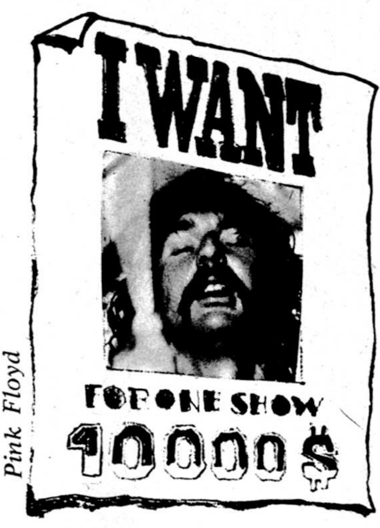
Le circuit parallèle underground secoue encore un peu l'establishment du disque. Le disque « pirate » de Bob Dylan distribué à la sauvette et produit par des inconnus, peut-être même, ce serait un comble, par Dylan lui-même, a déjà été vendu à plus de 350.000 exemplaires aux Etats-Unis. Il n'est pas, làbas, trop difficile de passer au travers la loi. Cinquante Etats : autant de législations commerciales indépendantes. La France, jacobine et centralisée, étoufferait plus facilement pareilles tentatives.

L'important, dans cette histoire, c'est que le public jeune ait pu importer sa musique. La radio mène encore le jeu et impose toujours ses tubes. Mais, aujourd'hui, il faut souvent qu'ils soient de qualité. Dans une conférence de presse en septemble, Jean Farran, directeur de R.T.L., déclare : *Nous allons privilégier la musique de qualité...* Un aveu.

Et puis, il n'y a plus tant d'idoles. Rappelez-vous, il y a maintenant quinze ans, le phénomène Presley. En quelques mois, on trouvait sous son nom ou à son effigie tee-shirts, pyjamas, crayons, sacs, valises, bagues, colliers, épingles, guitares, chaussures, mouchoirs, bracelets, talismans, écharpes, chapeaux, miroirs, polochons, agendas, bustes de plâtres, bermudas, pantalons de toreros, rouges à lèvres, jeux de cartes et eaux de cologne.

Les Pink Floyd ou le Soft Machine n'en seront jamais là. C'est toute la différence entre *la récupération* d'un mythe et le fonctionnement d'une industrie dans le monde capitaliste. Une industrie qui ne fait pas de cadeaux. On attend toujours le premier festival « pop » gratuit patroné par ceux à qui la musique rapporte.

Jean-François BIZOT.



Pink Floyd

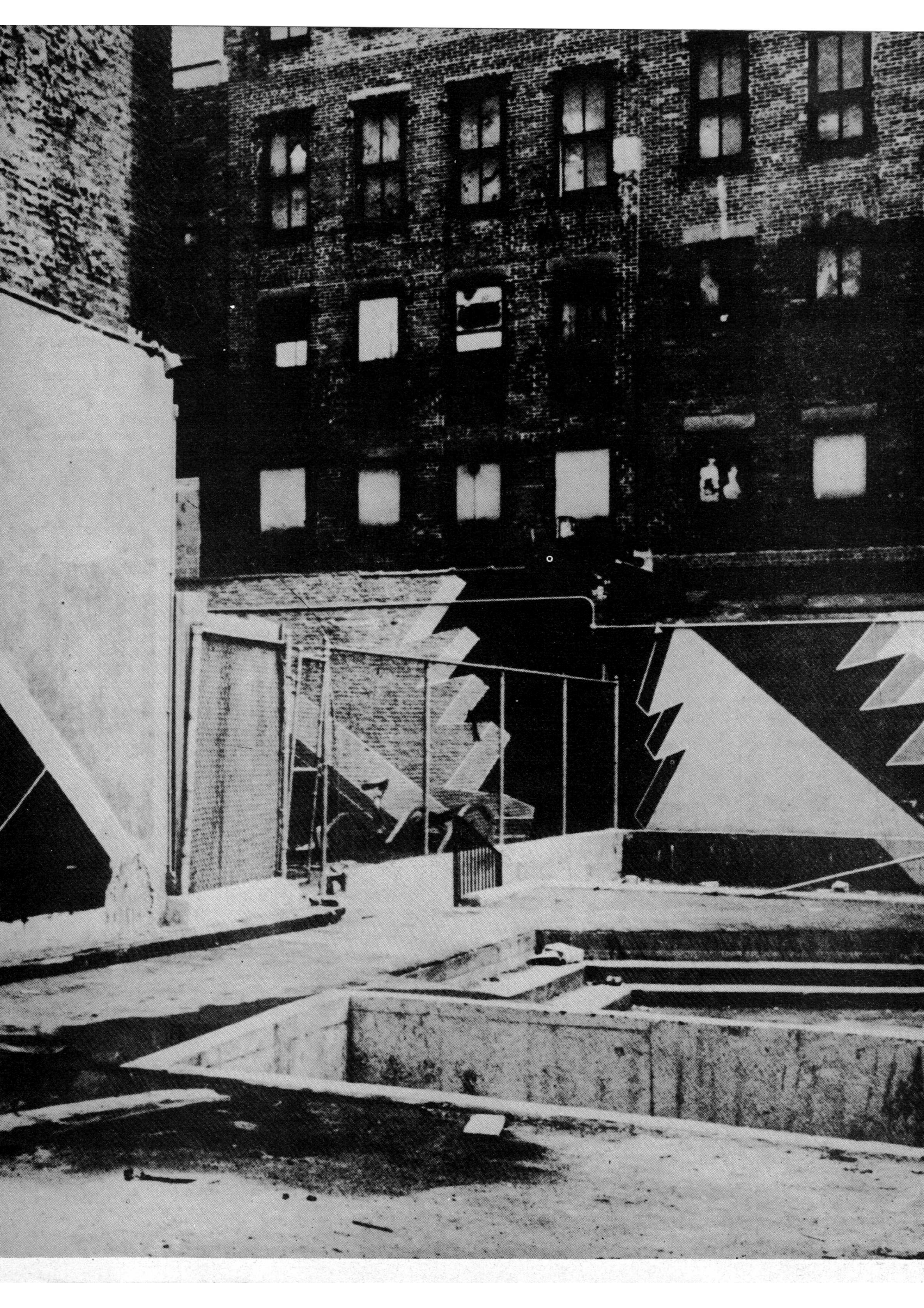
Photos Horace et Dany Gander-Gosse



new-york: peintures sur la ville

New York est toujours la ville la plus sale du monde. C'est aussi un superbe album d'images. Aux images de grisaille et de tristesse, de saleté et de désespoir, aux images d'opulence — enseignes, affiches et placards — voilà que les artistes viennent rajouter les leurs. Ils peignent les

Mur anonyme de Smokehouse au cœur du ghetto



D. R.

Mur de Tania (City Walls)

énormes murs des immeubles sinistres et glissent une note vive, parfois violente et toujours belle, dans les plans souvent ternes de Metropolis.

Deux groupes d'artistes, bien différents, sont à l'origine de ce bouleversement du paysage new-yorkais. Créé en 1969 par différentes fondations privées, l'association City Walls s'est immédiatement attirée la sympathie de la municipalité new-yorkaise par le sérieux des membres de son bureau, et la notoriété des artistes auxquels elle fait appel.

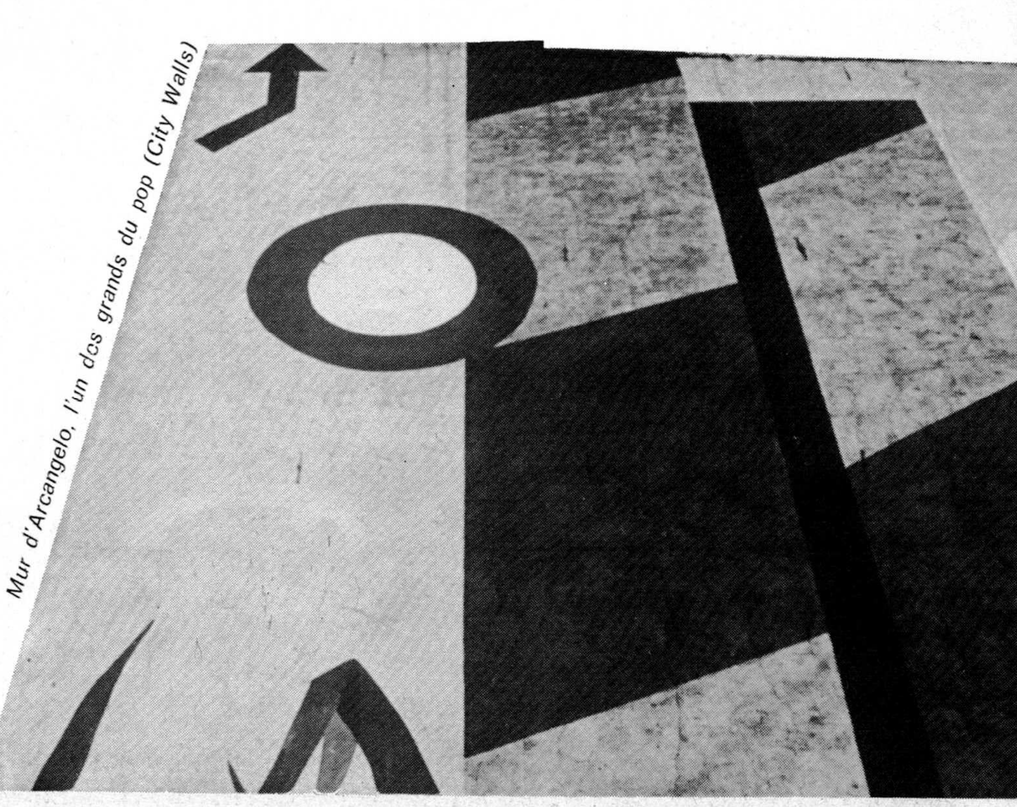
Encouragée par le département des Affaires culturelles de la ville, City Walls a déjà produit quinze murs peints situés pour la plupart à Greenwich, East Village et Chelsea, ou dans leurs environs immédiats. Quinze murs éclatants de couleur signés Jason Crum, Nassos Daphnis, Allan d'Arcangelo, Tania, Robert Wiegand et Todd Williams, grands artistes s'il en fut qui touchent mille dollars pour gratter leurs projets sur un carton. Des ouvriers assurent la réalisation. Toujours la division du travail...

Murs réformistes et murs révolutionnaires

Garant de qualité, réformiste en diable, aménageur d'espace, City Walls s'installe dans les quartiers semi-populaires, dérange les habitudes visuelles des classes moyennes et ne remet rien en cause.

City Walls porte sa finalité en soi : démocratisation légale et ordonnée de l'Art avec un A majuscule. Association à but non lucratif, City Walls traite avec la municipalité, les propriétaires des murs et les artistes. Son financement est assuré par des dons privés qui sont naturellement déductibles de la déclaration d'impôts.

L'association Smoke-house, créée la première en 1967, s'est fixée apparemment les mêmes buts que City Walls. Mais elle a situé son champ d'action à Harlem. Ses membres, peintres, sculpteurs, architectes, écrivains, acteurs, photographes et designers, se veulent tous anonymes et le sont réellement. Smokehouse est un groupe interracial dont la pratique tranche sur celle de City Walls. Eloignés de toute volonté et de tout esprit décoratif, ses murs découvrent et soulignent la misère environnante. Ils se réclament de leur



Mur d'Arcangelo, l'un des grands du pop (City Walls)

D. R.

En plein greenwich village, les vénéneuses Mel Pekarsky

propre culture, mais aussi de celles des autres — africaine, orientale et pré-colombienne.

Hors des sentiers battus et des associations, des peintres s'exercent la nuit à la décoration « sauvage ». Ces murs-là sont totalement spontanés, souvent inattendus, rarement signés et parfois tolérés car patronnés par de petits groupes culturels d'intérêt local. Les vrais murs sauvages expriment en général une révolte crue qui s'oppose radicalement au message dispensé par City Walls. L'affirmation graphique y est refus systématique du carcan urbain et de ses implications économiques, sociales et politiques.

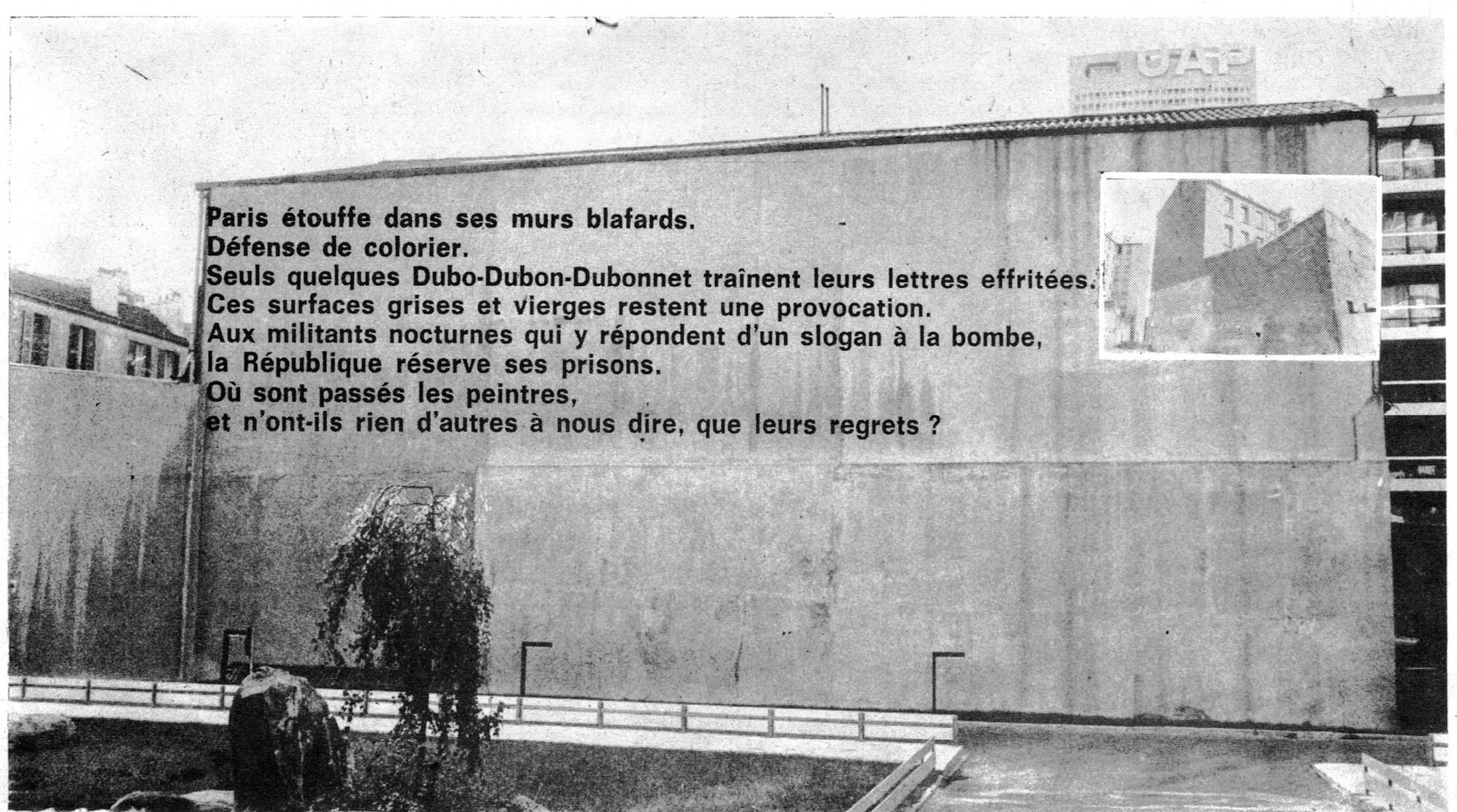
Les Noirs donnent l'exemple

Les murs sauvages permettent au simple citoyen d'affirmer et de manifester sa rage. Certes, ce n'est pas toujours cela. La « furia » manque parfois. L'on ricane de temps en temps quand un mur naïf présente des fleurs printanières alors que les ordures empestent la ville.

Les Noirs, ici, donnent l'exemple. Leurs murs créés, chargés, surchargés sans cesse, souvent peints la nuit, sont l'affirmation puissante d'une culture neuve. Ils témoignent de l'existence d'un courant artistique particulier où la création est toujours violemment en prise sur la réalité sociale.

Pour les membres du Smokehouse, leur action est une étape conduisant à la remise en cause globale de l'environnement. Agit prop, peintures de fête ou peintures de guerre ?

Gilles de Bure.



LES TUPAMAROS ATTAQUENT L'AUBE

En Uruguay, les guérilléros ont survécu au « Che ». Mieux, ils mettent en péril le gouvernement qui les traque sans jamais les saisir. Tout leur semble permis, ils se manifestent chaque jour. Voici leur histoire.

par Edouard Bailby



LE CORTEGE avance lentement vers le centre de la ville. En voyant passer le corbillard couvert de fleurs, les passants font machinalement le signe de la croix. Des enterrements à Pando, il faut bien qu'il y en ait, comme partout ailleurs et, en ce mois d'octobre qui annonce les chaleurs torrides de l'été, on n'a pas l'habitude d'attendre plus de quarante-huit heures pour enterrer les morts. Bien souvent, les amis n'ont même pas le temps d'être prévenus. On ne s'en formalise pas outre-mesure dans cette bourgade de vingt mille habitants, aux maisons délavées, alignées comme des cubes, qu'un service d'autobus relie à Montevideo. A trente kilomètres de la capitale urugayenne, la vie provinciale garde son train-train quotidien.

Suivi d'une trentaine de voitures de location, pour la plupart dans un état pitoyable — car, depuis quelques années, la situation économique du pays est difficile — le corbillard débouche sur la place principale. Coup de théâtre : en quelques secondes, les occupants des voitures ouvrent les portières et bondissent au dehors, mitraillette à la main. Ils sont soixante-dix environ. Selon une technique qui relève des films de gangsters, un premier commando se précipite au bureau de poste et coupe toutes les communications téléphoniques et télégraphiques avec l'extérieur. Un deuxième occupe le commissariat de police et la caserne des pompiers pour y maîtriser les forces de l'ordre. Les autres prennent d'assaut quatre succursales bancaires et s'emparent d'une somme supérieure à deux millions de nouveaux francs. L'opération, qui n'a duré en tout et pour tout que trente-sept minutes, s'est déroulée en plein jour, devant la population.

C'était le 8 octobre 1969. Les Tupamaros commémoraient à leur manière le second anniversaire de la mort de « Che » Guevara dans les maquis de Bolivie. Alertées par un appel radio, les forces de police de Montevideo se précipitent sur les lieux et parviennent à engager le combat dans la campagne environnante. Il dure plus de deux heures, au milieu des champs. Avec l'appui de trois hélicoptères et des sections spéciales de sécurité — les Martiens, ainsi nommés à cause de leurs casques — elles parviennent à maîtriser seize attaquants. Quatre guérilleros sont tués, dont le fils d'un richissime sénateur.

Une organisation ultra-secrète

Jusque là, les Tupamaros n'avaient jamais tenté l'occupation d'une ville. Stupeur dans l'opinion publique. Comment soixante-dix hommes ont-ils pu coordonner aussi bien leurs mouvements et porter un tel coup au régime sans avoir à craindre des fuites ou des trahisons ? Un groupe de soixante-dix hommes, cela signifie une organisation solidement établie, des armes, un entraînement militaire, une structure clandestine à toute épreuve, un commandement, enfin. Occuper une ville, même pour un laps de temps limité, ce n'est pas la même chose qu'un petit braquage de banque à quatre ou cinq. Que penser de ces Tupamaros qui depuis sept ans n'ont cessé de faire parler d'eux, grâce à une série d'actions spectaculaires qui démontrent leur efficacité ? L'une des dernières en date, celle du rapt simultané de plusieurs diplomates, le 31 juillet dernier, a prouvé, s'il en était besoin, qu'ils ont réussi à mettre en place le mouvement de guérilla urbaine le mieux organisé et le plus actif de toute l'Amérique latine. Et qu'ils sont capables, en plein centre de Montevideo occupé par la troupe, d'attaquer des banques et des stations de radio.

Premier coup de main

Ils n'étaient pourtant pas nombreux, les Tupamaros, lorsqu'ils réalisèrent leur premier coup de main. C'était le 31 juillet 1963. L'Uruguay, à cette époque, est en plein hiver. Un petit commando pénètre dans le club de tir de Nueva Helvecia, bourgade paisible de l'intérieur, et dérobe trente-et-un fusils et deux carabines prêtées par l'armée. L'attaque est menée par un homme d'une quarantaine d'années, Raul Sendic, ancien étudiant en droit. Depuis deux ans, il s'est distingué par son action politique et syndicale chez les planteurs de cannes à sucre du nord de l'Uruguay. Ecœuré par l'intransigeance

patronale, sceptique quant à l'utilité des partis politiques, il s'est décidé à entrer dans la clandestinité. Son premier objectif : obtenir des armes et créer un noyau de militants. Intelligent, astucieux, il ne laisse pas de traces. La police est déroutée et, pendant longtemps, attribuera le vol de Nueva Helvecia à une bande de criminels de droit commun.

En plein spectacle

Les Tupamaros signent leur premier attentat deux ans plus tard. Un peu avant minuit, le 9 août 1965, une bombe explose devant les bureaux de l'entreprise chimique Bayer, à Montevideo. Sur les tracts, des slogans anti-américains et anti-allemands, suivis de ces mots : « Vive le Viêt-nam, vive la Révolution-Tupamaros ». Ce n'est pas par hasard que le nom de Tupamaros a été choisi : leader d'une célèbre révolte des Indiens à la fin du XVIIIe siècle, Tupac Amaru fut écartelé par les Espagnols, en 1782, sur la place d'armes de Cuzco, au cœur de la Cordillère des Andes. Depuis, par extension, le mot Tupamaro est devenu symbole de révolte.

Depuis l'attentat commis contre l'entreprise Bayer, les Tupamaros n'ont jamais manqué de signer par des tracts ou des communiqués, leurs actions révolutionnaires, et d'y apposer leur étoile à cinq branches. Toutes les occasions leur sont bonnes pour frapper l'imagination populaire. Ils évitent les gestes inutiles, c'est-à-dire exclusivement publicitaires, et les attentats publics qui risqueraient d'effrayer la grande majorité du pays. Leur but : acquérir des armes, de l'argent et des médicaments, en tirant le minimum de coups de feu. Artisans de la révolution, ils se veulent sans peur et sans reproche, et aiment tourner les autorités en ridicule.

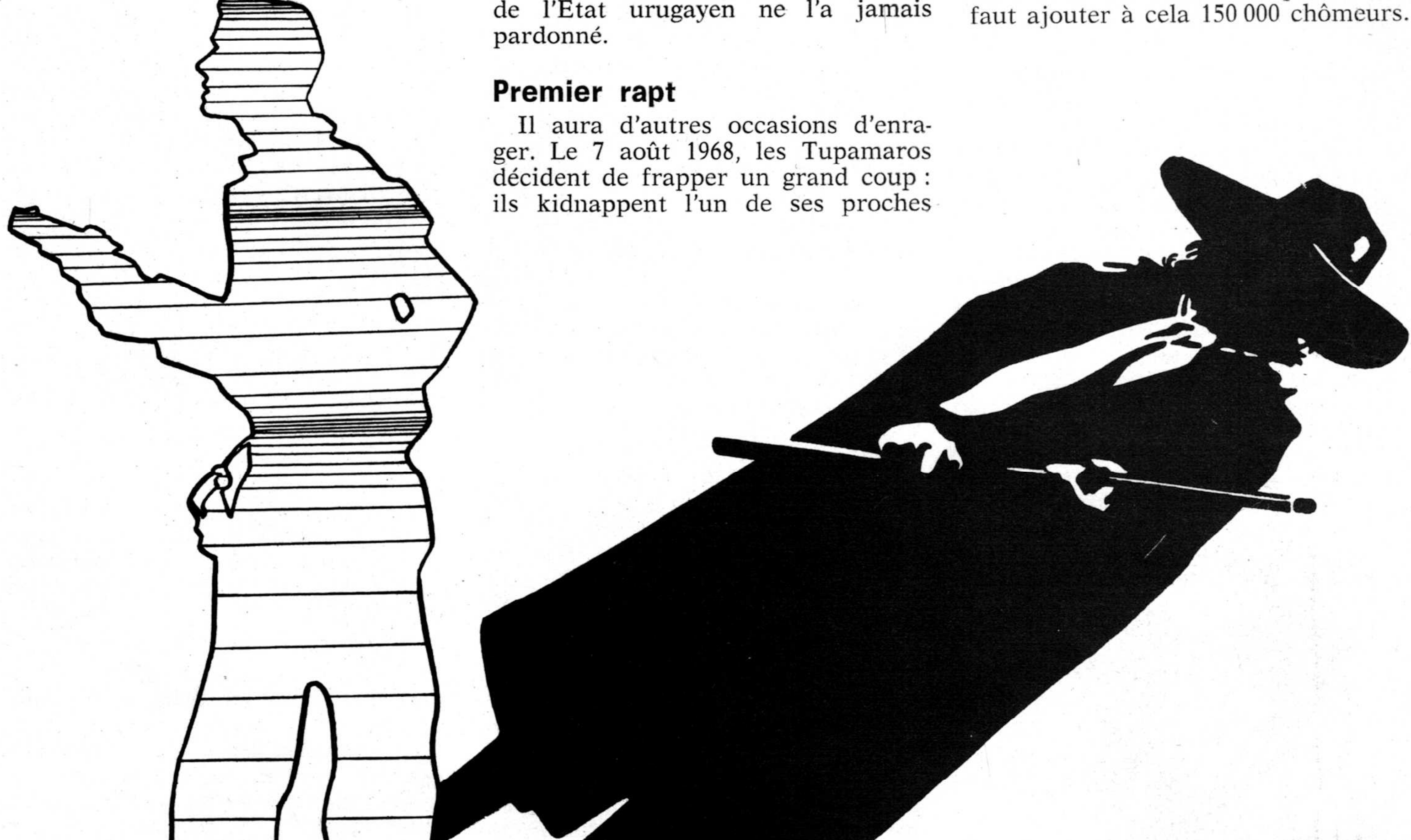
C'est ainsi qu'en février 1966, pendant la représentation d'une pièce d'Arnold Wesker, des Tupamaros entrent dans un théâtre de Montevideo. Absorbé par le spectacle, le public ne voit pas les hommes qui se faufilent dans les coulisses pour s'emparer de dix Mausers et de dix uniformes. Quand le vol est découvert, le lendemain, on apprendra que les armes et les uniformes avaient été prêtées à la troupe par l'armée uruguayenne.

A la suite de cette opération, quatre inconnus, revêtus de l'uniforme de la Garde Républicaine, peuvent, le 1er juillet 1968, pénétrer dans les locaux de la station émettrice de Radio Ariel, à Montevideo, quelques minutes à peine avant le discours que doit prononcer le président de la République, M. Jorge Pacheco Areco. Cela leur suffit pour faire sauter l'antenne. Ancien boxeur, peu habitué à ce genre de combat, le chef de l'Etat urugayen ne l'a jamais pardonné.

Premier rapt

Il aura d'autres occasions d'enrager. Le 7 août 1968, les Tupamaros décident de frapper un grand coup : ils kidnappent l'un de ses proches collaborateurs, M. Ulysse Pereyra Reverbel, P.D.G. de la compagnie des Usines et Téléphones de l'Etat, connu pour ses positions très dures à l'égard des travailleurs. Malgré des battues fantastiques dans tout le pays, la police ne le retrouve pas. Le gouvernement doit promettre une augmentation de salaires en échange de la libération de Pereyra Reverbel. Le P.D.G. est retrouvé cinq jours plus tard, les yeux hagards, le visage barbu, dans une Land Rover laissée en stationnement aux abords du stade de football de la capitale uruguayenne.

Cette action rend les Tupamaros populaires chez les ouvriers. A l'époque, le mécontentement gronde chez les salariés. Deux mois plus tôt, en juin 1968, le gouvernement a décrété le blocage des salaires et des prix. Depuis dix-huit ans, l'Urugay connaissait une inflation ininterrompue : 20,9 pour cent en 1951, pour atteindre un record, 182 pour cent entre juin 1967 et juin 1968. La situation économique était dramatique, il fallait réagir. Mais en bloquant les salaires sans procéder à des réformes de structures, le gouvernement a fait porter tout le poids de sa politique sur les classes les moins favorisées de la population. Sur une population de 2,6 millions d'habitants, l'Uruguay compte 332 000 retraités, 8 500 employés de banques, et 226 355 fonctionnaires publics. Il faut ajouter à cela 150 000 chômeurs.





Les Tupamaros n'ont pas d'odeur. *Associated Press*

Une poignée d'ivrognes

Profitant du malaise social, les Tupamaros multiplient leurs actions. Le 31 décembre 1968, ils montent une nouvelle opération aux allures burlesques. Peu avant minuit, six hommes, zigzagant dans la rue comme des ivrognes, braillant et chantant, s'approchent du tribunal de première instance, calle Sierra, à Montevideo. Les habitants du quartier ne prêtent qu'une oreille distraite au vacarme qu'ils font en défonçant la porte d'entrée. En Uruguay, le 1er janvier, c'est l'été, il fait chaud, les gens se promènent par milliers dans les rues, ils envahissent les terrasses des cafés, klaxonnent dans leurs voitures, lancent des pétards. Six hommes à moitié ivres, ça n'a donc rien d'étrange. Le lendemain, triste découverte : les « Tupas » sont partis en emportant quarante armes à feu et deux mitraillettes, pièces à conviction emmagasinées au siège du tribunal pour faire condamner un autre groupe de Tupamaros. Les autorités policières avaient grand besoin de ces pièces à conviction. Les quelques Tupamaros jetés en prison se refusent à fournir la moindre indication sur leur organisation. En fait, regroupés en cellules de sept membres au maximum, ils ne connaissent pas leurs véritables chefs. Chaque cellule dispose d'une certaine autonomie et respecte la règle du vote majoritaire avant de s'engager dans l'action. Regroupées sous une forme pyramidale, les cellules sont dirigées au sommet par un système de double commandes afin d'éviter la paralysie du mouvement dans le cas où l'un des dirigeants tomberait dans les mailles de la police. C'est ce système particulier qui a permis aux Tupamaros de ne jamais être démantelés. L'organisation est parfaite pour un petit pays où tout le monde se connaît. Les allées et venues des uns et des autres sont vite connues de la police, et les fuites beaucoup plus faciles qu'ailleurs. Pourtant, les Tupamaros restent insaisissables.



Le scandale de Monty

Insaisissables, mais présents partout. Pour bien montrer qu'ils ne font pas de l'agitation inutile, ils décident de prouver à l'opinion publique la corruption du système.

Le 14 février 1969, à six heures et quart de l'après-midi, un commando de Tupamaros pénètre dans l'immeuble de la Banque du Crédit, en plein centre de Montevideo, et se glisse dans les bureaux du quatrième étage où se trouve installée une grosse firme uruguayenne, la Financiera Monty. Après avoir réduit à l'impuissance les cinq employés présents en les bâillonnant, les guérilleros s'emparent de 17 792 dollars américains, 633 250 pesos argentins, 1 889 600 cruzeiros brésiliens, 342 250 pesos uruguayens, trois paquets d'action et six livres de comptes. Une douzaine de jours plus tard, les guérilleros envoient les photocopies des livres de compte à la presse locale et prouvent que la firme en question avait réalisé, depuis 1963, un profit illicite de quatre-vingt millions de nouveaux francs — grâce à la complicité du gouvernement — en effectuant des transferts de fonds à l'étranger et en pratiquant toute une série d'opérations financières parfaitement illégales. Ils fournissent par la même occasion les noms des fonctionnaires responsables ainsi que ceux des entreprises uruguayennes et étrangères ayant trempé dans l'affaire. Et, par mesure de sécurité, ils envoient le tout à un des avocats les plus célèbres de Montevideo.

La fraude est tellement évidente que le gouvernement se trouve dans une situation extrêmement embarassante. Le public, lui, ne s'y est pas trompé. Peu après, un incendie mystérieux a détruit, comme par hasard, toutes les archives qui restaient encore au siège de la Financiera Monty.

Le Deauville sud-américain

L'Uruguay : étonnant pays que cet état-tampon créé par les Anglais au XIXe siècle pour éviter des chocs perpétuels entre le Brésil et l'Argentine, les deux colosses sud-américains. « Ce sera un morceau d'ouate entre deux lustres de cristal », a dit un lord anglais en signant l'acte de sa création.

Avec une superficie de 187 000 km2 et deux millions six cent mille habitants, l'Uruguay étend ses prairies légèrement vallonnées, couvertes de bovins et de moutons, sur les rives du rio de la Plata, ce fleuve gigantesque qui descend du cœur de l'Amérique du Sud. Ni jungle ni montagnes, des bois d'eucalyptus ou de pins dispersés dans la campagne. La moitié de la population vit dans la capitale, ville plantée de gratte-ciel et clairsemée de villas roses ou blanches aux jardins fleuris qui s'étirent au bord de l'océan Atlantique. C'est là que se sont concentrés les entrepôts frigorifiques pour l'élevage, les banques, les usines, les écoles, les facultés.

Pays touristique par excellence, l'Uruguay attire chaque année des centaines de milliers de visiteurs, principalement sud-américains, qui envahissent de décembre à mars les plages de sable fin qui s'étirent entre Montevideo et Punta del Este, le Deauville de l'hémisphère sud.

Les pourboires aux croupiers

En été donc, les plages uruguayennes sont noires de monde. C'est la saison que choisissent les Tupamaros pour réaliser un nouveau coup de main spectaculaire. Le 18 février 1969, sept hommes en uniforme se présentent au casino San Rafael, à Punta del Este. Situé à la sortie de la ville, dans un amoncellement de du-

nes, le casino possède la plus grande salle de jeux de toute l'Amérique latine. Chaque année, des millionnaires aux poches gonflées de pesos oisifs, perdent allègrement de petites fortunes.

Rapides, les sept Tupamaros font main basse sur une somme équivalente à 1 200 000 francs. Quelques jours plus tard, le 4 mars, ils communiquent à la presse qu'ils rendront aux croupiers du casino l'argent des pourboires qui leur revient. « Ce sont des types bien », me dit alors une Uruguayenne, propriétaire de deux mille hectares et de mille cinq cents têtes de bétail. Un sondage commandé par l'ambassade américaine indique qu'à la question : Qui est le plus efficace ? 30 pour cent des Uruguayens répondent les Tupamaros, 25 pour cent la police. Le reste ne sait pas.

Un banquier kidnappé

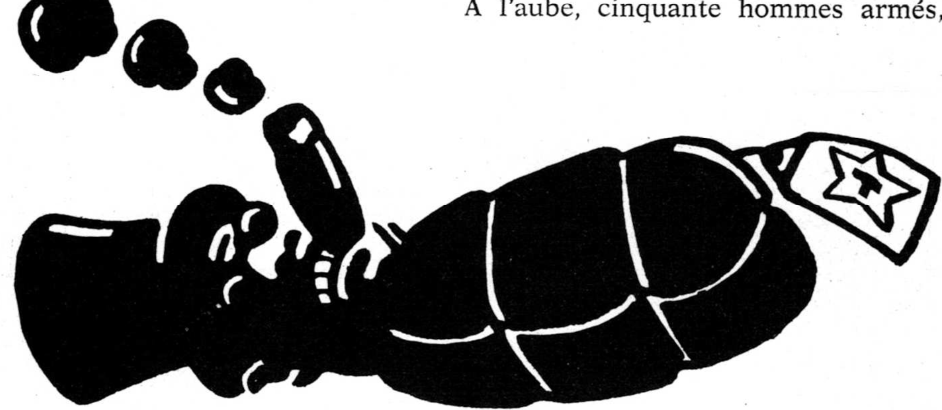
Agacé, le président Pacheco Areco décide, en désespoir de cause, d'employer les « grands moyens » : le 7 juillet 1969, il interdit la diffusion de toute information concernant les guérilleros.

Les Tupamaros, interdits sur le papier, restent aussi efficaces dans la rue. Le 9 septembre, sept d'entre eux kidnappent M. Gaetano Pellegrini Giampetro, principal dirigeant patronal des banques privées, administrateur des deux plus grands quotidiens de Montevideo, afin de contraindre le gouvernement à satisfaire les revendications salariales des employés de banques. Fils de l'ancien ministre des finances de Musolini, M. Pellegrini Giampetro est enfoui dans un trou spécialement creusé à son intention dans la campagne uruguayenne. Il ne sera libéré par les Tupamaros que soixante treize jours plus tard, après que ses amis eussent fait d'importants dons en espèces aux grévistes.

Le commissaire Otero

« Que pensez-vous de ces guérilleros ? ». Quand je pose la question, en décembre 1969, à M. Alejandro Otero, arbitre international de football à ses moments perdus, commissaire de police uruguayen chargé de diriger la lutte contre les Tupamaros, il hausse les sourcils : « Pardon, me rétorque-t-il, vous voulez parler du Mouvement de Libération Nationale ? ». Le commissaire Otero vient d'arriver en catastrophe dans son bureau où je l'attends depuis une demi-heure. Derrière sa chaise, une image de la Vierge Marie ; plus loin, dans la bibliothèque, des livres de Simone de Beauvoir et d'Albert Camus, des pièces de théâtre ; sur le mur, les diplômes exaltant ses vertus policières. L'allure d'un grand garçon dégingandé. Il a posé son revolver sur la table, d'un geste décontracté, pour s'effondrer aussitôt sur sa chaise, épuisé par sa journée de travail. « Ce sont des types forts, me dit-il, terriblement bien organisés. On finira bien par les avoir ». A Montevideo, certains chuchotent à l'époque que « el comisario Otero » est peut-être bien lui aussi un Tupamaro. Sait-on jamais ? C'est qu'ils sont tellement habiles, ces guérilleros, tellement nombreux apparemment, qu'on ne sait plus très bien qui n'en est pas. Phénomène curieux qui en dit long sur la légende qui s'est créée autour d'eux. « Oui, je sais bien, me dit le commissaire Otero, il y a des gens à la préfecture de police qui me jalousent parce que je ne fais pas assez bien mon boulot à leur gré. Vous ne voulez tout de même pas que je les descende comme des lapins ? S'ils se battent, ces garçons, c'est parce qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans notre pays. On ne fait pas la révolution par simple plaisir. »

Le commissaire Otero n'est pas un policier comme les autres. « Dévoué à la Vierge Marie », il ne fume pas et ne boit pas. A l'entendre, on le prendrait presque pour une enfant de chœur. « Et ici, lui demandai-je, vous avez des Américains qui vous donnent un coup de main dans votre travail ? ». La réponse vient, brutale : « Des Américains dans mon bureau ? Jamais. Maintenant, ailleurs, aux autres étages, c'est bien possible, mais ce n'est plus mon affaire personnelle. » M. Otero — démis de ses fonctions quelques semaines plus tard — sait pourtant parfaitement qu'une équipe de « conseillers » américains, envoyés en Uruguay sous les auspices de l'Agence Internationale pour le Développement, coopère depuis 1965 avec les autorités uruguayennes dans la lutte contre la subversion. Cette équipe a entraîné aux combats de rue un millier de policiers et mis en place un réseau de communications à ondes courtes. Elles est dirigée par (Etats-Unis), M. Dan Mitrione, arrivé à Montevideo en 1968 après un séjour du même genre au Brésil. Il sera exécuté, le 10 août 1970, par les Tupamaros.



26 000 ampoules

Décembre 1969 : à la même époque où « el comisario Otero », 36 ans, se ruine la santé à courir après les guérilleros, le gouvernement ne trouve rien de mieux que d'interdire sept nouveaux mots de la langue espagnole : cellule, extrêmiste, commando, délinquant politique, délinquant idéologique, subversif et terroriste. Les fervents de mots croisés sont les premiers à grogner. « Le roi Ferdinand VII, me fait remarquer l'un d'entre eux, avait lui aussi interdit de parler de l'occupation de l'Espagne par les Français. »

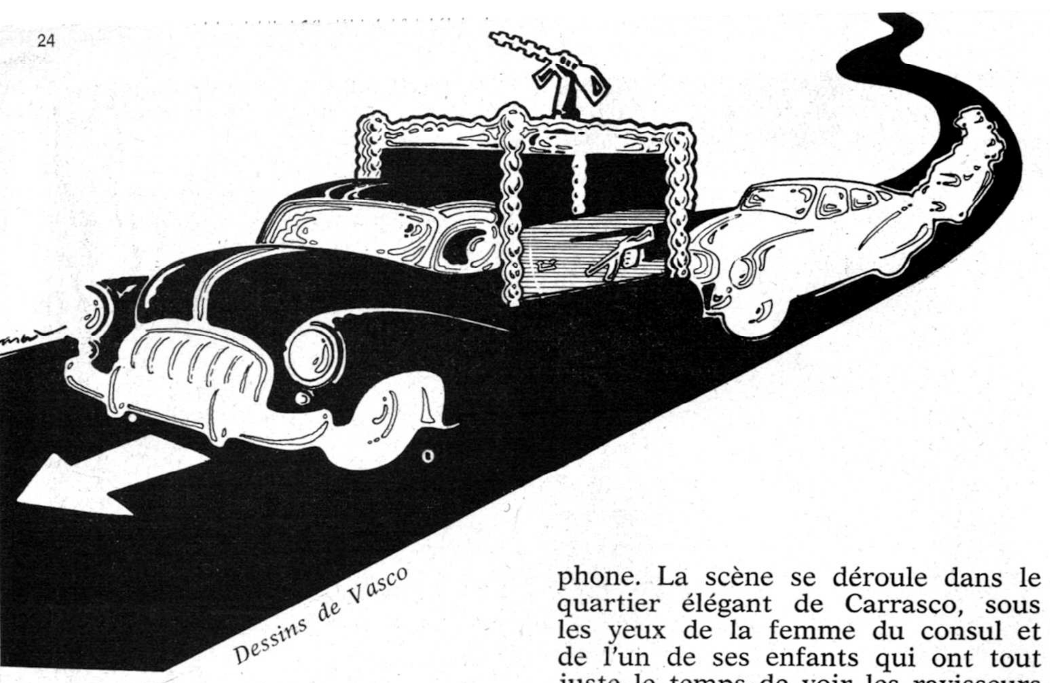
Les Tupamaros, quant à eux, agissent toujours. Le 15 décembre, quatre hommes et une femme s'emparent de 26 000 ampoules de pénicilline dans un laboratoire de la calle Salto, à Montevideo. Le 8 mars, nouveau coup de théâtre : les Tupamaros libèrent treize de leurs camarades emprisonnés. Le lendemain, ils s'emparent de 270 000 francs dans une banque.

Sept cents armes

Forts de leurs succès répétés, les Tupamaros se hasardent à frapper un grand coup : le 29 mai 1970, ils s'emparent du principal centre d'entraînement de la Marine uruguayenne. L'opération est encore plus hasardeuse que l'occupation de Pando, en octobre 1969. Mais ils ont besoin d'armes pour leurs commandos qui deviennent de plus en plus agissants. A l'aube, cinquante hommes armés, revêtus de l'uniforme des fusiliers marins, pénètrent dans l'arsenal grâce à la complicité d'un ancien marin. En moins de quarante minutes, ils s'emparent de sept cents armes de tous calibres dont trois cents fusils modernes récemment importés et de quatre-vingt mille munitions. Comment les transporter ? Ce n'est pas difficile : il y a un camion dans la cour, autant en profiter. « Si avec un seul complice, s'écrie le sénateur uruguayen Wilson Ferreira Aldunate, les guérilleros ont réussi une telle opération, demain ils renverseront le gouvernement avec une section de Marine. »

Trente questions

Face aux Tupamaros, le gouvernement ne dispose pas de forces suffisantes. Avec ses douze mille hommes équipés de vieux Mausers, démunie de munitions pour les salves d'honneur, l'armée uruguayenne n'est pas



entraînée à la lutte anti-guérilla. Elle semble en outre peu disposée à se lancer dans des batailles de rue alors que son rôle est essentiellement de défendre les frontières du pays. Seule la police peut agir. Elle a reçu des armes modernes au cours des derniers mois ; ses officiers ont suivi des cours d'instruction aux Etats-Unis, et ses troupes de choc, les Martiens, sont parmi les plus réputées du continent américain. Mais quelques milliers de policiers armés ne suffisent plus face à un mouvement révolutionnaire bien organisé.

« Pas de discussions idéologiques inutiles, affirment les Tupamaros, l'ancien chef de police de Richmond pas de déclarations politiques, pas de perte de temps en luttes stériles sur ce que sera le régime socialiste en Uruguay. » Agir, telle est leur consigne, en tenant compte des conditions particulières du pays.

Les grandes lignes de cette stratégie sont exposées dans le seul document doctrinal des Tupamaros, les trente questions, publiées en 1968

Quatre enlèvements

Prêts à prendre de nouveaux risques pour accélérer le processus révolutionnaire, les Tupamaros réalisent, le 31 juillet 1970, l'une des opérations les plus spectaculaires de la guérilla urbaine en Amérique latine.

Le même jour, à quelques minutes d'intervalles, des commandos passent à l'attaque. Dans le quartier de Malvin, à Montevideo, six hommes et une femme se précipitent sur un policier américain, agent du F.B.I., M. Dan Mitrione, quarante-neuf ans, au moment où il quitte sa demeure. Ils le font monter de force dans une voiture. Dans la lutte qui s'ensuit, M. Mitrione reçoit une balle de revolver. La blessure n'est pas mortelle. Un peu plus tard, dix hommes en armes se présentent en salopette chez le consul du Brésil, M. Aloysio Mares Dias Gomides, quarante-et-un ans, sous prétexte de réparer son téléphone. La scène se déroule dans le quartier élégant de Carrasco, sous les yeux de la femme du consul et de l'un de ses enfants qui ont tout juste le temps de voir les ravisseurs s'enfuir avec leur otage.

Pendant ce temps, d'autres guérilleros s'emparent, dans le quartier de Pocitos, du deuxième secrétaire de l'Ambassade américaine, M. Gordon Jones, vingt-six ans, et de l'attaché culturel, M. Nathan Rosenfeld, quarante-huit ans. Mais le premier se débat et parvient à s'enfuir tandis que le second saute de la voiture en marche. Quatre tentatives d'enlèvement dans la même matinée dont deux réussies : c'est un record.

Tous les détenus

Les Tupamaros n'ont pas kidnappé un policier américain et un diplomate brésilien par simple souci de prestige. Très rapidement, ils font savoir que les deux otages seront relâchés sains et saufs en échange de la libération de tous les détenus politiques de l'Uruguay, soit cent-soixante personnes environ. C'est la première fois que le gouvernement se trouve devant une telle exigence et que les Tupamaros menacent de « faire justice » si leur proposition n'est pas acceptée.

Une bataille féroce s'engage alors au sein du cabinet uruguayen. D'un côté les durs, avec le président de la République pour chef de file, s'opposent à toute négociation avec ces « vulgaires criminels » ; de l'autre les modérés, réunis autour du ministre des Affaires étrangères, citent l'exemple du gouvernement militaire brésilien qui, dans des occasions semblables, a préféré céder aux révolutionnaires. Un formidable dispositif de sécurité est aussitôt mis en place pour retrouver les ravisseurs avant l'expiration de l'ultimatum. Le mardi 4 août, malgré les pressions de Brasilia, le président Pacheco Areco, encouragé par l'attitude discrète des Etats-Unis, annonce officiellement qu'il ne cèdera en aucun cas. Nouvel ultimatum des Tupamaros qui reste sans réponse. Le vendredi 7 août, dans une ville occupée par la troupe, ils kidnappent un expert américain du ministère de l'Agriculture, M. Claude Fly, soixante-cinq ans, apparemment l'un des hauts responsables des services de renseignements américains en Amérique du Sud.

Tout le pays est passé au peigne fin. Raul Sendic, l'un des dirigeants des Tupamaros, est arrêté ainsi que certains de ses collaborateurs. Sans résultat. Dans la nuit du 9 au 10 août, la police retrouve le cadavre de Dan Mitrione, premier des trois otages exécuté par les guérilleros.

Une battue gigantesque

D'un seul coup, la tension monte entre Montevideo et Brasilia. Douze milles militaires brésiliens sont massés à la frontière pour sauver la vie du consul Dias Gomide. Le président Pacheco Areco est décidé à ne pas céder aux ravisseurs et donne l'ordre d'organiser une gigantesque battue sur l'ensemble du territoire tout en obtenant du Parlement la suspension des libertés individuelles pour une durée de trois semaines. Dans la seule journée du 12 août, selon la police uruguayenne, les forces de l'ordre mènent cinq cents opérations combinées. Plus de trois cent mille personnes sont soumises à des contrôles d'identité aux barrages de police. L'armée fouille les églises, les stades, les magasins, les cimetières, des milliers de résidences privées et même les égouts de Montevideo, soit au total près de deux mille lieux de séquestration possible dans la seule capitale. Le 22 août, militaires et policiers perquisitionnent le théâtre Solis, le plus important et le plus vieux théâtre de la ville et fouillent les immenses resserres, les vieux costumes, les décors, sans succès aucun. Ce même jour, le gouvernement décrète la fermeture de cinquante-huit succursales bancaires pour éviter de nouveaux hold-ups. La mesure apparaît inefficace : les Tupamaros multiplient leurs actions, de jour comme de nuit, insaisissables, presque machiavéliques.

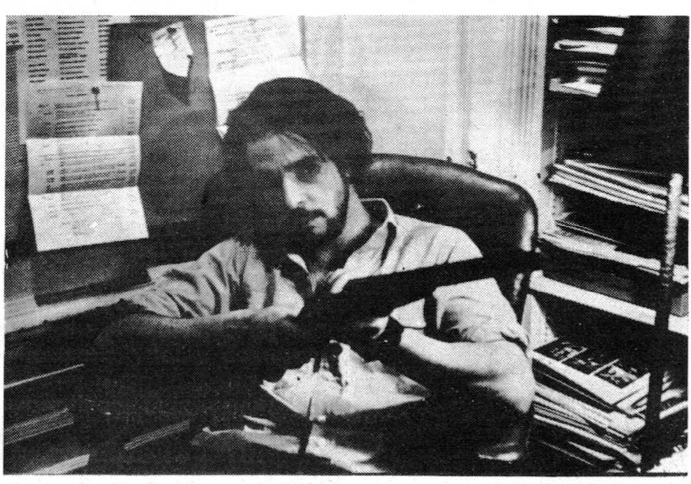
De leur prison, des Tupamaros envoient dans les langes des bébés apportés par leurs mères, des consignes au mouvement révolutionnaire écrites sur papier à cigarette. Eux-mêmes pratiquent des exercices d'entraînement dans la cour et menacent de représailles les gardiens qui leur créeraient des ennuis. Ces derniers, qui connaissent la puissance de l'organisation des Tupamaros, n'osent rien dire. Le scandale finit par éclater. L'armée fait placer cinq chars d'assaut devant la prison centrale de Punta Carreta, tandis que le quartier est déclaré « zone militaire ».

A tous ceux qui ont voulu voir dans la mort de « Che » Guevara la fin de la Révolution armée en Amérique latine, les Tupamaros apportent une réponse négative.

En Uruguay, on les appelle déjà les « innombrables ». Edouard Bailby

une caméra de guerre civile





ICE de Robert Kramer est le premier film réellement politique de la jeune génération américaine : New York dans trois ou dix ans, le fascisme et la violence révolutionnaires. En tant que tel, il est voué aux salles d'art et d'essai. Il sera projeté fin octobre au Racine. Qu'il sorte ailleurs aussi !

Dans son film Robert Kramer émasculé.

Leur bureau est une forteresse aux barres d'acier. On n'y rentre pas sans laissez-passer. Une fois rentré, si l'on n'est pas l'un des amis, rien à tirer des cinq ou dix cinéastes qui montent des films militants. C'est *Newsreel*, à New York, l'agence de cinéma politique des jeunes gauchistes américains.

Depuis quatre ans, tous les cinéastes de l'underground sont un jour ou l'autre passés là avant de faire, quelque part aux Etats-Unis ou dans le Tiers-monde, un reportage filmé contre la misère ou l'exploitation. Aux vérités officielles, Newsreel oppose ses vérités révolutionnaires. L'agence a pris parti sur Cuba, sur l'affaire du Pueblo, ce navire espion arraisonné par la Corée du Nord, sur les Noirs, la police, les campus. Newsreel distribue tant bien que mal ses documentaires dans les circuits parallèles.

Un grand auteur s'est formé sur le tas à cette école du cinéma militant : l'un des fondateurs de Newsreel, Robert Kramer, trente et un ans, est aussi bon cinéaste qu'il fut homme d'action.

La politique n'est pas un zeste de citron

Le cinéma et la politique font généralement mauvais ménage. Toutes sortes de censures s'opposent à cette union. Les pouvoirs n'aiment guère qu'on les mette en cause et les producteurs hésitent à engager leur argent dans un film qui risquerait de ne jamais sortir, faute d'autorisation et de public. On a longtemps cru que « le public » n'aimait pas les films politiques. Le succès mondiale de « *Z* » a fait réfléchir les commerçants : un peu de politique, un peu de contestation ne se vendrait-il pas aussi bien que la poitrine d'Anita Ekberg ? Des films récents illustrent cette évolution du marché : *Zabriskie Point, Des fraises et du sang,* etc. Il s'agit de sinistres plaisanteries dans lesquelles Hollywood flatte sa conscience et ses coffres-forts tout en croyant être « dans le vent ». Mais la politique n'est pas le zeste de citron qui acidule un cocktail. Elle est partie intégrante de la démarche humaine : on ne joue pas avec.

Kramer ne joue pas. Romancier, auteur dramatique et poète, il participe activement aux mouvements politiques d'extrême-gauche américains. En 1965, il travaille à plein temps dans un ghetto noir. Puis il parcourt les usines pour expliquer aux ouvriers qu'ils sont exploités. Il est souvent mal accueilli. Le cinéma devient son mode d'expression privilégié. Il participe à la réalisation de *Troublemakers* et crée une coopérative de production : « Alpha 60 ». En 1966, il réalise *In the Country* (*Loin de la ville*) et en 1967 *The Edge* (*La marge*), où l'on voit un militant discuter avec ses camarades de l'utilité d'assassiner le président des Etats-Unis. Présenté à la semaine de la critique à Cannes, *The Edge* rencontre un net succès d'estime et fait connaître Kramer en Europe. Dans ses déclarations aux *Cahiers du Cinéma,* il se démarque du système: « Mon but est la destruction totale, absolue, de Hollywood, la destruction de toutes les sortes de distributions qui existent en ce moment ; mon but est de construire une sorte de pouvoir qui puisse effrayer *leur* pouvoir. C'est toute une théorie et une pratique que de trouver les moyens de faire un autre genre de cinéma, trouver le moyen de le montrer, et d'obtenir un public. »

Kramer n'entend cependant pas être assimilé au cinéma underground : « Il me paraît de plus en plus difficile et vain de faire des films comme ça et de dire : « Je suis un poète ». La poésie n'a rien à voir avec le fait de changer les gens, le monde ou quoi que ce soit. »

Il ajoute : « On peut dire grossièrement qu'en Amérique il y a d'un côté Hollywood, où l'on préserve une forte narrativité, et l'underground, où l'on tend à se passer de l'histoire. Je souhaiterais réaliser une sorte de mixte de ce qui me paraît le plus intéressant dans ces deux extrêmes. »

C'est bien la démarche de *Ice.* Il s'agit d'un film de fiction. C'est un récit, mais un récit édifiant, que scandent des slogans ponctués d'une petite musique pop.

Kramer ne décrit pas le passé de ses personnages, ils se construisent devant nous. Nous nous y attachons tout le long de la progression du film.

Ice, comme *Faces* dont nous parlons aussi, refuse le fignolage technique au profit du réalisme cru du 16 mm « gonflé ». Ce n'est pas seulement faute de moyens, c'est un choix qui donne au film une force d'image de guerre. Ce qui importe surtout, c'est qu'*Ice* soit le premier film vraiment politique de la jeune génération américaine : rigueur, efficacité au service d'un suspense implacable et tragique.

L'action n'est pas située : New York sans doute, dans trois ou dix ans. La société est à peu près semblable à la nôtre. Toutefois le déclin des libertés individuelles est de plus en plus flagrant. La répression est exécutée par des sortes de barbouzes qui tirent à vue et ont pour punition préférée l'émasculation de leurs victimes. Poussés au désespoir par l'évolution de système politique, les jeunes révolutionnaires décident que l'éternel débat sur les formes d'action est clos. Il est temps d'agir. C'est le grand saut, avec toutes les émotions qui l'accompagnent.

C'est là que Kramer révèle qu'il est un maître. Militant, il aurait pu gommer l'émotion et supprimer le sentiment, se contenter de présenter un film didactique. C'est l'écueil habituel du genre. La phraséologie de *La Chinoise* de Godard, l'irréalisme de l'intéressant *Paris nous appartient* de Rivette — pour citer deux des films préférés de Kramer — leur ôtent toute efficacité. Au contraire, il arrive aux révolutionnaires de Kramer d'avoir peur. La femme de l'un d'entre eux qui part en « opération » lui rajuste sa cravate nerveusement et lui dit : « Tu es beau. » Ils font l'amour. Ils hésitent. Leur chef n'est sûr de rien : « Oui, admet-il, peut-être est-ce fou de donner des mitraillettes à des types qui n'ont jamais été dans une bagarre... »

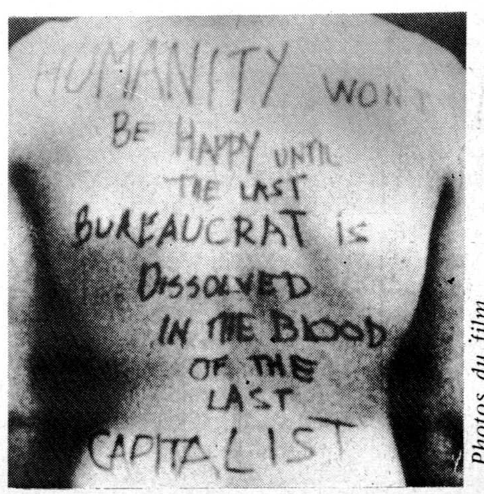
Après le succès de certaines de ses actions, le groupe est en partie décapité par la répression. Mais rien n'est perdu. Le film s'achève par ces mots : « On a eu de sales pertes. Ce n'est qu'une question de temps. Tout le monde y est. Le printemps sera formidable. On y arrivera. Tout se met en place. »

Kramer a mis la caméra au placard

Ice n'est pas une histoire pour petits soldats. Il est l'exact reflet du désarroi ressenti par une bonne partie de la génération actuelle. Le refus de tricher peut rendre l'œuvre ambiguë : la trouvant trop proche du « système », les leaders de Newsreel se sont séparés de Kramer. Mais Kramer, avec ce coup de poing fascinant qu'est son film, a sans doute fait son dernier long métrage au sens classique du terme. La « marge » qu'il distinguait entre les deux cinémas est devenue à la longue impraticable. *Ice* est un dernier effort pour s'y tenir avant le passage à des formes nouvelles d'action et d'expression.

Comme Jean-Luc Godard, Robert Kramer a mis la caméra au placard. Il marche sur les traces des héros d'*Ice.* Quelque part dans l'Etat de Vermont, il milite.

Jean Leloup



Photos du film

le crépuscule des petits bourgeois

Le ventre enflé, ne sachant plus s'il doit mettre sur le compte de l'acide ou du whisky ses maux de tête, Cassavetes crache à la figure de sa génération d'alcooliques pour rendre malade celle qui suit, celle qui va au cinéma, la nôtre.

Les petits bourgeois sont partout, sauf sur le grand écran. A l'Est parfois, un réalisateur les débusque — *Amour d'une blonde* ou *Eclairage intime*. L'Ouest prospère préfère les bons, les brutes et les truands aux convulsions quotidiennes et banales de ceux qui nourrissent sa prospérité.

Refusant les symboles et contournant la phraséologie, le metteur en scène américain John Cassavetes s'est jeté à l'eau : pour la première fois depuis Renoir, Rosselini ou Kazan, on nous décrit ces vies sinistres qui s'étirent et qui craquent, ces millions d'êtres invisibles qui façonnent une civilisation. Cela s'intitule *Faces* : visages, celui de l'Amérique, le nôtre bientôt. Uniformité, télévision, solitudes collectives, dépression : les petits bourgeois sont des petits pois dans une boîte de petits pois, comme disait Sartre, ou des pommes de terre dans un sac de pommes de terre, comme l'écrivait Marx qui traitait du même sujet avant l'invention de la boîte de conserves. John Cassavetes nous sert avec cruauté cette belle jardinière.

A Paris, on réserve ce menu aux cinéphiles de minuit et demi. Le film, qui a connu un triomphe en 1968 aux Etats-Unis, n'a jamais été distribué en France. On parle de Cassavetes acteur, lorsqu'il est dirigé par Aldrich ou Polanski, on l'enterre lorsqu'il met en scène *Shadows* et *Too late blues*. Ses deux précédents films ont été salués par les revues — non par la presse, programmées dans les salles d'art et d'essai — non dans les cinémas du samedi soir. Révolution pour révolution, on préfère les épopées lointaines ou les farces populistes au teint blafard d'un miroir.

Pour parler de ce film, il est préférable d'être Américain, petit bourgeois et familier de Los Angeles : Denis Berry, fils du réalisateur John Berry, auteur et réalisateur lui-même, remplit ces conditions.

Toute l'Amérique est là, en pleine crise nerveuse.

Tout va bien : le personnage principal de *Faces* remonte l'allée centrale de sa demeure en chantonnant. Cet Américain heureux fredonne avec un peu trop d'entrain : il façonne son personnage selon les canons de la réussite télévisée, tel un cadre de feuilleton qui rejoint son épouse après une bonne journée de travail. Son parcours quotidien rend hommage à dix années passées devant la T.V., soit trois mille six cent cinquante soirées gachées à se coller devant l'image que l'Amérique veut se donner d'elle-même : « the happy land », le pays du bonheur où la population se répartit dans de petites cages en bois, où l'on engendre la génération suivante grâce à la femme que l'on se doit d'aimer. Depuis son plus jeune âge, il connaît la loi fondamentale : « make it » — la réussite, c'est le bonheur. Quand on a tout pour être content, il faut l'être. Tant pis si votre ventre un peu malade réclame le verre de scotch qui lui manque, si votre tête traîne une dépression. Sentiments inavouables, surtout à une épouse.

Cassavetes décrit ses héros au sortir du travail : l'homme va au bureau comme on va en prison — un moment qui ne compte pas mais qui sont pas prêts de voir ce film. Leurs est dans l'ordre des choses. Vient conjugal : c'est l'horreur. Petites tadeux hilarités nerveuses, mensonpes lubriques sur les fesses entre ges, solitudes, singerie de bébé : à la fin du compte, on fonce au bar, seul refuge où l'on peut déverser sa nervosité dans la préparation fébrile d'un verre de scotch. Le robinet, la glace, le seau à glace, la bouteille, sont les suprêmes recours, le prétexte d'une agitation. A force de boire, l'attention baisse. La crise éclate.

Dépression, chansonnette, bouderie velléités de divorce, chansonnette encore, faux chantage au suicide, veulerie, café, somnifères tissent un mode de vie. Toute l'Amérique est là, en pleine crise nerveuse, toujours prête à s'effondrer.

Après le travail, il faut faire l'amour. Il y a quelques semaines déjà qu'on n'a pas prouvé sa virilité. On ne veut plus de sa femme : elle a cessé de vous prendre pour une vedette de cinéma. On va ailleurs, on se retrouve avec un ami chez une call girl (interprétée par la femme de Cassavetes), maquillée à la fumée de cigarette, les faux cils collés avec la sueur de scotch d'un buveur qui vient replâtrer son personnage décrépi. Elle est belle pourtant, dérisoire reine d'une nuit qui redonne une nouvelle existence à tous ces abrutis en feignant de croire à leurs rêves. Chacun joue le jeu de l'amour — romantiquement vôtre — un peu en douce : il y a toujours un copain, avec lequel on est venu par lâcheté, pour vendre la mèche et vous rappeler qui vous êtes — une vieille chose chez une pute. Après avoir ricané et hurlé, le copain s'en va. Reste à pleurer comme un bébé perdu sur l'épaule de sa belle call girl, à se fabriquer des espoirs imbéciles à deux sous, à aisser son cadeau sur la cheminée pour retrouver au petit matin sa mémé éméchée qui sort d'un suicide manqué.

Tandis que ces messieurs font appel aux call girls, ces dames abandonnées se rendent au dancing. Angoissées d'avoir perdu un sex-appeal qu'elles n'ont jamais vraiment eu que leur nuit de noces, elles se serrent les coudes au milieu des couples qui se frottent. Elles découvrent enfin mister sexualité, un luisant jeune homme aux cheveux beurrés, à la face de vieux beau, aux yeux d'un gris visqueux qui se voudrait bleu ciel. Les voilà qui bavent sur le jeune animal et le ramènent à la maison. Mister sexualité s'enferme avec les quatre vieilles paniquées. Chacune est morte de peur à l'idée que sa voisine pourrait l'emporter, affolée à la pensée qu'on devine ses désirs et qu'on sache qu'elle est prête à tout pour se faire prendre. Mister sexualité frime dans la vulgarité et remue les fesses devant les dames.

Comme à l'accoutumée, la terreur l'emporte. Elles s'enfuient toutes, sauf une : ce soir, c'est la femme de notre triste héros à la call girl qui reste avec le vieux jeune homme. En sortant de l'orgasme, elle sait qu'elle a fait l'amour pour se prouver qu'un mâle pouvait encore la désirer. Cette brève lucidité la conduit au suicide : c'est un nouvel échec. Son amant d'occasion s'affole, non par sentiment, mais par crainte de s'attirer des ennuis. Il la gifle, l'inonde sous la douche, la gave de café, lui coince les doigts sous la glotte. Elle tousse, vomit, crache. Le spectateur écœuré songe à ses parents. Il sait qu'un Américain sur cent se transforme en junky dès son enfance pour oublier tout cela.

Rassurez-vous : les Français ne distributeurs repus attendront dix ans avant d'y songer. La France est en retard sur son idole l'Amérique : dix ans pour voir *Faces,* peut-être moins pour le vivre.

Denis Berry



sur les pelouses, *la plage*



Un Anglais aurait-il l'orteil plus léger ? Un Pakistanais trainerait-il savate de velours, un Egyptien babouche de satin ? Un Américain serait-il plus soigneux que nous ?

Tater l'herbe à Paris, c'est violer une pelouse. Nos petits enfants s'étiolent dans les villes et ainsi conditionnés n'osent traverser les prés sans demander passage au paysan. Triste verdure.

Afin d'éclairer la nation et de susciter un mouvement de masse d'une ampleu inégalée pour la libération du gazon, voici le dossier d'Actuel : face à face, les deux grands prêtres de la pelouse, la science et la loi, l'ingénieur agronome et le gardien de square. Lecteur, conclue toi-même.

L'homme ressemble à un gendarme, à un capitaine de pompiers, à une très belle pompe à essence. Trois rangées de décorations fleurissent sur son uniforme noir.

« Il y en a qui nous disent : *Vous n'êtes qu'un gardien de square.* C'est une insulte. Il faut se tenir correctement. Ici, ce sont des emplois réservés. Nous sommes d'anciens militaires. Moi je suis invalide de guerre. On a tous une arme et on est assermentés : mais tous les jours, c'est trop lourd à porter ; la nuit on emmène notre révolver. »

Les filles étrangères passent et repassent. Les jupes courtes ne font pas tourner la tête à notre homme.

« On doit se retenir. On n'a pas le droit. Sinon, ce ne serait pas les occasions qui nous manqueraient. »

Le soleil, les torses et les

U.S.A. : un ouvrier sur quarante se drogue

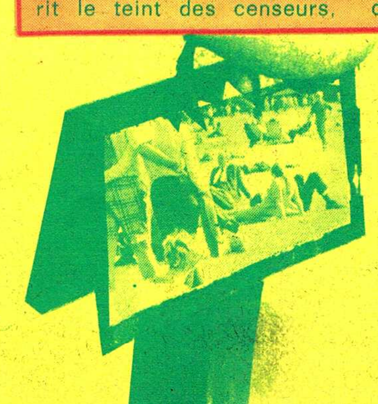
Aux Etats-Unis la drogue est sortie des ghettos pour envahir les collèges et les universités. Elle gagne aujourd'hui les usines. Selon « Time Magazine », les cas d'intoxication pendant les heures de travail se multiplient, à tel point que Wall Street s'en inquiète. A la General Motors de Los Angeles, les ouvriers achètent régulièrement des stupéfiants pendant la pause du déjeuner. A Manhatan, la Metropolitan Life Insurance Co. a décidé de licencier une centaine de personnes l'année dernière. » Le patronat hésite entre une politique systématique de licenciement et l'ouverture de dispensaires. Alternative dérisoire : l'usage de la drogue est une réaction d'évasion devant les conditions de vie et de travail dans les usines. « Répression et médication ne supprimeront ni l'ennui, ni l'abrutissement de la chaîne.

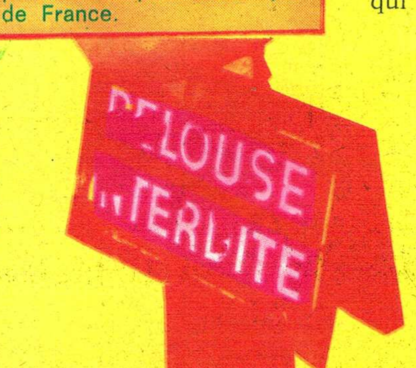


lcool

Drogue licite. Modèle le pays champion du monde des cirrhoses du foie. Fleurit le teint des censeurs, ronds de taille et courts d'esprit, qui jugent la marijuana et les longues chevelures au café du coin. Plus de la moitié des lits d'hôpitaux sont squattérisés par les alcooliques. Le poison et la bétise sont en vente libre. Mieux, on les exporte. M. Marcellin est élu de Bretagne ,la province la plus alcoolique de France.









LA REACTION REGARDE LA LUNE

La XVIII[e] Convention des Ecrivains de Science-Fiction s'est tenue à Heidelberg du 21 au 25 août dernier. On attendait Van Vogt (*Empire of the Atom, The Silkie, The Beast...*), Robert Heinlein, Asinov... On espérait entendre les vieux de la veille du *Space Opera* et de la *fiction intérieure* et voir un peu la tête qu'ils font depuis que l'Amérique polluée marche sur la lune. On en avait espéré d'autres, des jeunes, des génies comme ce Frank Herbert qui avec *Dune* relance le genre dans une nouvelle voie poétique. Rien. Personne. A Heidelberg même, on ignorait l'existence de cette Convention, reléguée par la municipalité au Stadthalle, loin, très loin de l'université. Heidelberg est aux mains du S.D.S., les hippies shampouinés font des voyages bien organisés sur les marches de l'église. La science-fiction, c'est ailleurs, c'est autrefois. Et de toute façon, *ils* ne sont pas venus.

Si, quand même, quelques Goldwater de l'imaginaire s'étaient déplacés. En particulier, MM. Vance et Poul Anderson. M. Forrest J. Ackerman également, qui ressemble à un vieux démarcheur de la General Motors, édite « New Monsters » et possède dans sa maison américaine le musée absolu de la fiction et du fantastique.

A l'exception de l'Anglais John Brunner (*Quicksand, Stand on Zanzibar*), seul poète véritable du lot, tout ce beau monde passe son temps à cogner sur les absents, « ces jeunes qui ont cru malin d'introduire le sexe et la politique dans la science-fiction ».

Ackerman : « Moi, j'aime beaucoup tout ce qui a trait à la pornographie, au sexe en général. J'étais récemment à Amsterdam : j'ai visité toutes les boutiques, j'ai vu tous les films. Si, si... Mais pour moi, voyez-vous, la science-fiction, c'est la chasteté. Il faut pas de sexe dans le fantastique. Ça gâche tout. »

Poul Anderson : « Les jeunes me font bien rigoler avec leur politique bidon, leur écologie et tout le reste. Moi, ça fait vingt ans que j'en parle, de la pollution. Il n'y a pas de poi en faire un plat. Hein, Vance ?... »

Vance : « Sûr, Poul. »

Anderson : « C'est comme la guerre au Vietnam. Pas de guerres ? pas d'histoires à raconter. La guerre est un moteur indispensable (Poul Anderson est l'auteur d'un certain nombre de génocides interstellaires, d'ailleurs pas mal écrits du tout. Le deuxième jour de la Convention, il signara avec une dizaine d'autres une déclaration approuvant la politique américaine au Vietnam). Dans mes livres il y a tout le temps des guerres, parce que la guerre, c'est la vie. Hein Vance ?...

Vance : « Sûr, Poul. »

Anderson : « Et leur New Thing, leur science-fiction de gauche, est-ce que je sais, moi ? C'est du snobisme. Hein, Vance ?... »

Vance : « Du snobisme, sûr, Poul. »

On a un peu pitié, et puis l'on est déçu. Si deux mondes devaient un jour se rencontrer, c'était bien celui de la Science-Fiction et celui des communautés. Partout aux Etats-Unis, on s'évade, seul ou en groupe, on s'en va, on cueille dans l'imaginaire une liberté que l'on ne peut plus attendre... Logiquement, le congrès aurait dû dégager une forte odeur de révolte. Eh bien non. *Eux* non plus ne sont pas venus. Les vraies rencontres doivent se faire ailleurs.

Anderson : « Ici, en Europe, les gens ne comprennent rien à la Science-Fiction. »

Vance : « Sûr Poul. Ils comprennent rien. »

Philippe Ganier-Raymond.

HUEY

les
et
avec

(Liberation News Service)

Le 5 août dernier, Huey P. Newton ministre de la Défense du Black Panther Party, était libéré sous caution de cinquante mille dollars : la vigoureuse campagne menée en faveur de sa libération avait porté. Le texte dont nous publions des extraits, est le premier qu'il ait publié depuis sa sortie de prison. Il s'agit d'un message destiné exclusivement, à l'origine, aux militants des sections du B.P.P. qui l'estima assez important pour être rendu public :

Au cours des dernières années, de forts mouvements de révolte se sont développés parmi les femmes et les homosexuels désireux de se libérer. Les militants homosexuels se sont joints au mouvement révolutionnaire américain. Ils soutiennent les Bla.k Panthers et l'ensemble des groupes révolutionnaires. Malgré cela, une incertitude demeurait quant à l'attitude qu'il fallait adopter vis-à-vis de ces mouvements.

Quelles que soient vos opinions personnelles et vos sentiments d'insécurité face à l'homosexualité et aux divers mouvements de libération chez les homosexuels et les femmes (et je parle d'eux en tant que couches opprimées), il faut faire de notre mieux pour nous unifier en tant que militants révolutionnaires.

cuisses nues autour du bassin des Tuileries n'ont pas l'air de l'émouvoir.

● « Les pelouses sont interdites. C'est une décision qui est venue d'en haut. C'est pour le coup d'œil. Si les gens se mettent sur les pelouses, çà dérange l'œil, les habitués protestent. Ça fait pas esthétique. S'ils veulent marcher sur l'herbe, qu'ils aillent à Fontainebleau. »

● *Et s'ils ne veulent pas s'en aller ?*

« S'il nous répondent mal, on peut leur dresser une contravention spéciale pour outrage à agents. »

● *Mais s'ils restent polis et refusent de quitter la pelouse ?*

« S'ils ne veulent pas s'en aller, c'est nous qui passont pour des cons. Mais c'est vite fait, un outrage à agents. Et puis on peut appeller la police. Ils sont venu souvent, mais les autres ne les attendent jamais. »

● *Savez-vous que les pelouses anglaises sont autorisées aux piétons ?*

« Ça regarde les Anglais, et puis j'y suis pas allé voir. Ici on est en France, il y a un règlement. Il y a rarement des ennuis avec les étrangers. Les Allemands surtout sont disciplinés : on leur dit *Posez votre sac ici* ils le posent. C'est un plaisir. Les Anglais, ils comprennent pas pourquoi on leur interdit l'herbe, mais ils acceptent. Les Français, c'est comme les Américains : toujours à resquiller.



Les jets d'eau du bassin se mettent brusquement en marche et inondent les petits bateaux sans voiles. C'est fou ce qu'on peut écrire dans un jardin public. Des lettres surtout. Certains lisent, d'autres révisent : les examens sont proches. Les chaisières cultivent en grommelant leur légende de mal aimées. Plus loin, vers les chevaux à bascule, deux couples sont étendus sur le gazon. Mon gardien siffle avec autorité. Les contrevenants se retirent.

« Ca ferait deux contraventions, avec « dégât au sol », si je voulais. Vous voyez que je suis bon type. Mais la nuit, c'est pas pareil : j'ai mon pétard. Si le jardin est clos, c'est qu'on doit pas y rentrer. L'autre jour, il y a eu bris de kiosques. On retrouve souvent les chaises dans le bassin. Les clients étrangers, ils ne veulent jamais payer. Comment voulez-vous qu'on nous respecte ?

Les Tuileries transpirent, le soleil est trop chaud, les filles rient ou rêvent. La cohorte serrée des dragueurs manœuvre comme à la parade.

● *Vous trouvez ça bien, d'interdire les pelouses ?*

« C'est la loi, y a pas à discuter ».

Le gardien de square n'aime pas les squares.

La science

L'herbe n'a pas horreur de l'homme. Il est scientifiquement prouvé que les pelouses résistent aux pas : les connaissances techniques de M. Michel Rocher, du « service gazons » de la célèbre maison Vilmorin Andrieux, viennent au secours de nos désirs. Prenez - en de la graine.

Y a-t-il plusieurs sortes de gazons ?

Oui, il y a en gros trois sortes de gazons.

Le fin, comme son nom l'indique, a une feuille très fine que l'on tond généralement très bas : l'effet est certain. On l'utilise comme décoration devant les villas et on en interdit l'accès aux chiens et aux enfants.

Le rustique, que je recommanderais pour un terrain de rugby, possède une feuille

Photos Horace et Dany Gander-Josse

NEWTON :

Je dis : *quels que soient vos sentiments d'insécurité,* car, nous le savons tous, notre première impulsion est souvent de vouloir mettre notre poing dans la figure d'un homosexuel, parce que nous avons peur de le devenir, et de vouloir qu'une femme se taise, parce que nous avons peur qu'elle nous châtre, ou nous prenne les couilles dont de toute façon nous ne sommes pas sûrs d'être vraiment pourvus.

Nous devons perdre ce sentiment d'insécurité, nous ne devons pas tomber dans des attitudes de type raciste (...). Souvent, vis-à-vis de nous, le plus pauvre des blancs est aussi le plus raciste parce qu'il a peur de perdre quelque chose ou de découvrir quelque chose qu'il n'a pas. Pour lui, nous sommes une menace. C'est ce genre de mécanisme psychologique qui fonctionne en nous quand nous voyons des opprimés et que nous leur en voulons en raison de leur comportement ou de leur déviation par rapport à la norme établie (...).

Nous disons que nous reconnaissons le droit des femmes à être libres. Nous n'avons pas dit grand chose, jusqu'à présent, sur les homosexuels, mais maintenant il faut nous lier à leur mouvement, car c'est un mouvement réel (1) (...). Ils sont peut-être la couche la plus opprimée dans la société (...).

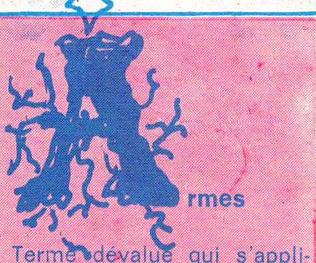
rComment sont-ils devenus homosexuels ? Je ne comprends pas entièrement ce phénomène. Je doute que ce soit, comme l'affirment certains, un effet de la décadence du capitalisme. Ce que je sais, c'est que l'homosexualité est un fait et que nous devons saisir ce phénomène sous son aspect fondamental : chacun doit pouvoir faire de son corps l'usage qu'il lui plaît (...).

Rien ne nous permet de dire qu'un homosexuel ne peut pas être aussi un révolutionnaire. Et peut-être que ce sont mes préjugés qui me font dire : *même* un homosexuel peut être révolutionnaire. Il y a des chances, au contraire, pour qu'un homosexuel soit parmi les *plus* révolutionnaires des révolutionnaires.

Le Mouvement de Libération des Homosexuels et le Mouvement de Libération des Femmes doivent participer pleinement à nos congrès, meetings et manifestations (...).

Nous ne devons jamais dire qu'un mouvement est malhonnête quand ses membres font tout ce qu'ils peuvent pour être honnêtes : ils font des erreurs honnêtes, voilà tout. Nos amis ont le droit de faire des erreurs. Nous avons besoin d'avoir le plus d'amis possible (...).

(1) Le 28 juin, à New-York, une manifestation a rassemblé de 10 à 15.000 homosexuels.



Terme dévalué qui s'applique à tout objet appartenant à la liste suivante : planches, canifs, pierres-ponce, fourchettes, aiguilles, allumettes, ciseaux, clefs, saucissons... Quiconque se promène dans la rue avec l'un de ces ustensiles sera inculpé de port d'arme prohibé.

plus épaisse qui résiste mieux aux traitements sportifs que l'on peut imaginer.

La prairie-pelouse, enfin, représente l'espèce la moins fragile. On l'utilise pour les grandes étendues, parce qu'elle nécessite moins d'entretien.

On peut donc marcher sur certaines pelouses sans les endommager.

Bien sûr, si le choix des semences a été fait pour cet usage. Il n'y a aucun problème avec les *prairies-pelouses* et même avec certains types de *rustique.* Dans une certaine mesure, le « piétineur » supplée au travail de roulage nécessaire à l'entretien : les pas favorisent alors le tallage des graminées, une bonne implantation sur le sol.

Pensez-vous que les Anglais doivent à leur seul climat de qualité de leur gazon et donc la permission de s'y ébattre ?

A l'origine, certainement. Mais il est toujours possible de compenser les désavantages des climats continentaux par le choix des semis et un entretien approprié. En France, les pelouses publiques appartiennent au type *fin,* qui ne supporte pas un piétinement fréquent. On pourrait les remplacer par des *prairies-pelouses* comme celles de Hyde Park, qui s'accommodent parfaitement du passage de centaines de personnes par jour. *Le choix d'un gazon fragile — de type fin — par les pouvoirs publics français s'explique-t-il par un souci d'économie ?*

Pas du tout. Au contraire, le *fin* est beaucoup plus cher : au détail, toutes taxes comprises, 12 F le kilo de graine 7 F pour la *prairie-pelouse.* L'interdiction des pelouses en France vient à mon avis d'une vieille habitude : on conçoit traditionnellement dans notre pays des jardins avec des allées où l'on marche et des pelouses que l'on regarde.



Si vous avez des copains et que vous pensez comme eux, ne le dites pas, n'inscrivez rien dans votre carnet d'adresse : cette ligue risque d'être dissoute.

MAREK HALTER

On dira : « Il avait fait mai 68, et les drapeaux rouges frissonneront en s'inclinant le cou à tous les anciens sac. C'est ainsi que le mois de mai mourra de vieillesse si l'histoire persiste à ne pas se renouveler de la même façon et si notre génération ne connaît pas d'autre succès.

Marek Halter en vient à point pour briser les reins des faussaires, renouer les fils épars, rétablir un peu le désordre de ce qui fut une explosion souveraine, l'occasion perdue de tordre le cou à tous les anciens et les futurs combattants.

Il nous reste de 1871 les pages de Jules Vallès, mille descriptions épiques et la plus belle des chansons d'amour : ce *Temps des cerises* de Jean-Baptiste Clément. Notre révolte à nous fut le sujet de quelques cent-cinquante ouvrages secs et froid — explications de texte, leçons de choses politiques : pas un roman qui soit sorti en force de ce printemps. Le lyrisme est resté dans les gorges. Les dessins de Marek Halter sont un témoignage palpable de ces journées d'éclairs et de fatigue.

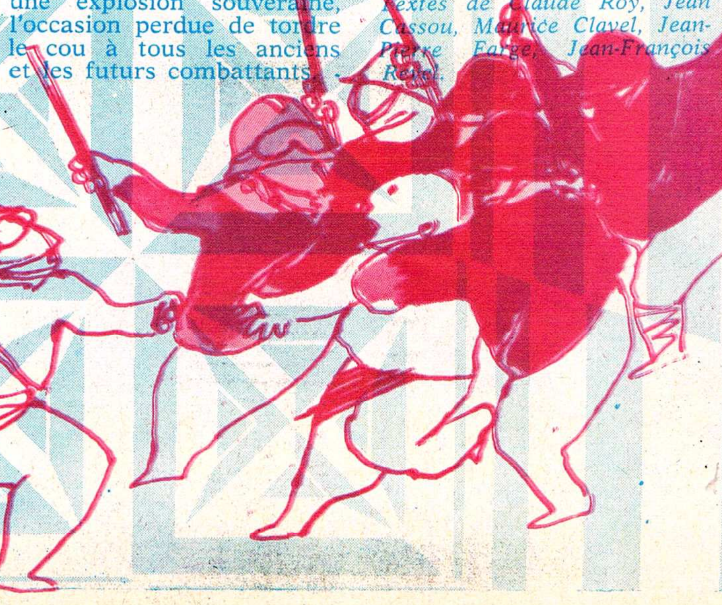
Ce n'est pas une histoire politique du mois de mai, des usines occupées, des masses ouvrières, des directeurs séquestrés et de la France en panne, mais la bataille des rues, les groupes de hasard qui se cognaient aux C.R.S., un drapeau qui se tend au long d'un bras anonyme, la respiration d'une foule, la colère des poings serrés. Tout y est concentré, comme le seul bon souvenir que l'on garde des choses.

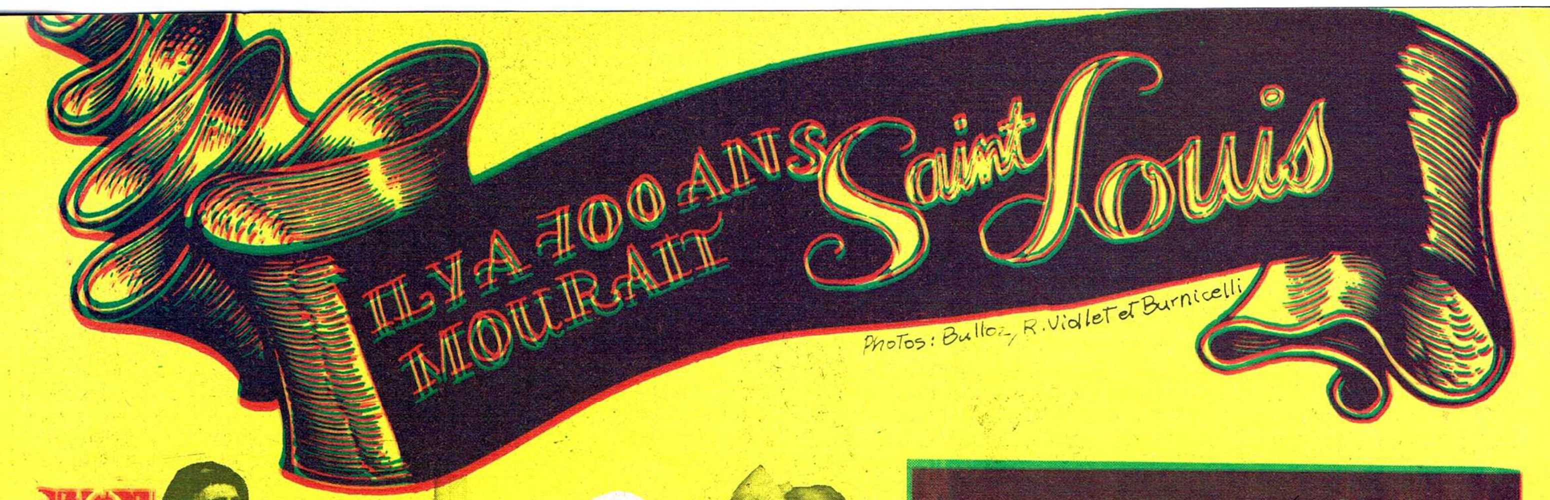
Bernard Kouchner.

(1) *Mai. Dessins de Marck Halter. Editions de l'Avenir. Textes de Claude Roy, Jean Cassou, Maurice Clavel, Jean-Pierre Faye, Jean-François Rebel.*



Echoppe périmée des répressions anciennes. Les tenanciers se plaignent d'une étrange désaffection pour leur négoce, se félicitent sournoisement des campagnes pour les crânes ras. En voie de nationalisation comme tout secteur déficitaire : l'armée prend seule en charge les moissons capillaires.



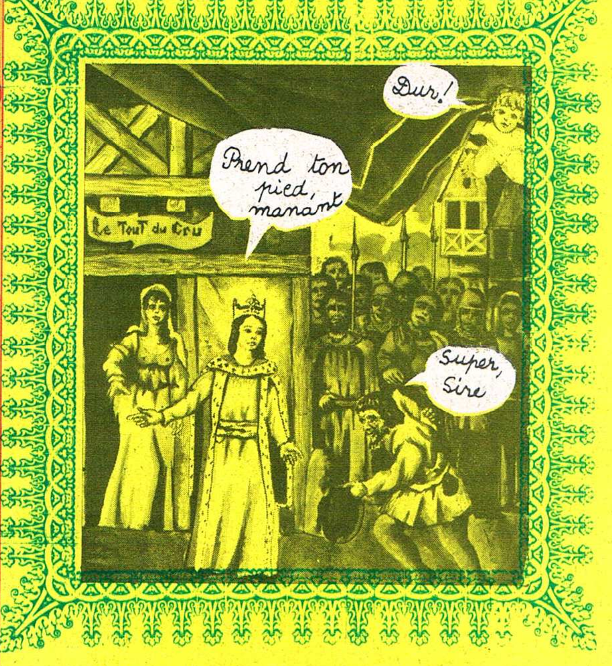




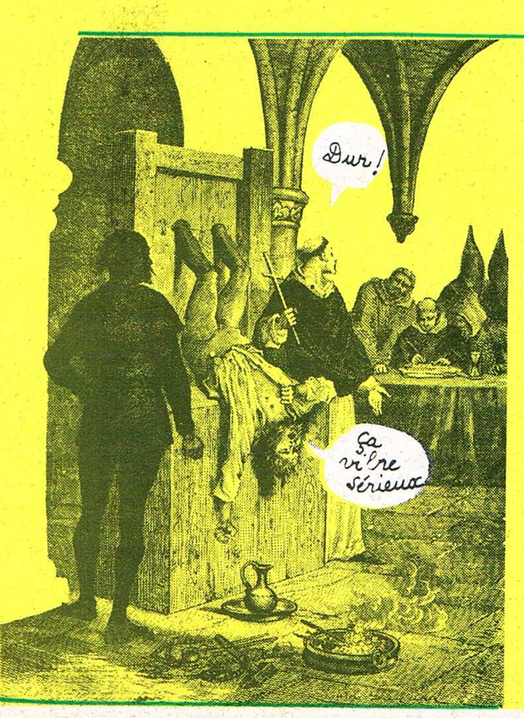
1) En 1214, quelques semaines avant la victoire de Bouvines sur les envahisseurs anglais et allemands, Saint Louis naissait au château de Poissy. Des professeurs très savants (notre gravure) lui enseignent à lire, à écrire, à parler latin couramment. C'est un enfant sage et pieux à qui sa mère donne très tôt l'horreur du péché.



2) Blanche de Castille, sa mère, s'empresse de le faire sacrer roi. Trois semaines plus tard le cortège royal s'avance vers Reims. Dans la cathédrale, le futur monarque prononce un serment, une main sur les Livres Saints : « Je m'engage à conserver l'Eglise en paix, proscrire et punir toutes rapines et rapacité, assurer la justice et la pitié dans les jugements, défendre l'unité de la foi contre les hérétiques ». Aussitôt après il remet la régence à sa mère (notre tableau).



3) L'un des premiers actes de Saint Louis, à sa majorité, fut de rouvrir solennellement les bordels que Blanche de Castille avait pris soin de faire interdire. Nous le voyons, dans cette superbe fresque de Burnicelli (1612-1676), propriété de la fondation Desclaux.



4) Après l'écrasement successif, des coalitions du Nord et de l'Est, le comte de Toulouse reprend le flambeau de la révolte. Louis IX fait condamner au bûcher tous ceux, petits ou grands, qui refusent de partager sa foi, se soumettre à la Sainte Eglise. La légitimité sera désormais fondée sur le respect du pouvoir.



5) A vingt et un ans, le roi est un beau jeune homme au visage d'ange, élevé dans le culte de l'honneur, à la foi des plus agissante. La Reine mère décide de le marier avec la princesse Marguerite de Provence. L'unité nationale en est du même coup consolidée.

6) 25 août 1248 : départ de la septième Croisade, à Aigues-Mortes. En 1249, l'expédition se met en route vers Damiette, port égyptien. Le roi s'en empare, mais les Infidèles parviennent à libérer leurs territoires.

7) Saint Louis est maintenu en captivité. « Mon corps, vous pouvez le faire mourir, mais l'âme, vous ne la tuerez pas », dit-il aux Sarrasins qui n'en croient pas leurs oreilles. En France, on parvient à réunir les 100.000 livres exigées pour la rançon. La France s'appauvrit tellement que, pendant des années, il n'y aura plus de monnaie d'argent dans tout le royaume. Mais Saint Louis, malade, est revenu !

8) Saint Louis est un grand bâtisseur. Mais lorsque nous pensons à lui, c'est surtout au roi Justicier de l'imagerie populaire. Aussi lui devons-nous l'Inquisition, qui fit tant pour le prestige de l'Eglise.

9) Saint Louis pour ne pas laisser tomber Jérusalem aux mains des Palestiniens, s'embarque à nouveau pour la terre de Sion. Hélas ! le 25 août 1270, à Carthage, frappé par la peste, il s'éteint sur un lit de cendres.

10) Toi qui viens de lire le récit de cette belle vie semblable à une épopée, retiens la grande leçon de Saint Louis : la meilleure façon de se sanctifier c'est d'accomplir de son mieux, par amour pour Dieu, son devoir d'Etat.

allez en Cage

Pour toutes les oreilles ouvertes sur le monde, avis : il y aura à entendre, à voir, à vivre.
Il est temps de découvrir les œuvres de Sylvano Bussoti, un Italien férbile et théâtral. A ne pas manquer : un film mis en scène et en musique par Bussotti (22 octobre — 14 h 30 — Musée d'Art Moderne).
Aussi, une rétrospective complète sur bande de l'œuvre de Luis Pablo, œuvres électro-acoustiques et instrumentales. Une sorte de défense et illustration de la conscience déchirée de la musique nouvelle. Surtout John Cage, le pionnier de la musique visuelle, aléatoire, et du happening aux Etats-Unis. Le versant *extra-verti* de l'expression musicale. Musique éclatée. Pouvoir du son. Les bruits imprévisibles, la rue, le *dehors*.
Musique ouverte. L'humour, la subversion, la bonne humeur, la sensibilité jouent ensemble. La représentation visuelle du son est inséparable de l'audition. Pour les *song books* — création mondiale — 90 petits solos. Les interprètes Cathy Berberian et Simone Rist disposent d'un tas d'accessoires : cabines en bois pour changer de robe sur scène, en gardant la tête à l'air, trappes pour descendre, suspensoirs pour s'élever, machines à écrire, verres de cognac, etc...
Grâce à Cage, après le *Roland Furieux*, c'est *Musicircus* (mardi 27 octobre de 18 h 30 à 23 h). Pour cette fête qui fait revivre les Halles : un quatuor, un pianiste, un orchestre d'enfants, un groupe folklorique, un gymnaste, des lutteurs, des phoques savants, un chœur d'église, du jazz, de la pop-musique, une chanteuse des rues, un accordéoniste aveugle, des personnages de cirque.

F.S.

(1) Théâtre de la Ville, *Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris*, Cinémathèque française (Chaillot).

D.R.

LIBÉREZ LEBRIS

François Tusques, accompagné de Bernard Vitet, Jouck Minor, Beb Guerin et François Tusques, a donné un concert le mercredi 3 septembre dans le cadre des *Féeries des Tuileries*. Pendant trente minutes, Tusques et ses musiciens ont joué devant une assistance nombreuse un morceau intitulé « Libérez Michel Lebris ». Ces soirées « dites de variétés » sont enregistrées par l'O.R.T.F. D'autre part, François Tusques doit sortir un disque produit par Gérard Terrones : *« La révolution est une transfusion sanguine, voilà la mer, voilà la vie... »*.

John Sinclair, le leader Yippie, fête son premier anniversaire d'incarcération : il avait été condamné en 1968 à dix ans de prison pour « possession de stupéfiants » — deux joints dans sa poche. Il est enchanté : « La prison, c'est ce qui m'est arrivé de mieux : j'ai le temps d'étudier, de lire, de penser. C'est terrifiant quand on est libre, mais en fait, c'est moins terrifiant que l'usine. Au moins, on ne peut pas, en prison, vous empêcher de penser. »



G avroche

Personnage historique. En 1970, serait immédiatement déféré au parquet.

Le droit à la paresse

La France détient le triste record de la durée du travail. Selon un rapport de l'I.N.S.E., elle diminue dans tous les pays d'Europe. En Norvège, déjà le palier des 40 heures est franchi. En France la durée hebdomadaire du travail était en 1968, plus longue que celle de 1955 : 46 heures. Elle a un peu baissé depuis : 44 heures depuis le 1er avril 1970. A quand les 30 heures ?

L oi

A l'exception de ceux qui la modifient, nul n'est censé être à l'abri de la loi.

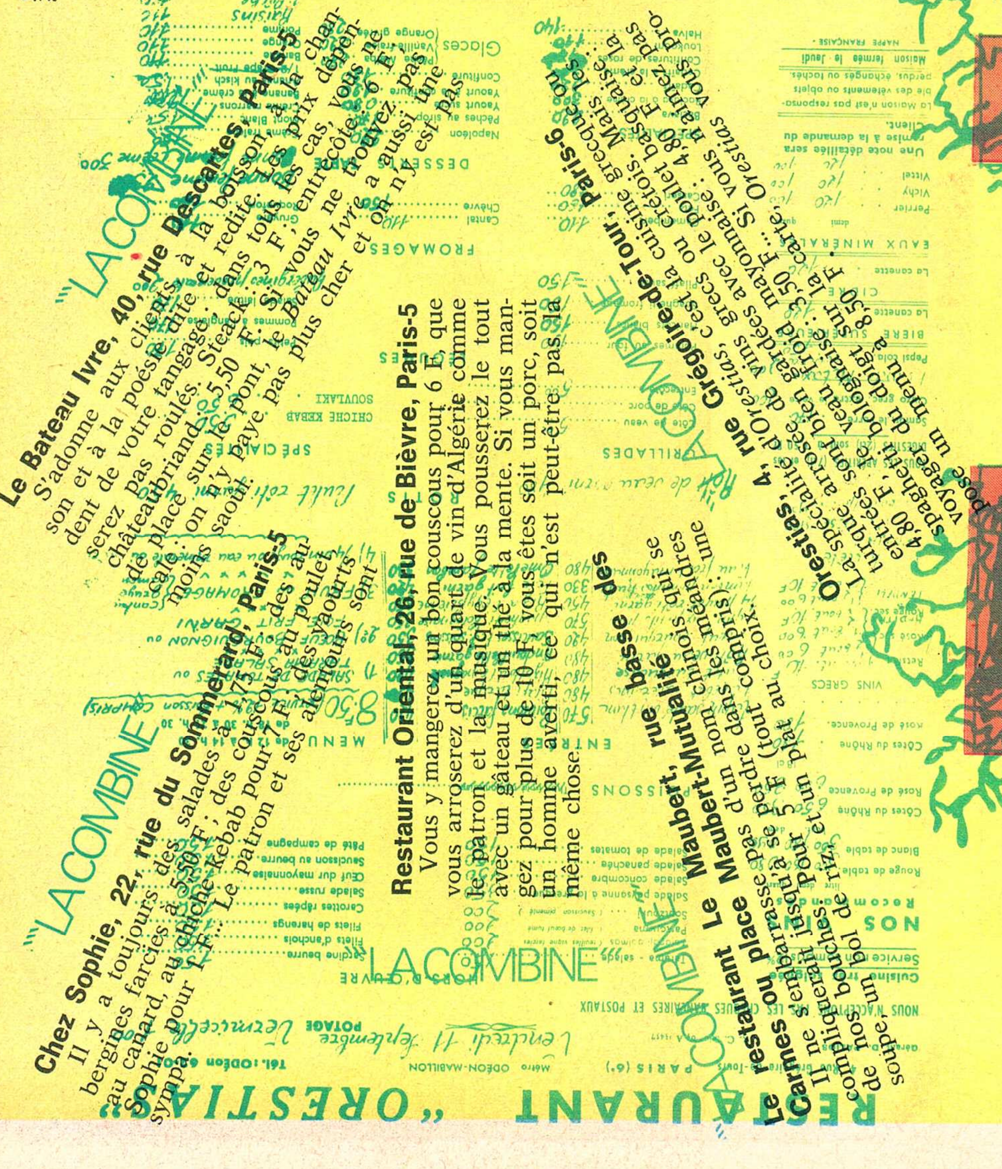
Le département de la Justice de Washington vient de publier un rapport sur le quotient intellectuel des agents de la force publique. Conclusion : les policiers américains sont de moins en moins intelligents.
En 1962, leur Q.I. dépassait la moyenne nationale, avec une cote de 107,7. Aujourd'hui, à l'aurore des belles années 1970, le Q.I. s'est effondré en dessous des 100 : 93,19 seulement.

M éfiance

Devenue une vertu nationale, elle permet aux maîtres-nageurs, aux appariteurs musclés et au ministre de l'Education nationale de confondre Voltaire avec Nanterre, les cheveux longs avec les délinquants, la jeunesse avec une menace.

La mort de l'individu

Pour les rebelles, les insoumis, les asociaux, les hippies, une nouvelle invention à leur intention. Une drogue qui rend docile et sociable est expérimentée dans les prisons américaines. Les volontaires reçoivent une injection d'anectine qui paralyse leur volonté soixante secondes. Le sujet éprouve une violente sensation d'étouffement et de profonds sentiments d'horreur et de terreur qui lui donnent l'impression d'un long cauchemar. Les experts pensent qu'un traitement à l'anectine vaut bien une longue peine de prison.



Le Bateau Ivre, 40, rue Descartes, Paris-5
S'adonne aux clients, à la boisson, à la chanson et à la poésie dite et redite. Les prix dépendent de votre tangage, dans tous les cas, vous ne serez pas roulés. Steack : 3 F ; entrecôte : 6 F ; châteaubriand : 5,50 F. Si vous ne trouvez pas de place sur le pont, le *Bateau Ivre* a aussi une cale : on n'y paye pas plus cher et on n'y est pas moins saoûl.

Chez Sophie, 22, rue du Sommerard, Paris-5
Il y a toujours des salades à 1,75 F, des aubergines farcies à 5,50 F ; des couscous au poulet, au canard, au chiche kebab pour 7 F, des yaourts Sophie pour 1 F... Le patron et ses alentours sont sympa.

Restaurant Oriental, 26, rue de Bièvre, Paris-5
Vous y mangerez un bon couscous pour 6 F, que vous arroserez d'un quart de vin d'Algérie comme le patron et la musique. Vous pousserez le tout avec un gâteau et un thé à la mente. Si vous mangez pour plus de 10 F, vous êtes soit un porc, soit un homme averti, ce qui n'est peut-être pas la même chose.

Le restaurant Le Maubert, rue basse des Carmes ou place Maubert-Mutualité
Il ne s'embarrasse pas d'un nom chinois qui se compliquerait jusqu'à se perdre dans les méandres de nos bouches. Pour 5 F (tout compris) : une soupe, un bol de riz, et un plat au choix.

Orestias, 4, rue Grégoire-de-Tour, Paris-6
La spécialité d'*Orestias*, c'est la cuisine grecque ou turque arrosée de vins grecs ou crétois. Mais les entrées sont bien gardées avec le poulet basquaise : 4,80 F, le veau froid mayonnaise : 4,80 F et la spaghetti bolognaise : 3,50 F... Si vous n'aimez pas voyager du doigt sur la carte, *Orestias* vous propose un menu à 8,50 F.

(JÉRÔME) (PARENTHÈSE)

Jérôme Savary et son grand Magic Circus sont une parenthèse, une restriction mentale dans la tête des critiques français. Savary est le type qui a fait l'an dernier au Théâtre de Plaisance — encore un truc qui n'existe pas — le bide le plus flasque avec le spectacle le plus fracassant. Notre critique nationale n'aime pas Savary pour un tas de raisons qui mettent en jeu un tas de choses. Les strukturs de la Kultur entre autres. Donc Savary, matière extrêmement volatile, ne « prend » pas sur le sol français et s'évapore tout de suite. On le retrouve à Francfort, à Londre, à l'Université de Brandeis (U.S.A.), ou bien à Toronto où le Grand Magic Circus vient de produire ses « tableaux vivants sur le thème du colonialisme ». En France on devine parfois Savary dans la salle enfumée d'un bal de province en train de jouer de la trompette, dans la poussière d'une kermesse jouant du tambour, ou dans la pénombre d'une soirée gaie chez un éditeur de la rive gauche préparant un feu d'artifice. Vous le sentirez peut-être aussi passer dans le film de Pierre Barouh intitulé ***Ça va, ça vient****, ce qui convient parfaitement à un courant d'air.*

A peine rentrés de leur tournée dans les pays de l'Est, trois des membres du Blood, Sweat & Tears invités à Paris par R.T.L. fin septembre, ont déclaré lors d'une conférence de presse : « La propagande anti-communiste américaine correspond très bien à la réalité stalinienne ».

abac (passer à)
Opération de simple routine accompagnant la lecture de vos papiers d'identité dans une maison faite tout exprès (à suivre n° 2).

Jimmy **Hendrix expire**
Jimmy **Hendrix ils vont te bouffer**
Jimmy **Hendrix ils n'aiment pas**
seulement le fric
Jimmy **Hendrix ils aiment le sang**
Jimmy **Hendrix encore tout frais**
Jimmy **Hendrix ils vont t'exposer**
Jimmy **Hendrix à l'analyse**
Jimmy **Hendrix idéologique**
Jimmy **Hendrix ils disent**
Jimmy **Hendrix mort de drogue**
Jimmy **Hendrix ils crèvent aussi**
ils sont malades
Jimmy **Hendrix on va les achever**
Jimmy **Hendrix on se lève**
Jimmy **Hendrix on te porte vivant**
Jimmy **Hendrix germe**
Jimmy **Hendrix ton sperme**
Jimmy **Hendrix éjacule**
Jimmy **Hendrix tu as trouvé**
un réceptacle

La veuve joyeuse



Jimi Hendrix est mort le 18 septembre 1970. Je l'avais rencontré il y a quelques mois, dans un cabaret de Londres, à l'aube. Ses impresarios l'appelaient « l'homme de l'an deux mille ». Sa poésie m'a ébloui.

Il parlait : « La guitare est une arme pour changer les esprits. Je ne suis pas un politicien : je lutte avec ma musique. Nous vivons une sorte de Renaissance, une Renaissance menacée par la violence, la répression, la bombe H. La guitare est l'arme du moment, l'arme de l'homme libre. Ma musique, c'est ma façon de dresser des barricades. »

Et la drogue ?

« Ce n'est pas un but en soi, mais un moyen d'aller vers l'inconnu — plus loin encore — pour trouver des sons nouveaux. J'entends parfois ces sons. Lorsque je casse mes guitares et mes amplificateurs sur scène, ce n'est pas par goût de la violence, mais par désespoir : je n'arrive pas à reproduire cette musique. J'utilise la drogue pour faire un trou dans le mur. Tous les moyens sont bons pour créer l'homme demain. La génération qui nous succèdera n'aura peut-être plus besoin de drogue : tant mieux — je ne conseille ces voyages à personne. »

Vous parlez d'expérience dangereuse...

« Je suis l'un de ceux qui vont à l'avant-garde pour explorer le danger : une sorte de boy-scout. Je sais les périls que je cours, je sais que je peux mourir pendant ma mission. Je sais aussi qu'il y a des gens derrière. Mais j'ai vécu de nombreuses expériences : cela me donne le droit de prendre des risques. Il ne s'agit pas simplement de la drogue. Lorsque je me rends aux Etats-Unis, on me regarde encore de travers, on cherche parfois à provoquer un incident : je suis un homme de couleur. »

Pourquoi cette violence dans votre musique ?

« Quand on est frustré, on joue fort, trop fort. Si l'on joue normalement, les gens n'écoutent ni les paroles, ni la musique. Et la musique pop doit rendre conscience aux gens, les transformer. Elle trouve un public qui ne prêterait pas attention à des chansons ordinaires. Le temps de la mesure et du cœur viendra plus tard. Il faut heurter l'ordre établi. Et pourtant, la violence ne suffit pas. Je travaille avec les non-violents, d'autres font des barricades. Ma violence sur scène veut servir l'amour. Quand les hommes rentrent chez eux au sortir du concert, ils n'ont pas besoin de battre leur femme : ils font l'amour. »

Pensez-vous que la jeunesse va créer un monde nouveau ?

« Etre jeune, c'est être mécontent. Le monde du pop ne cherche pas le pouvoir politique, mais le vrai pouvoir, celui du cœur, de l'esprit, de la prise de conscience de l'homme, toutes races et couleurs mêlées. Ce sont les jeunes qui ont les premiers le droit à la parole : ils sont plus purs, ils indiquent un chemin. Nos disques et nos groupes ne représentent que des véhicules.

Il faut aller du négatif au positif : nous parlons de l'homme de demain. Aujourd'hui, nous ne sommes que des gitans. L'avenir : qui sait ? Nous aurons le pouvoir. Cela prendra peut-être mille ans. Je m'en fiche : j'ai le temps. »

GUSTAVE MOREAU



Il est mort en 1898. Le délire psychédélique lui doit beaucoup. De nombreux jeunes artistes qui s'y essayent revendiquent son patronage. Ils sont les seuls à fréquenter son œuvre. C'est notre peintre underground : son nom est aux oubliettes. Il mérite d'en sortir et de vous faire planer.

ENTRE Pigalle et la Chaussée - d'Antin, entre la Trinité et Notre-Dame de Lorette, à l'écart des grands axes qui montent à la Butte, un quartier est demeuré silencieux. Peu de magasins mais des immeubles dont les lourdes portes s'ouvrent sur une succession de cours, des bureaux anonymes, des hôtels blancs avec pelouse et marronniers où de riches bourgeois abritaient autrefois leurs danseuses. De vieux noms : rue La Bruyère, d'Aumale, de la Tour des Dames, de la Rochefoucauld.

La rue de la Rochefoucauld, est en pente. Le soir, des vieillards solitaires y mènent pisser leur chien. Au 14, un peu en retrait, une bâtisse sombre avec de gros moellons, du lierre, des grilles à la porte et aux fenêtres. Une prison ? Une pancarte discrète annonce : musée Gustave-Moreau.

C'est la maison du maître : « *Je lègue ma maison, sise* 14, *rue de La Rochefoucauld, avec tout ce qu'elle contient (...), à cette condition expresse de garder (...), cette collection, en lui conservant ce caractère d'ensemble qui permette de constater la somme de travail de l'artiste pendant sa vie...* »

La forteresse est toujours là, qui enferme son trésor : huit cents peintures à l'huile, trois cent cinquante aquarelles, plus de sept mille dessins.

Mais la pancarte ment. Ce n'est pas un musée, c'est la grotte aux merveilles, la caverne d'Ali Baba : brocarts, teintures d'Orient, candélabres d'or, encensoirs de vermeil, bracelets, pendentifs, bijoux ciselés, pierreries, rubis, saphirs lapis lazuli. Chaque marche, chaque salle, chaque recoin est une découverte. La peinture est partout, elle flambe, part à l'assaut des escaliers, s'étale dans les grands ateliers, déborde dans les pièces étroites du rez-de-chaussée. Les murs ne sont pas assez vastes, il a fallu disposer des chevalets, étudier spécialement un meuble curieux, sorte d'armoire tournante. C'était toujours insuffisant : les murs s'ouvrent, dévoilant d'autres séries de tableaux, de dessins, d'aquarelles, sans fin. Ici se réalise le rêve qui hante tant d'artistes aujourd'hui : créer une œuvre qui soit un environnement total, faire en sorte que le spectateur ne soit plus à l'extérieur mais au cœur même du monde recréé.

Au 14, rue de La Rochefoucauld, un avis a été récemment placardé : fermé pour travaux. Dans sa manie ravaleuse, l'administration s'attaque aujourd'hui à la maison du rêve.

Elle était sombre, certes, patinée, crasseuse, mais qu'importe le gangue au chercheur de trésor. Poussière, toiles d'araignée appartiennent au grenier : laqué de blanc, où serait son mystère ? Aujourd'hui tous les tableaux sont décrochés, empilés sous des bâches : on lessive, on repeint. Craignons qu'on transforme l'antre du sphynx en clinique.

« *Pour cette fois, mon intention était de faire justice de la haine du merveilleux qui sévit chez certains hommes, de ce ridicule sous lequel ils veulent le faire tomber. Tranchons-en : le merveilleux est toujours beau, n'importe quel merveilleux, il n'y a même que le merveilleux qui soit beau* ». Ainsi parlait Breton, au début du *Premier Manifeste.* Avec d'autres mots, Gustave Moreau disait la même chose : « *L'art est mort le jour où, la combinaison raisonnable de l'esprit, du bon sens, est venue remplacer chez l'artiste la conception imaginative* (...)



E merveilleux est partout dans l'œuvre de Gustave Moreau. Il est dans le décor où s'assemblent, s'entremêlent, se confondent les éléments les plus disparates : voûtes et chapiteaux romans, colonnes et coupoles mauresques, céramiques babyloniennes, sombres perspectives issues des gravures de Piranèse. Le merveilleux est dans les couleurs, dans la richesse de la gamme du bleu au vert, dans les rouge-sang des draperies, l'ocre-orange des tapisseries et des flambeaux, le rose thé des chaises nues. Il est dans la chaleur et les parfums devinés, dans l'accumulation des joyaux, le jeu d'éclats et de reflets des pierreries. Il est dans l'attitude des personnages, leur théâtralité recherchée, leur geste brusquement suspendu, leur regard de drogués, d'hallucinés.

Tenu en brides dans les premières grandes compositions à personnages mythologiques, le fantastique éclate dans les œuvres ultérieures : la série des Salomé, le Triomphe d'Alexandre le Grand, les Prétendants, le Chimères, Jupiter et Sémélé, Salomé. Laissons parler Huysmans, poète visionnaire déchiffrant un autre visionnaire. (1).

« Dans l'œuvre de Gustave Moreau, conçue en dehors de toutes les données du Testament, des Esseintes voyait enfin réalisée cette Salomé surhumaine et étrange qu'il avait rêvée. Elle n'était plus seulement la baladine qui arrache à un vieillard, par une torsion corrompue de ses reins, un cri de désir et de rut ; qui rompt l'énergie, fond la volonté d'un roi, par des remous de seins, des secousses de ventre, des frissons de cuisse ;

Elle devenait, en quelque sorte, la déité symbolique de l'indestructible luxure, la déesse de l'immortelle Hystérie, la Beauté maudite, élue entre toutes par la catalepsie qui lui raidit les chairs et lui durcit les muscles.



PROPOS d'une aquarelle peinte sur le même thème Huysmans poursuit : « *Là, le palais d'Hérode s'élançait, ainsi qu'un Alhambra, sur de légères colonnes irisées de carreaux mauresques, scellés comme par un béton d'argent, comme par un ciment d'or ; des arabesques partaient de losanges en lazuli, filaient tout le long des coupoles où, sur des marqueteries de nacre, rampaient des lueurs d'arc en ciel, des yeux de prisure* (...)

« *D'un geste d'épouvante, Salomé repousse la terrifiante vision qui la cloue, immobile, sur les pointes ; ses yeux se dilatent, sa main étreint convulsivement sa gorge.*

« *Elle est presque nue, dans l'ardeur de la danse les voiles se sont défaits, les brocarts ont croulé ; elle n'est plus vêtue que de matières orfèvrées et de minéraux lucides ; un gorgerin lui serre de même qu'un corselet la taille, et, ainsi qu'une agrafe superbe, un merveilleux joyau darde des éclairs dans la rainure de ses deux seins* (...)

« *Sous les traits ardents échappés de la tête du Précurseur, toutes les facettes des joailleries s'embrasent ; les pierres s'animent, dessinent le corps de la femme en traits incan-*

« *L'horrible tête flamboie, saignant toujours, mettant des caillots de pourpre sombre aux pointes de la barbe et des cheveux. Visible pour la Salomé seule, elle n'étreint pas de son morne regard l'Hérodiade qui rêve à ses haines enfin abouties, le Tétrarque, qui, penché un peu en avant, les mains sur les genoux, halète encore, affolé par cette nudité de femme imprégnée de senteurs fauves, roulée dans les baumes, fumée dans les encens et dans les myrrhes* ».

Au 14, rue de la Rochefoucauld, il y a bien d'autres trésors. Il y a les aquarelles, des centaines d'aquarelles : peut-être ce que le magicien a peint de plus fantastique. Une liberté totale, la couleur dans son délire extrême, sans entrave, en larges taches comme des accords, se chevauchant, débordant les contours. Et une peinture à l'huile, une des dernières, l'aboutissement d'une trajectoire : *l'Ange de la mort.*



E CAVALIER, l'ange de la mort, se dresse sur un pic au centre d'une chaîne déchiquetée. Le ciel est un chaos bleu, vert, rose à la frange des montagnes. Y brille une seule étoile et son éclat allume le glaive nu. Y roule une lune orange, une énorme lune folle qui va bientôt basculer. L'auréole de l'ange est une autre lune, les ailes sont de sang. Le cavalier n'a pas de visage, il attend, sentinelle immobile : personne ne passera.

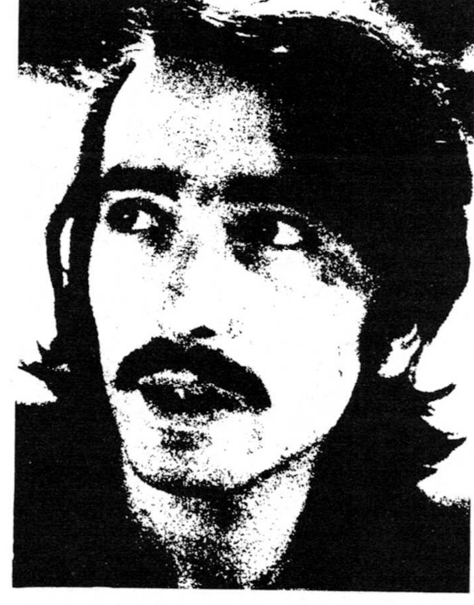
La rue de la Rochefoucauld est en pente. Le soir, des vieillards solitaires y mènent pisser leur chien. Au 14 est une sombre bâtisse : bientôt elle rouvrira ses portes. Entrez les amateurs de voyage, entrez les audacieuxL : le Sphynx est toujours vivant. Il vous attend.

Olivier Oudiette

(1) Dans son livre A Rebours.

PORTUGAL : LE CHANT LIBRE

Trois chanteurs immigrés qui ont fui la dictature portugaise


Horace

Luis Cilia

En France, la saison est achevée. La gauche prépare fébrilement la rentrée avec une indignation inédite qui servira à alimenter les longues soirées d'hiver à la Coupole. Souvenez-vous la Grèce... quel tube ! Puisque massacres et dictatures sont objets de mode plus que de révolte, je présente ma collection : j'ai invité trois jeunes chanteurs portugais émigrés à parler. **Costric.**

● **José-Maria Branco** : depuis sept ans en France, étudiant en lettres avant de quitter son pays par refus de participer à la guerre coloniale. A fait de la prison dans son pays pour motif politique.

● **Tino Flores** : depuis deux ans et demi en France, chauffeur avant de quitter son pays par refus de participer à la guerre coloniale. A eu des ennuis avec la police portugaise pour motifs politiques.

● **Luis Cilia** : depuis six ans en France, né en Angola, étudiant en Sciences Economiques avant de quitter son pays par refus de participer à la guerre coloniale.

Le Portugal : le plus bas niveau de vie européen : 40,4 % d'analphabètes ; le plus haut pourcentage de mortalité infantile ; plus de deux cent mille hommes engagés dans la guerre colonialiste contre les peuples d'Angola, de Guinée et de Mozambique ; plus de 52 % du budget de l'Etat consacré aux dépenses militaires ; cent soixante mille émigrants par an ; des prisons et des camps de concentration : Tarrafal, Caxias, Peniche ; une police politique terroriste, la PIDE, rebaptisée récemment DGS (Direction Générale de Sécurité) dans un souci de profonde réforme ; de nombreuses bases et installations militaires dans le cadre de l'OTAN.

Après avoir traîné son gâtisme de messe en messe, Salazar est mort. Guerre à son âme ! Son successeur, Caetano, continue l'œuvre : l'Ordre est maintenu. Les grandes puissances couvrent le Portugal de leur opprobre et ne lui envoient que cent quatre vingt avions de guerre (entre autres) pour les Etats-Unis ; quarante avions et huit patrouilleurs pour l'Allemagne ; soixante quinze Alouettes II et III et quatre sous-marins pour la France. Cet armement entretient la guerre coloniale.

○ **Comment définissez-vous le régime portugais ?**

● **José-Maria Branco** : Depuis 1926 c'est un régime fasciste. Quarante-quatre ans ! Caetano a remplacé Salazar, qu'est-ce que ça fait ? Comme on dit chez nous : « La merde reste la même, ce sont les mouches qui changent. »

○ **Quels rapports existent-ils entre la censure, la chanson, les arts en général ?**

● **Tino Florès** : Comme dans tous les régimes de ce type, il n'y a aucune liberté d'expression. C'est logique : il faut interdire tous les moyens qui permettraient d'accéder à la connaisasnce, puis à la conscience.

● **Luis Cilia** : Nous, qui sommes jeunes, notre situation est très particulière ; à vingt ans, nous devons effectuer quatre ans de service militaire, dans une colonie, en Angola, en Mozambique ou en Guinée. C'est ça ou l'exil, avec tous les problèmes qui en découlent.

Nous devons faire le point : une certaine gauche française nous assimile à l'Espagne, ce sont les nostalgiques de 1939 qui raisonnent encore par rapport à ce que représentait l'Espagne de cette époque. Aujourd'hui, la situation est totalement différente, surtout à cause de cette guerre coloniale, et de cet exode de travailleurs vers les autres pays d'Europe, en France surtout.

○ **Pouvez-vous me parler de la P.I.D.E. ?**

● **L. C.** : En fait, le nom a changé. C'est une des réformes les plus profondes de Caetano : il change les étiquettes en prenant bien soin de ne pas toucher aux structures véritables. Cette police, l'ex-P.I.D.E., est formée sur les bases de la Gestapo.

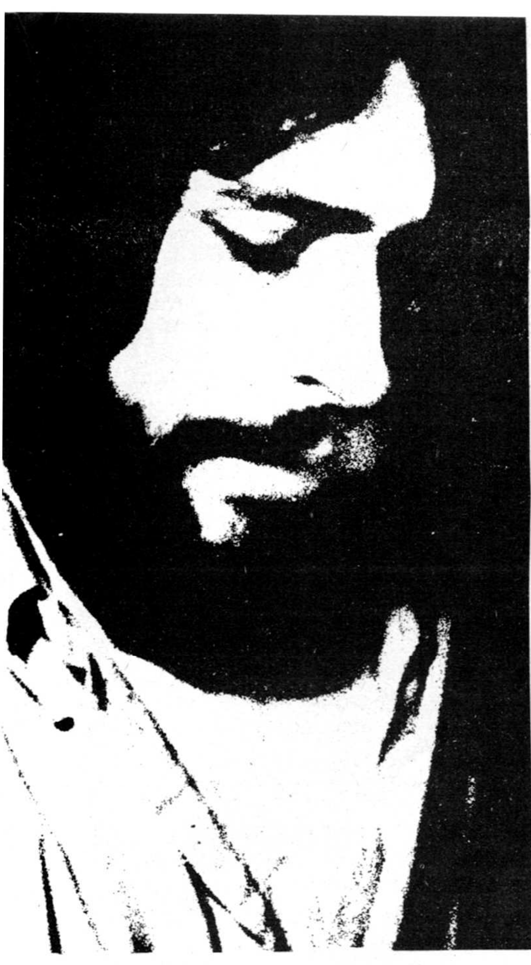
● **J.-M. B.** : Au début les instructeurs étaient allemands...

● **L. C.** : Elle emploie des méthodes très scientifiques. Les colonels grecs n'ont rien inventé. Il y a peu de temps encore, un membre du Parti communiste a passé dix-sept jours debout, sans dormir.

La police politique agit à tous les niveaux. Je vous assure, ça atteint la psychose. Il arrive même que des gens soient suivis jusqu'à Paris. Il y a quelques années, un ouvrier portugais a été poignardé à Champigny. Depuis, c'est la terreur. Au pays, c'est encore plus évident, bien sûr. Je ne connais personne qui se risquerait à donner ses opinions sans être absolument certain de son interlocuteur.

○ **La gauche, au Portugal ?**

● **J.-M. B.** : Il n'existe qu'un seul parti officiel, celui fondé par Salazar en 1928, l'**Union Nationale.** Il a changé de nom, bien sûr, toujours grâce à Caetano. Tous les autres partis sont illégaux, tout rassemblement est illégal. Il est évident que des forces tentent, malgré tout, de s'organiser. La plus forte, traditionnellement, c'est le Parti communiste portugais clandestin. C'est aussi la plus représentative. Ses membres, systématiquement, périodiquement, vont en prison. Maintenant, les jeunes commencent à se regrouper, un peu dans l'esprit de mai 68. Nous avons aussi nos sociaux-démocrates, Mario Suarez et son parti. Ils s'entendent très bien avec Brandt. Toutes les tendances des pays européens existent, mais seul le parti fasciste est légal.



Tino Florès

○ **Et la politique, à l'Université ?**

● **J.-M. B. :** Il y a certainement des courants trotskystes et maoïstes, mais ils travaillent dans l'ombre, on ne sait pas grand'chose sur eux.

● **L. C. :** Les problèmes ne peuvent pas se poser dans les mêmes termes qu'on les pose ici. Là-bas, on ne peut pas aller dans les cafés, on ne peut pas discuter. Et celui depuis plus de quarante ans. Dès que tu entres à l'école, tu as des cours obligatoires de religion et de morale... tu as la **Jeunesse Portugaise,** où on t'apprend à faire le salut fasciste, et où tu es forcé d'aller pendant toutes tes années de lycée. Si tu écoutes un disque non « conforme », tu dois le mettre très bas à cause de son voisin de palier, au Portugal. Alors, les étudiants suivent leur cours. C'est tout.

● **J.-M B. :** Vers les années 1955, il y a eu des ciné-clubs dans toutes les villes. Cela n'a pas duré longtemps. Le néo-réalisme italien était jugé trop subversif.

○ **Quelle est la condition de l'artiste ?**

● **L. C. :** Il faut monter tous les spectacles dans les salles officielles. Dans la chanson, si on veut vivre, il faut appartenir à un groupe officiel de la Radio Nationale. Ce privilège, on ne l'obtient que si on accepte de chanter pour les troupes, aux colonies. Pas une salle n'accepterait de programmer un chanteur indépendant. Il peut tout juste se produire devant des cercles restreints d'étudiants.



José-Maria Branco

○ **Quels auteurs sont interdits ?**

● **J.-L. B. :** On ne peut même pas les compter. C'est le règne de la Bêtise. Lorsque je me trouvais en prison, j'avais le droit, au bout d'un certain temps, de recevoir des bouquins. Des amis m'en envoyaient. Un jour, je reçois « Crime et Châtiment » de Dostoïewski et « Aurélien » d'Aragon. Ils ont laissé passer Aragon, mais pas Dostoïewski. Parce qu'il a un nom russe. Une femme que j'ai connue en pirson avait été perquisitionnée. La plus forte charge retenue a été la découverte chez elle d'un livre policier, du genre « Fleuve noir », dont l'auteur s'appelait « John Shuffer Russ ».

● **L. C. :** Les perquisitions sont très fréquentes. Un jour, dans la chambre d'un copain, ils ont trouvé un dictionnaire **Larousse**. Le flic a traduit « La Russie », parce qu'en portugais la consonance est semblable.

Au début de la dictature de Caetano, il y a eu un semblant de libéralisation, et mon premier disque de poésie est sorti au Portugal sous le titre « La poésie portugaise ». Mais il est trop souvent passé à la radio, les auditeurs le réclamaient. Au bout d'un mois, on l'a interdit totalement. Les gens qui ont distribué mon disque ne veulent plus prendre de risque. Ils ont perdu trop d'argent avec cette interdiction.

○ **Comment se fait la censure ?**

● **J.-M. B. :** Prenons le cas des livres. Il y a deux sortes d'interdictions, la première au niveau du livre lui-même, la seconde au niveau de la traduction. Pour être traduit, en portugais et se faire éditer, c'est toute une histoire. Les bouquins disparaissent souvent à l'imprimerie.

● **L. C. :** La censure est devenue un problème secondaire. Les gens ne lisent pas. Près de la moitié de la population ne sait pas lire. Quarante années de ce régime, ça forme une mentalité, des habitudes ; on ne lit que le journal passé à la Commission de Censure. Qui s'en inquiète ? personne. Salazar a profité d'une situation de crise financière pour prendre le pouvoir. Beaucoup le considèrent encore comme un sauveur. Il a serré progressivement la vis, ce qui a empêché tout mouvement de révolte.

○ **Quel accueil réserve la France à un chanteur portugais ?**

● **L. C. :** Chacun a suivi sa voie. En arrivant, j'ai rencontré Colette Magny. Elle m'a présenté à « Chant du Monde ». J'ai pu enregistrer aussitôt. Je chante depuis six ans, je fais des galas avec Paco Ibanez. Nous tenons à ce que nos noms prennent place derrière une cause. Le plus important pour nous, c'est de mobiliser le public.

● **J.-M. B. :** J'ai enregistré un disque en France, qui est tout de même sorti au Portugal. Il faut dire qu'il était absolument inoffensif : des poèmes du Moyen-Age sur lesquels j'ai adapté une musique. Ça n'a pas été plus loin. Mais nous avons l'audience des quatre cent mille portugais qui vivent en France.

○ **Quelle conscience politique ont-ils, ces travailleurs portugais qui vivent en France ?**

● **J.-M. B. :** Nous essayons de leur donner cette conscience politique avec nos moyens, en renouvelant la chanson portugaise à partir des traditions folkloriques nationales, mais en fonction des problèmes actuels. Dans 99 % des cas, le travailleur vient ici pour gagner de l'argent et s'offrir la vie décente qu'il ne peut pas avoir chez lui. D'acord, il est déçu. Au moins a-t-il l'illusion de pouvoir vivre normalement dans quelques années. Depuis 1963, beaucoup de jeunes ont émigré, pour éviter le service militaire et le départ dans les colonies. Leurs motifs ne sont pas toujours clairement politiques. Ils ne veulent pas gâcher quatre ans de leur vie dans une guerre à laquelle ils ne croient pas. Mais ils ne poussent pas l'analyse...

○ **Comment passe-t-on définitivement en France ?**

● **L. C. :** Parfois avec un passeport touristique. Lorsqu'il se termine, on demande un permis de séjour. D'autres viennent « O Salto », en faisant le saut clandestinement. Parmi ces derniers, les uns s'organisent tout seuls, d'autres par groupes de trois ou quatre. La plupart adoptent le système des passeurs. Coût de l'opération, du Portugal jusqu'à Paris : 2 000 F. Un ouvrier met souvent deux ans pour rembourser une telle dette.

○ **D'une façon générale, où chantez-vous ?**

● **L. C. :** Un peu partout. Nous revenons d'Alfortville. Nous passons beaucoup dans toute la banlieue parisienne, de temps en temps, par exemple, dans les foyers du bâtiment. La province aussi. Je vais souvent dans les universités ou les maisons de la culture.

● **J.-M. B. :** Dans les fêtes portugaises, parfois dans des cabarets de Paris, dans des maisons de jeunes, dans les usines quand un comité d'entreprise me réclame pour les ouvriers



du pays. Je tente d'axer une partie de mon travail sur la chanson française. C'est une autre histoire...

● **T. F. :** Je chante uniquement dans les usines, les foyers de travailleurs, et pour les Portugais. A mon avis, les français ont assez de moyens pour trouver par eux-mêmes une conscience politique.

○ **Quelles sont les conditions de vie des ouvriers portugais en France ?**

● **J.-M. B. :** Ils travaillent très souvent dans le bâtiment : 80 %. Puis la métallurgie, la plupart dans la région parisienne. Une grande partie habite des bidonvilles, une autre partie des hôtels meublés à peine plus aménagés. Ils doivent d'abord rembourser la dette contractée pour leur venue en France, puis ils ramassent un peu d'argent afin de revenir au Portugal et acheter un bout de terre avec une maison. Ils gagnent plus qu'au pays, bien qu'ils soient plus exploités que l'ouvrier français : salaire plus bas, travail plus pénible, horaires plus longs (des moyennes de dix-douze heures par jour, samedi et souvent dimanche compris). Ils mangent très mal, leur unique préoccupation reste d'avoir de l'argent dans x années pour sortir de la misère. C'est un cycle infernal : j'ai connu un homme de plus de cinquante ans qui émigrait pour la troisième fois, trois fois le même processus : il rentre, commence à acheter sa maison, s'endette à nouveau, et repart.

Un nouveau phénomène apparaît avec l'arrivée des jeunes Portugais : l'assimilation à la société française. A vrai dire, j'ai l'impression qu'ils n'envisagent plus le retour au pays. Ils ont trouvé des amis français, espagnols, ou algériens, des filles françaises, le mariage. Le cas typique reste le premier...

○ **Décelez-vous un racisme vis-à-vis des Portugais ?**

● **J.-M. B. :** Dans tous les pays qui connaissent un gros pourcentage d'émigration, il finit par se créer un malaise, surtout dans la mesure où cette main-d'œuvre étrangère, ce sous-prolétariat, est là pour permettre au patronnat local de jouer avec les problèmes de chômage et de main-d'œuvre, pour faire pression sur les salaires.

Les travailleurs français ne sont pas responsables de cette division, ce sont bien les derniers fautifs. Mais les conditions de travail étant exécrables pour eux aussi, ils en viennent à penser : pourquoi moi, Français, qui ai du mal à trouver un appartement, irai-je me poser des problèmes pour des étrangers qui habitent un bidonville. Ils n'ont qu'à rentrer chez eux. C'est une phrase qu'on entend souvent. D'un côté, il y a les grands principes, les droits de l'homme, la fraternité, d'un autre il y a les faits, la vie quotidienne. Ma femme a été plusieurs fois insultée parce qu'elle parlait à haute voix en portugais. Il y a un déséquilibre entre la bonne conscience et la réalité de tous les jours...

● **T. F. :** Je suis ouvrier. Je ne peux guère chanter qu'en fin de semaine. On a bien entendu profité du fait que je suis pauvre et étranger pour m'exploiter au maximum. Lorsque je suis arrivé, j'ai eu un travail à deux francs quarante l'heure. Toute la journée je chargeais du fer sur mon dos. J'ai protesté. On m'a mis à la porte en me traitant de « révolutionnaire ». Ce genre de situation s'est souvent reproduit. On ne vous embauche jamais pour le métier que vous faisiez au Portugal, d'abord parce qu'on parle mal la langue, ensuite parce que certaines places sont réservées aux Français. J'ai travaillé dans l'industrie du fer, j'ai été tueur de volailles aux abattoirs, puis j'ai trouvé des emplois dans le bâtiment, dans la bijouterie. J'ai eu constamment des problèmes avec l'organisme de la main-d'œuvre étrangère : on me demandait pourquoi je changeais tout le temps de métier ; à les croire, j'aurai dû rester maçon toute ma vie.

○ **La question-bateau : vos projets ?**

● **L. C. :** Je continue à apprendre mon métier. J'ai rencontré un type très bien en France, un compositeur de musique contemporaine, avec lequel je travaille. Puis, cette semaine, de la chanson ibérique avec Xavier Ribalta, un catatan, et Paco Ibanez. J'espère réveiller les gens, et que l'impact soit grand. Mon dernier 33 tours veint de sortir. Je prépare un nouveau disque.

● **J.-M. B. :** Je fais beaucoup de tournées durant les vacances, dans des camps. J'espère préparer un 33 tours.

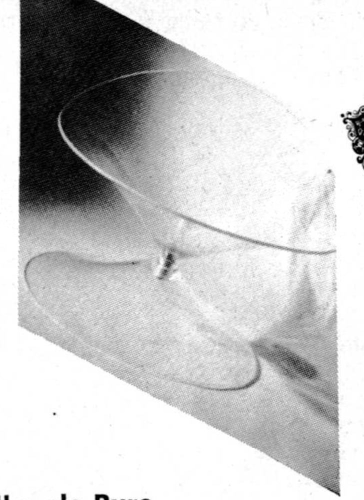
● **T. F. :** Mon but, tu le connais : la libération du Portugal. La chanson m'intéresse pour la prise de conscience politique révolutionnaire qu'elle peut entraîner. Après, si les gens m'acceptent, moi et ma musique, je poursuivrai peut-être dans cette voie. Franchement, la musique en elle-même ne me passionne pas.

○ **Quels seraient les risques d'un retour au Portugal ?**

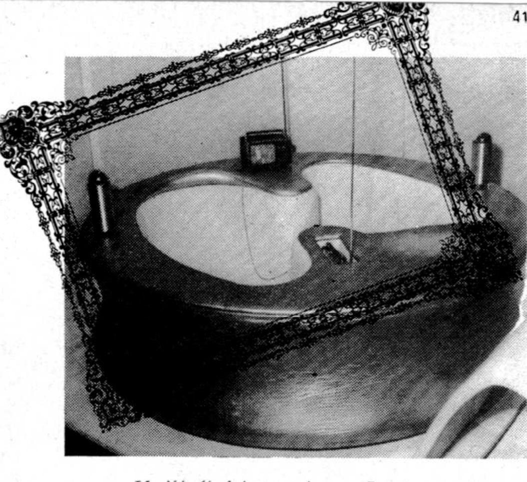
● **L. C. :** En revenant au Portugal, chacun de nous passerait en conseil de guerre. Et les déserteurs risquent la peine de mort. Il y a un moyen plus hypocrite : on vous réincorpore dans l'armée, on vous envoie dans les colonies, en première ligne, un peu isolé. Après, on exploite la mort héroïque du bonhomme. Il est impensable, pour nous, de réintégrer légalement le Portugal.



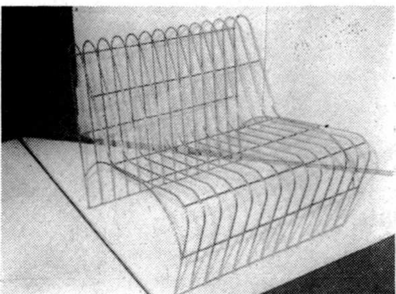
Ils ont été testés dans un bistrot. Personne, hélas, n'a jamais osé s'asseoir sur les Zombies de Roger Tallon. On marche sur les autres, on refuse de s'asseoir sur son image



Un rêve d'esthète à quelques milliers de francs. Cette coupe scie bien la cuisse, mais elle est douce à l'œil. (Roger Bruny et Michel Mangematin).



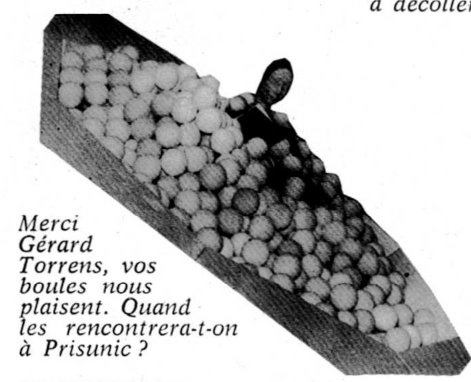
Voilà l'objet unique. Le futurologue a dérapé sur ses diagrammes. L'Astronef d'Olivier et Varenka Marc est au Design ce que le programme spatial français est à l'espace. Il a du mal à décoller.



50 ans après, Joseph-André Motte a appris à tréfiler l'acier. La technique est tellement maîtrisée qu'elle ne sert plus à rien.

Gilles de Bure





Merci Gérard Torrens, vos boules nous plaisent. Quand les rencontrera-t-on à Prisunic ?



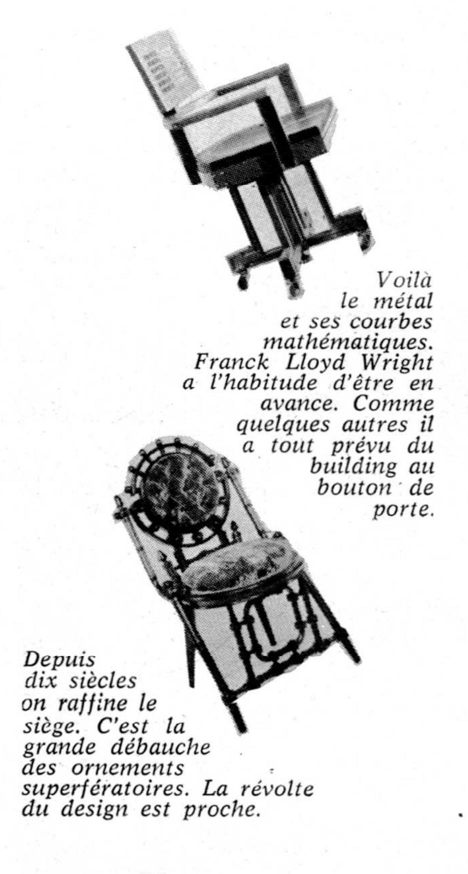
LE CUL COMME IL SE POSE

Soixante designers — chiffre optimiste lorsque l'on connaît la situation du design en France ! — et cinquante fabricants se sont unis pour présenter sur 1 000 m2, cent modèles de « Meubles et Sièges Français d'Aujourd'hui », panorama assez fidèle — malgré quelques oublis fâcheux — de ce que l'hexagone a produit depuis trois ans, c'est-à-dire de septembre 1967 à aujourd'hui.

Des meubles et des sièges donc. Les sièges, une fois encore, sortent vainqueurs de la confrontation.

Signe-objet, statut-symbole, par excellence, le siège demeure le trône rituel ou domestique ; de la cathèdre de l'évêque au fauteuil « exclusif » du père de famille, la signification politique et sociale est la même.

La raison, trop souvent, l'emporte sur l'imagination. Plastiques divers ; mousses innombrables ; cartons laqués ; aciers rutilants ; jerseys extensibles ; formes moulées, injectées, pressées, lamellées, courbées, pliées, industrialisées, multipliées se veulent, ici, contemporains et même d'avant-garde, alors qu'ils ne sont que le reflet moderniste d'une société hiérarchisée. La remise en cause des valeurs morales et politiques de notre société, la découverte de l'émotion et de la création comme aptitudes universelles ne devraient-elles pas conduire au renversement du « trône » ? Les sièges qui nous sont présentés aujourd'hui sont dans l'ensemble, moins hauts qu'auparavant. Est-ce à dire que le sens hiérarchique s'estompe ?



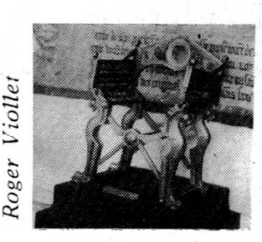
Voilà le métal et ses courbes mathématiques. Franck Lloyd Wright a l'habitude d'être en avance. Comme quelques autres il a tout prévu du building au bouton de porte.

Depuis dix siècles on raffine le siège. C'est la grande débauche des ornements superfératoires. La révolte du design est proche.

La liberté revient, Serpentin ludique, le Serpent Relax vient d'une Allemagne d'habitude moins légère.



Les grandes mousses du petit César, formes innomables, marquent la fin du siège et l'avènement d'un siècle mou.

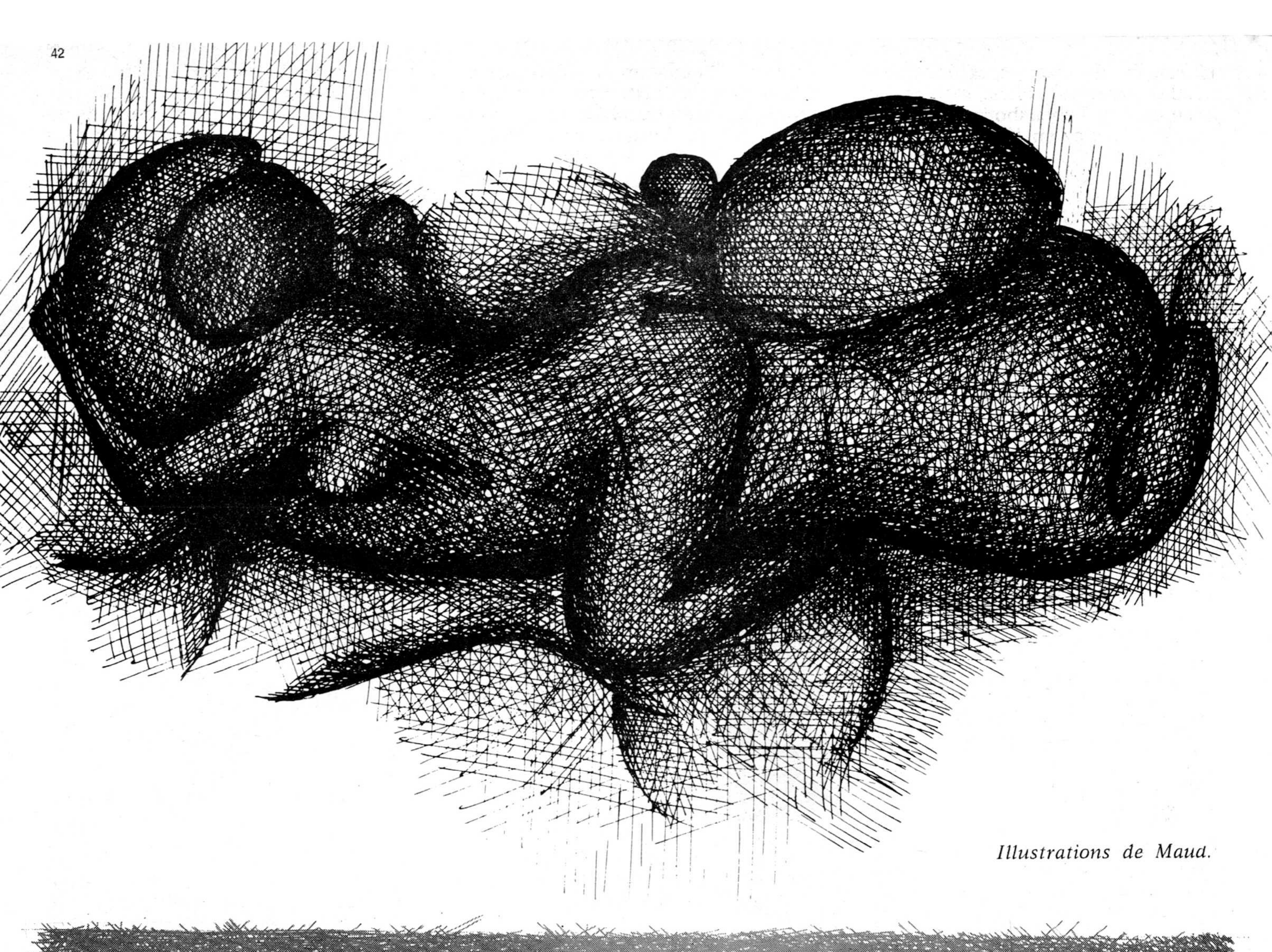


Roger Viollet

« Un professeur n'est en situation que lorsqu'il a gravi les degrés de sa chaire. »



Avec le temps, le siège trouve d'autres fonctions. Siège d'initié pour galas sataniques. Coll. Labisse.



Illustrations de Maud.

Rapport au Reichführer S.S.

**Kiev, le 18 juin 1964
Le Standartenführer
Gottlob Wolff
au Reichsführer-S.S.**

par Gilles Perrault

Nouvelle extraite du recueil à paraître à la librairie Fayard sous le titre Les Sanglots longs. *Copyright Sabine Delattre*

J'expédie aujourd'hui même au Service Central S.S. par la voie hiérarchique mon rapport sur l'affaire Julius et Lina Clauberg et je communique ma proposition de sanction (peine de mort pour les deux inculpés) au Tribunal de la Race du Protectorat d'Ukraine.

Julius Clauberg est né le 7 mars 1962 à Nuremberg. Fils de cultivateurs, il s'inscrit au Parti en 1935 et est admis dans la S.S. en 1941 après avoir participé à la campagne de Pologne et à la première campagne de France. Versé dans une compagnie de grenadiers de la division Das Reich, il combat sur tous les fronts jusqu'à la deuxième campagne de France (1944), obtenant entre autres décorations la Croix de Fer 2e classe, la médaille de l'Est et la médaille des blessés. Au cours de la Grande Offensive des Armes Secrètes, il participe à la troisième campagne de France (1945) avec le grade de hauptsturmführer, puis il fait partie des troupes d'occupation en Angleterre jusqu'en 1948, date à laquelle il sollicite et obtient l'attribution d'une ferme de huit cents hectares dans le Reichskommissariat de France. En 1960, il renonce à cet établissement et s'installe dans le Protectorat d'Ukraine sur un domaine de cinq mille hectares. Eu égard à ce que nous savons aujourd'hui, il m'est pénible de signaler que Clauberg a fait partie, en 1951, de la garde d'honneur S.S aux obsèques du Führer Adolf Hitler.

Marié en 1923, père de trois garçons tombés sur le front de l'Est, il a dès 1946, conformément aux dispositions de l'Ordonnance pour la Repopulation du Reich, répudié sa première femme devenue inapte à la procréation. Sa seconde femme lui a donné huit enfants. Clauberg a choisi pour troisième épouse Lina Sievers, dont il n'a eu aucun enfant.

Lina Sievers, née à Hambourg en 1936, a été sélectionnée pour la reproduction dès l'An de la Victoire

en raison de ses caractéristiques raciales exceptionnelles. Pensionnaire au centre Lebensborn de Berlin, elle fut licenciée en 1950 pour fécondité inférieure à la norme. Elle a ensuite travaillé dans les services administratifs du Reichskommissariat de France jusqu'à sa rencontre avec Julius Clauberg en 1959.

INSTALLES en Ukraine l'année suivante, les Clauberg se distinguèrent d'emblée par une exploitation efficace de la main-d'œuvre servile. L'Office de Colonisation S.S. leur alloua trente mâles et quinze femelles de valeur raciale extrêmement médiocre (catégories 1 et 2) et d'origines géographiques diverses, avec prédominance d'éléments polonais, français et tchèques. Environ la moitié d'entre eux n'avait jamais travaillé la terre et une proportion approchant le quart était même composée d'ex-intellectuels ignorant tout du travail manuel. C'est pourtant avec ce matériel que Clauberg atteignit des rendements classant son domaine en tête de tous ceux du Protectorat d'Ukraine.

Il réussit parce qu'il sut trouver une solution au problème fondamental de l'incitation au travail. Nos difficultés économiques à l'Est résultent d'une productivité servile insuffisante et il faut bien avouer que les remèdes suggérés par les services compétents ont été jusqu'à présents inopérants. Nous butons en premier lieu sur le relâchement de sévérité des colons et en second lieu sur l'interdiction par le Service de Sécurité S.S. de toutes récompenses en nature ou en espèces pour les meilleurs travailleurs, récompenses qui auraient l'inconvénient de conférer à ceux qui les recevraient un statut économique d'exception entraînant à son tour la création d'une élite là où nous ne voulons qu'égalité dans une servitude identique pour tous.

La solution de Clauberg consista en une canalisation intelligente de la sexualité servile.

Les mâles et les femelles furent logés dans deux baraquements séparés et leurs accouplements furent soumis à une règle stricte : si les normes de production fixées pour la journée avaient été atteintes, une femelle était introduite, après la soupe du soir, dans la baraque des mâles et ceux-ci pouvaient l'utiliser jusqu'au réveil du lendemain. Tout autre contact sexuel était interdit sous peine d'une sanction qui sera décrite plus loin.

L'innovation pouvait paraître insignifiante et elle fut d'ailleurs dénigrée dans le Protectorat, où il était de bon ton de se désintéresser de la sexualité servile et où on laissait mâles et femelles s'accoupler comme ils voulaient et tant qu'ils voulaient, beaucoup de colons acceptant même la formation de couples plus ou moins durables qu'ils autorisaient à se loger à part. Mais il apparut vite que le système mis au point par Clauberg déterminait des gains économiques et psychologiques substantiels.

A. — Gains économiques :

1° Il déclenche une émulation *collective* puisque la femelle n'est mise à la disposition des mâles que si la norme *collective* a été atteinte. C'est une grande supériorité par rapport au procédé classique qui consiste à tourner la prohibition des récompenses économiques en autorisant les meilleurs travailleurs des deux sexes à se choisir soit une femelle, soit un mâle, et à le conserver tant que leur rendement donne satisfaction.

2° Une seule femelle ne suffisant pas, en règle générale, à satisfaire trente mâles, il en découle :

a) que l'activité sexuelle servile se trouve automatiquement limitée. Le système Clauberg élimine l'épuisement physique consécutif aux excès sexuels qui est l'une des plaies de la colonisation ;

b) que les mâles frustrés sont d'autant plus disposés à fournir le lendemain un travail satisfaisant dans l'espoir de l'assouvissement qui leur a été refusé la veille.

B. — Gains psychologiques :

Je citerai ici le défunt Reichsführer S.S. Himmler : « L'esclave, nous le voulons nu et seul. Il faut lui arracher jusqu'aux racines le sentiment d'être d'une race, d'une nationalité, d'une famille. Et quand nous aurons réussi cela, il nous restera encore le plus difficile : extirper de lui la notion du couple. »

Or, l'enquête l'a établi de façon irréfutable : en quatre ans, pas un seul couple servile ne s'est formé chez Clauberg. Le fait que chacune des quinze femelles était simultanément et publiquement à la disposition des trente mâles a suffi à empêcher radicalement la naissance de sentiments affectifs bilatéraux. L'esclave était bien tel que l'avait voulu le défunt Reichsführer : nu et seul.

AVANT d'examiner les mesures prises à la suite de la révolte dans le Reichskommissariat d'Ecosse, il faut mentionner le problème des sanctions. Le système Clauberg ne pouvait réussir que si l'interdiction de tous contacts sexuels autres que ceux définis plus haut était strictement observée. De nombreux colons avaient affirmé à Clauberg que sa tentative achopperait sur ce point précis, l'expérience leur ayant démontré que même la menace de la mort ne suffisait pas à détourner les esclaves d'une activité sexuelle prohibée. Mais Clauberg innova spectaculairement en obtenant de la Commission Disciplinaire d'Ukraine la mise à l'essai, à titre expérimental, de la peine de castration. L'ayant fait appliquer à trois reprises chez lui — et en présence des esclaves, comme il était déjà de règle pour les pendaisons —, il demanda à garder les castrats, qu'il affecta à de menus travaux d'entretien et de nettoyage jusqu'alors réservés aux femelles. On put constater que les esclaves, qui risquaient volontiers leur vie (et donc leur attribut mâle) pour réaliser un contact sexuel prohibé, s'abstinrent lorsque leur seul attribut mâle fut en jeu. L'explication d'une attitude d'apparence aussi inconséquente réside sans doute dans le fait que l'esclave mis à mort était tôt ou tard oublié, perdant ainsi son pouvoir d'intimidation, tandis que la présence continuelle des castrats et la grotesque métamorphose qu'ils subissent reste, pour les autres esclaves, un rappel constant de la sanction dont ils sont menacés en cas d'infraction.

La révolte de 1962 dans le Reichskommissariat d'Ecosse eut des incidences importantes sur le statut de la main-d'œuvre servile. Le Führer Martin Bormann ayant pris la décision historique de faire procéder à la stérilisation de toutes les populations non germanisées sur l'ensemble de notre espace vital, nous allions perdre à échéance relativement brève l'énorme réservoir sous-humain où nous pouvions puiser à notre convenance et il nous fallait prévoir la sélection, la conservation et la reproduction d'une main-d'œuvre couvrant nos besoins présents et futurs. Je rappelle pour mémoire, Reischsführer, qu'il fut décidé que les mâles et femelles déjà réduits en servitude ne seraient pas stérilisés et qu'on les ferait se reproduire en fonction des prévisions de besoins établies par l'Institut de Statistique. Ainsi les conduites serviles déjà acquises seraient-elles héréditairement transmises, le but ultime étant de parvenir à sélectionner, en l'espace de quelques générations, un type d'esclave donnant toute satisfaction.

Julius Clauberg, qui avait mis ses femelles sous traitement anticonceptionnel permanent, reçut l'ordre d'assurer chaque année une reproduction servile contingentée. De plus, il lui fut demandé, comme à tous les colons, de fournir dans chaque cas le matricule des géniteurs, mâle et femelle, pour que l'Institut de la Race pût mettre ces renseignements sur cartes perforées et dégager les souches les plus aptes à produire l'esclave-type désirable pour un travail donné.

CETTE nouvelle procédure n'a guère perturbé l'ensemble des colons qui, comme je l'ai déjà indiqué, avaient largement toléré la formation de couples. Elle leur apparut même comme une justification officielle de leur laisser-aler et ils ne se gênèrent pas pour le faire remarquer au Service de Sécurité S.S. Par contre, elle semblait devoir mettre un terme à l'expérience Clauberg, fondée sur la collectivisation des femelles et l'impossibilité de l'appariement.

Julius et Lina Clauberg eurent alors l'idée remarquable d'appliquer à leur main-d'œuvre les procédés qu'ils utilisaient depuis longtemps pour la reproduction animale. Ils recueillirent le sperme des mâles, le conservèrent à température très basse dans une cuve d'ozone (chaque éprouvette étant étiquetée au matricule du donneur) et, en fonction du contingent exigé, engrossèrent par insémination artificielle le nombre adéquat de femelles, celles-ci ignorant naturellement de quel mâle provenait la semence qui leur était injectée. Pour éviter tout risque d'erreur dans l'identification du géniteur, chaque femelle inséminée était placée en quarantaine sexuelle un mois avant l'opération et un mois après.

L'intérêt d'une telle technique fut constaté dès les premières opérations de ramassage. Ces opérations, organisées après le sevrage, se heurtèrent en maints endroits à la résistance des géniteurs, mâles et femelles, allant parfois jusqu'à la violence pour s'opposer à l'envoi de leur petit dans un camp d'élevage (1 296 interventions du Service de Sécurité S.S. au cours de l'an dernier pour le seul Protectorat d'Ukraine). Or, non seulement le ramassage fut effectué sans incident chez Clauberg, mais encore on put constater l'impression profonde faite sur les esclaves par le processus de reproduction auquel ils avaient été soumis, impression qui se traduisait par une prise de conscience encore plus totale de leur condition servile.

Son succès valut à Clauberg la visite de nombreuses commissions d'information envoyées par les organismes les plus divers et joua un rôle certain dans la décision de lui attribuer la Médaille de la Colonisation et de le faire décorer par le Führer Martin Bormann en personne. Je dois reconnaître, Reischsführer, que le domaine Clauberg était notre orgueil, à nous autres de Kiev, et pas seulement en raison de son rendement économique exceptionnel. Nous pensions en toute bonne foi que Julius Clauberg incarnait le colon S.S. tel que l'a défini avant sa mort le Reichsführer Himmler. Et quant à moi, Reichsfürer, qui m'intéresse particulièrement au problème de la main-d'œuvre servile, j'ajouterai ceci : ce n'est que chez Clauberg que j'ai eu vraiment l'impression d'avoir en face de moi des esclaves que se savaient esclaves.

NOUS avons découvert depuis quelle ignominie se dissimulait derrière cette façade. Mon rapport d'enquête est un véritable catalogue de pratiques obscènes dont l'inventaire m'a été pénible. J'ai constaté que l'excès même des débordements conduisait la plupart des responsables S.S. à les imputer à une pourriture morale particulière aux Clauberg. C'est une interprétation rassurante dans la mesure où elle réduit l'affaire aux limites d'une anomalie caractérielle, mais je suis convaincu qu'elle est inexacte. Nous ne sommes pas en présence, Reichsführer, d'un simple cas particulier : c'est toute notre politique raciale qui est remise en cause.

En dehors des interrogatoires réglementaires, j'ai eu de longues conversations avec Julius et Lina Clauberg. Ils savaient que leur sort était scellé mais ils cherchaient, tout comme moi, à comprendre ce qui leur était arrivé. J'affirme que rien ne les prédisposait au crime contre la Race. Je suis sûr qu'ils n'étaient pas tarés au départ mais qu'ils ont été pervertis. Mon angoisse provient de ce que leur perversion a progressivement résulté des initiatives qui faisaient par ailleurs leur succès. En d'autres termes (et je vous prie d'excuser, Reichsführer, l'apparence blasphématoire de ma constatation), les perfectionnements qui nous ont fait penser que Julius se rapprochait du colon S.S. décrit par le défunt Reichsführer sont également cause qu'il est aujourd'hui un criminel promis à la hache du bourreau.

Jusqu'à la première castration, les Clauberg sont irréprochables. Sans doute assistent-ils volontiers aux accouplement serviles, mais c'est une habitude courante chez nos colons. Ils m'ont affirmé que l'idée de recourir à la castration leur avait été inspirée par le seul intérêt du domaine — ce que je crois. Désireux de tester l'efficacité de la sanction, ils décidèrent de la faire appliquer à un esclave d'origine tchèque qu'ils soupçonnaient d'avoir eu un contact sexuel prohibé. C'est au cours de la nuit précédant la castration que Lina commit son premier crime contre la Race. Je cite sa déposition : « Il était tard mais je n'arrivais pas à dormir. Je pensais sans cesse à ce mâle qu'on allait couper dans quelques heures et j'étais excitée. J'ai demandé à Julius si on ne pourrait pas lui amener une femelle mais il m'a répondu que c'était impossible. Après un moment, j'ai dit que c'était aussi bien car le mâle serait sûrement extraordinaire et une esclave ne méritait pas d'en profiter. Comme il est resté silencieux, j'en ai déduit que nous pensions à la même chose. » Ce fut cependant au terme d'une longue conversation que les deux époux allèrent dans la cellule disciplinaire du domaine et que Lina se livra à l'esclave. Il ressort à l'évidence des dépositions :

1° que Lina n'avait jamais envisagé jusqu'à cette nuit de commettre un crime contre la Race dont la seule idée lui répugnait ;

2° que l'imminente castration a diminué chez les deux époux la conscience du crime contre la Race.

Il est en tout cas incontestable qu'une intiative prise de bonne foi a été la cause directe du dévoiement des Clauberg. Les deux catastrophes qui ont suivi à intervalle rapproché ont été l'occasion de crimes identiques. La dernière a été pratiquée sur un esclave d'origine belge dont les Clauberg m'ont avoué qu'il était innocent de tout contact sexuel prohibé. Lina l'avait repéré, lors de leurs séances d'observation, en raison des proportions anormales de son membre et avait exigé qu'il fût mis à sa disposition. Comme je lui faisais observer qu'elle aurait pu commettre son crime sans faire condamner cet esclave à la castration, elle me répondit : « Oui, mais il aurait été moins excité et moi aussi. Ça les dopait de savoir que c'était leur dernière fois : ils étaient comme des bêtes. De plus, un mâle entier se serait vanté auprès des autres esclaves et nous aurions risqué d'être découverts, Julius et moi. Un ennuque, personne ne l'aurait cru, et nous avions d'ailleurs remarqué qu'une fois coupés, ils devenaient encore plus lâches et ne pensaient qu'à sauver leur peau. J'ajoute qu'à cette époque-là, je n'envisageais pas la possibilité de me livrer à un esclave qu'on aurait pas coupé immédiatement après. »

Mais après trois castrations, Julius opposa un refus définitif aux demandes de Lina. Il m'a confié qu'il avait lui-même été surpris par l'efficacité de la sanction et par l'intérêt général que suscitait son expérience. Conscient d'avoir apporté une contribution importante à l'exploitation de la main-d'œuvre servile, il ne voulait pas la dévaloriser par une cascade de castrations qui aurait fait douter de la valeur intimidatrice de la peine.

LE REFUS de Julius ne mit pas un terme aux crimes contre la Race de Lina : il les multiplia par trente, puisque l'étape suivante eut pour décor la baraque des mâles. Avec l'aide active de son mari, Lina s'y introdui-

sit au moins à huit reprises et fut traitée comme la femelle que les mâles croyaient avoir à leur disposition. Vous trouverez dans mon rapport officiel, Reichsführer, le détail des précautions prises par les deux complices pour que Lina ne fût pas découverte, la plus élémentaire étant bien entendu de couper l'électricité chez les mâles, à qui la possession d'allumettes dans la baraque était interdite à cause du danger d'incendie. Comme certains mâles auraient pu constater, par simple reconnaissance tactile, qu'ils n'avaient pas en main l'une de leurs quinze partenaires habituelles, Julius et Lina saisirent l'occasion relativement fréquente d'un arrivage de femelles étrangères au domaine, prises en subsistance pendant leur transit, de sorte que les mâles croyaient utiliser l'une de ces femelles de passage.

Il n'en demeure pas moins que le risque était inouï. Ce à quoi Lina m'a rétorqué qu'il donnait un piment supplémentaire, tandis que Julius ajoutait que leur meilleure sauvegarde était l'impossibilité pour les esclaves de soupçonner la vérité. Mais le fait est que les visites à la baraque cessèrent après que Lina, accouplée à un esclave d'origine française, l'entendit crier son prénom au moment de l'éjaculation. Tremblants d'avoir été découverts, les Clauberg envisagèrent d'abord la suppression de l'esclave, mais ils se bornèrent à le faire transférer sur un autre domaine.

La chaude alerte qu'ils avaient connue mit un frein à leurs débordements. Ils tentèrent de réagir. Avec l'accord de Julius, qui se savait impuissant à combler les exigences de sa jeune femme, Lina noua une liaison avec un colon voisin. Ce fut inutile. Il était trop tard. Lina me l'a exprimé en une phrase cynique : « Quand vous avez eu un mâle qui sait qu'il fait ça pour la dernière fois, ou trente mâles en une seule nuit, il n'y a plus d'homme allemand qui tienne le coup. »

J'EN VIENS à l'affaire de l'insémination artificielle des femelles. Mes entretiens avec les Clauberg m'ont convaincu que, là encore, leur initiative a été inspirée par le désir sincère de mettre au point une technique de reproduction servile rationnelle et satisfaisante. Le dispositif par eux adopté m'avait d'abord fait soupçonner une arrière-pensée criminelle. Il me semblait que la participation de Lina était déplacée et que Julius lui-même aurait pu se dispenser d'une mise en scène excessive (en résumé, Reichsführer, le géniteur était introduit dans l'infirmerie où Lina, gantée de caoutchouc, obtenait par les manipulations appropriées l'émission spermatique, qui était recueillie dans un petit sac préalablement fixé au membre. Quant à Julius, il procédait à l'injection après avoir pendu les femelles par les pieds, cuisses ouvertes, et les laissait ainsi une à deux heures après l'insémination « pour que le sperme pénètre bien à fond »). Mais Julius m'a affirmé que la prise de conscience servile que nous avions tous pu observer chez les esclaves soumis à cette technique était directement fonction du dispositif adopté et que les géniteurs, par exemple, bien loin de ressentir les manipulations de Lina comme un geste d'ordre sexuel, y avaient vu leur complète réduction à l'animalité.

Quoi qu'il en soit, il s'est avéré que l'opération eût tôt fait de dégénérer, que Lina renonça d'abord à ses gants puis qu'elle procéda à des prises de sperme bien au-delà des besoins réels, qu'elle s'ingénia, par des procédés scandaleux, à obtenir l'érection d'esclaves épuisés (en leur laissant apercevoir, par exemple, ses parties intimes), qu'elle eut même recours pour cela aux attouchements buccaux.

Quant à Julius, qui avait pu paraître jusqu'ici en retrait par rapport aux débordements de Lina, nous savons qu'il lui revint de commettre le crime le plus grave contre la Race puisque l'affaire Clauberg éclata quand les services de ramassage constatèrent, le 14 avril dernier, que les cinq petits récupérés au domaine présentaient tous à la hanche gauche un grain de beauté dont l'enquête établit qu'il leur provenait de l'homme allemand Julius Clauberg.

REICHSFUHRER ! Au terme de longues réflexions, je crois de mon devoir de vous communiquer, avec la plus extrême obéissance, en vrai S.S., mon opinion sur la situation raciale dans les territoires soumis au Reich.

Cette situation est catastrophique. En moins de dix ans, bien-être et sécurité ont anesthésié le nerf allemand. La règle germanique se relâche dans les fermes et dans les domaines. On accepte les esclaves tels qu'ils sont sans se donner la peine d'en faire ce qu'ils devraient être. Les couples serviles sont presque partout admis et l'on entend des voix allemandes réclamer pour eux la possibilité de conserver leurs petits au moins jusqu'à l'âge de dix ans. Sensiblerie ? Je le souhaiterais, car nous autres de la S.S., nous avons appris à traiter ce mal. Mais l'infection est plus pernicieuse : nos colons se prennent de la même fierté pour leurs esclaves que pour leur bétail. Dans le Protectorat d'Ukraine, pas de visite de domaine qui ne commence par une revue des plus jolies femelles. Le temps est proche où le colon moyen ne ressentira plus comme un crime contre la Race les rapports sexuels avec une femelle devenue familière. Les cas de métissage se multiplient. Même chez nos femmes allemandes, il devient de mode d'affecter les plus beaux mâles aux soins de la maison. Nous glissons vers une situation comparable à celle que connut l'Amérique avec ses nègres et nous avons pu observer à quelles conséquences désastreuses aboutissait une telle situation. Vous-même, Reichsführer, nous avez dit le 17 janvier dernier que la solution de ce problème serait la grande tâche de la S.S. pour les dix prochaines années.

A Kiev, nous avons cru que l'expérience Clauberg offrait une solution. Notre déception est à la mesur de nos espoirs. Chaque progrès accompli dans la mise au point d'une condition servile authentique a eu pour contrepartie d'enfoncer un peu plus les maîtres dans l'abjection. Il y avait bien de *vrais* esclaves, chez Clauberg, mais il n'y avait plus de *vrais* maîtres — rien qu'un couple qui accumulait les crimes contre la Race. Le phénomène n'est malheureusement pas unique. A Kiev, chaque fois qu'un rapport d'inspection nous signale qu'un colon continue à faire preuve de sévérité, applique les châtiments corporels et fait vivre ses esclaves dans la crainte du courroux germanique, nous attendons la sale histoire, qui ne tarde généralement pas à se manifester. *Tout se passe, Reichsführer, comme si l'esclave prenait une sorte d'attrait sexuel malsain proportionnel à sa réduction exacte en servitude.* Nous avons brisé l'Eglise, nous avons éliminé les relents humanitaires et égalitaires, nous avons élevé nos enfants dans la croyance à la Race et dans le respect de la Race, mais nous nous heurtons ici à un adversaire effrayant parce qu'insaisissable et incompréhensible, même à ceux qui subissent son joug.

La solution au problème racial sera atteinte, Reichsführer, lorsque nous aurons extirpé du peuple allemand une sexualité, héritée du fond des âges, qui est radicalement incompatible avec la théorie de la Race. A la limite, il ne servirait à rien de dégager par sélection génétique un type d'esclave incapable du désir de souiller une femme allemande, si la perfection servile de cet esclave donne justement à la femme allemande le désir d'être souillée par lui. La tâche est grandiose. Je sais que mon Führer et vous-même, Reichsführer, saurez la mener à bien.

Julius et Lina Clauberg seront jugés le 26 juin prochain. Conformément à mes instructions, tous les esclaves mâles et femelles du domaine ont été mis à mort.

Heil Bormann !

tel la bête lubrique aux petits matins blêmes...

On commercialise nos désirs : il est temps de séparer l'érotisme de la mauvaise pornographie. Des officines spécialisées mêlent un peu de Miller à beaucoup de tristes plumitifs. Notre exploration fut sinistre.

Patrick Rambaud



a bonne conscience qui rallongea les robes, au début de ce siècle, inventa du même coup les jaretelles noires et la tolérance. Ils sont de la même eau boueuse, les froncements de sourcils du moraliste et cette prétendue libéralisation des mœurs qu'on nous offre à grand bruit. Quand il y a des choses impossibles à consommer — parce que ces choses sont naturelles — on consomme allègrement leur substitut. Ce qui est rentable, nous pouvons le constater à notre détriment, c'est l'exploitation systématique et la commercialisation que l'on fait de nos désirs, après les avoir caricaturés, lavés, pasteurisés, canalisés, parce qu'ils n'ont pas le droit de s'exprimer normalement. C'est à la fois une violence faite à chacun d'entre-nous et une provocation à d'autres violences. Cela ne veut pas dire qu'en cassant une vitrine on casse ce qu'il y a derrière. Au contraire : les vitrines cassées attirent les badauds. Ceux qui s'offusquent le plus de la situation dégénerescente dans laquelle nous nous trouvons, **sur tous les plans,** en sont les responsables directs, et le moteur principal.

On nous crée des manques afin d'y suppléer. Pour pouvoir nous dire : de quoi vous plaignez-vous, tas d'idiots, à chacun sa tristesse, restez chez vous avec vos vibro-bonbons (25 f) et vos dames gonflables (70 f). Un désir à faux-nez, ça devient vite une envie, un petit besoin. Il s'agit, pour ceux qui en tirent profit, d'entretenir par tous les moyens ces manques. Du pain, oui, mais surtout des jeux. Et de préférence des jeux bêtes. On y gagne, pensent-ils de l'argent et de la tranquillité.

En plus de cette fonction anesthésiante, la littérature pornographique est utilisée à des fins plus perverses. Sous un seul mot **(sexe)** on englobe à la fois ce qui dérange et ce qui endort. A côté des tâcherons qui nous révèlent leurs secrets d'alcôve, on trouve tout aussi bien, pêle-mêle, des écrivains de génie comme Henry Miller ou Sade, de grands écrivains, comme George Bataille, Apollinaire, Restif de la Bretonne ou Hugues Rebell (1). Hasard du commerce ? Il faut surtout que le client ne soit pas capable de séparer « le bon grain de l'ivraie », qu'il achète des livres hygiéniques pour pouvoir lire **« Sexus »** de Miller comme n'importe quelle saleté de bas étage. Parce que certaines voix sont trop justes, au beau milieu de la cacophonie perpétuelle à laquelle on nous condamne. Et qu'on pourrait les entendre, ces voix, et qu'on pourrait avoir soudain envie d'ouvrir toutes les fenêtres d'un seul coup. A force d'utiliser le ventre des gens en leur faisant croire que c'est leur tête, les têtes tombent dans les ventres. Et tout s'obscurcit.

Le résultat ? Un commerce florissant d'une monotonie à toute épreuve. Une profusion de « librairies spécialisées », toutes semblables, où l'on trouve les mêmes livres et les mêmes gens. L'uniformité. Il y a quelques années, le président Johnson avait nommé une « commission sur l'obscénité et la pornographie ». Les travaux de cette commission ont duré deux ans et coûté deux millions de dollars. La conclusion en est simple : « Plus qu'à une propension à la violence ou à la sexualité, la pornographie conduirait à l'ennui ». (1). On finit par s'habituer aux médicaments. Trop d'excitants n'excitent plus. En revanche, ils deviennent un excellent narcotique.

Du clin d'œil complice (« mais non, ma femme n'est pas à vendre ! ») à la vulgarité sans objet (borborygmes), du beau style (« je vous octroie ma femme pour quelque argent ») au bafouillage (« ma femme, je vends »), c'est toute une gamme désespérante qui nous tend sa vitrine comme un gosse tend la joue. Le gosse sait qu'il va recevoir une claque. Mais sa mère va la consoler.

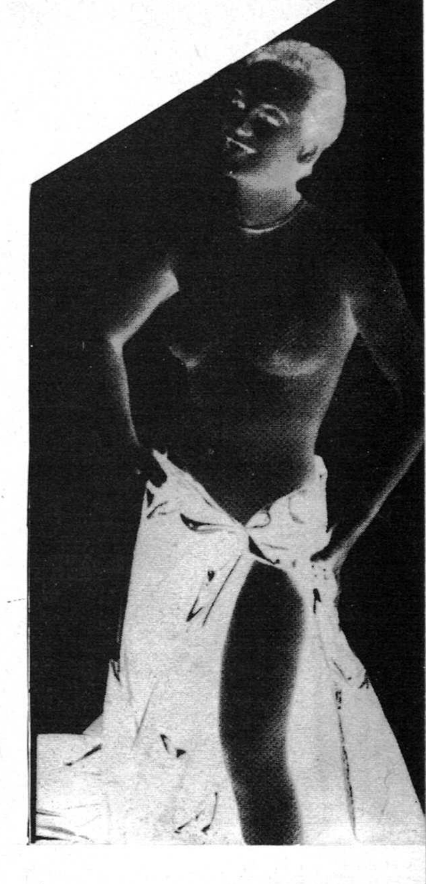
Je me propose, dans les lignes qui suivent, avec l'arbitraire et la mauvaise foi qui me caractérisent, de déterminer toute une série de nuances, illustrées par des ouvrages que l'on trouve communément à la devanture des librairies spécialisées.

(1) Hugues Rebell, **la Nichina,** Jérôme Martineau, 272 p.
(1) « Le Monde », 4 août 1970.



Première nuance : où la morale est sauve et sauveteuse

Exemple : « Les amours du crépuscule », par Ivan Dereskine. Editions C.I.D. Paris, col. Les amours interdits. 250 p.



Ce livre s'apparente aux romans roses pour jeunes filles « biens » qui sont apparus dans les années cinquante, en contrepoint des « relachements » de Saint-Germain-des-Prés. Sur un fond exaspérant de moralisme, seules diffèrent les péripéties et les épreuves que doit traverser une Vertu mortellement ennuyeuse avant d'être régénérée par de pieuses pensées.

La villa d'une célèbre actrice : « Suzanne était une femme ; elle eut vite fait de faire la connaissance d'un illustre metteur en scène. Elle passa de la chambre de celui-ci dans le lit du producteur et en échange de quelques nuits d'amour, elle se retrouve star, super-vedette internationale ». Les conventions sont celles du roman-photo : chez cette actrice « dépravée », Gérard rencontrera la pure jeune fille de sa vie. « Il ne pouvait pas prévoir à ce moment-là que l'amour, l'amour avec un grand A dont il avait tant ri, lui le coureur de jupons invétéré, viendrait au rendez-vous sous les traits de Michèle ».

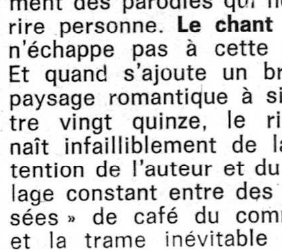
Bien sûr, il lui faut **mériter** ce retour aux normes bourgeoises (comme s'il les avait quittées). Aussi deviendra-t-il pédéraste, et Michèle fera-t-elle le trottoir. Et pas n'importe comment. Pour comble de déchéance, il se mettra en ménage avec un Nord-Africain : « Gérard pâlit à nouveau ; l'Arabe ne plaisantait pas. Il se sentit perdu : d'une part la police, le scandale, Michèle sans aucun doute mise au courant, d'autre part l'accouplement avec ce manœuvre crasseux, peut-être malade. » Comme on n'est jamais raciste une seule fois, cette malheureuse Michèle fera son aprentissage avec un Noir. « Tu as couché avec un Nègre ! Tu es déshonorée, tu es perdue et chaque fois que tu te regarderas dans une glace, tu ne t'inspireras que du dégoût ».

La rédemption ne tardera pas, à grand renfort de providence. Les méchants seront punis. « Le reste d'amour-propre que Gérard possédait encore le sauva ». Ce qui n'est vraiment pas le cas de l'auteur.



où tout en ayant l'air d'approcher des sommets philosophiques grecs, l'auteur ne parvient qu'à se faire posséder par les mêmes grecs sans la moindre philosophie.

Exemple : « Un soir... un chant arabe... », par Jau K. Scob. Edition de l'Interdit. 180 p.
Du même auteur, Le nez dans le sable, éd. de l'Interdit.



Le clinquant d'un décor mille fois utilisé, le vent, un orage peu convaincant — arrosoir au-dessus de la fenêtre, un tonnerre de plaques de tôles, la « marque bleuie des chaînes ».

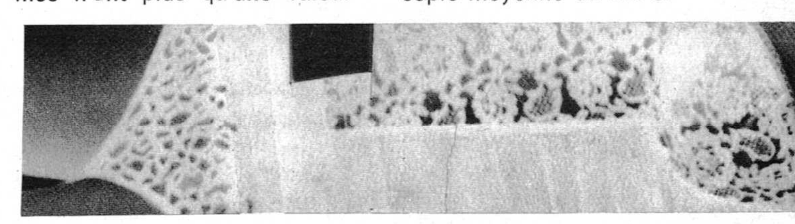
On s'aperçoit vite que ces livres sont involontairement des parodies qui ne font rire personne. **Le chant arabe** n'échappe pas à cette règle. Et quand s'ajoute un brin de paysage romantique à six-quatre vingt quinze, le ridicule naît infailliblement de la prétention de l'auteur et du décalage constant entre des « pensées » de café du commerce et la trame inévitable de la vingt millième histoire d'O. Cette grande bourgeoisie de province, qui nous montre son nez entre deux éclairs au néon, tout ce petit monde de notables-à-la-Jean-Pierre-Mocky, on pouvait en tirer parti plus sérieusement. Dans les romans pornographiques, la méchanceté tombe à plat, et tout le reste avec. Même si une très nette coloration politique se mêle de temps en temps d'excuser les frasques de l'auteur. On se doute bien de la coloration : « Ce monde où les étudiants ne peuvent plus étudier, où la contestation pour certains est synonyme de terreur et pour d'autres de paresse, ce monde où il faut les forces de police pour apprendre, où les diplômes n'ont plus qu'une valeur décorative, où les jeunes sont sûrs d'être plus forts que les autres persuadés en cela par des politiciens intéressés, cachant derrière leur dos la schlague qui ne manquera pas d'apparaître le jour où le pouvoir leur sera donné ». On comprend mieux pourquoi ce genre d'ouvrage fleurit dans les casernes. L'érotisme couvre l'idéologie : « Les deux hommes crurent entendre la chair se déchirer et le singe entra dans la femme comme en un port... » « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé,, mais non, une seule pine vous fait défaut et vous mouillez en solitaire ».

Bref, « le petit jour blanchissait les draps de lit du ciel et la nuit se retirait sur la pointe des pieds ». Monsieur Scob (?) a dû lire Burroughs dans le train : il s'essaie au débordement verbal. Cela ne dépasse jamais le stade d'une copie moyenne de BEPC.



où l'auteur se venge d'avoir dû écrire un livre à tendances pornographiques

Exemple : « Les nuits chaudes de Sébastien », par Julien Roussillon. Les éditions Plein Soleil. 172 p.



Plus pénible à lire que les précédents. Ce qui n'est pas un mince compliment, parce que l'auteur se venge d'avoir été contraint d'écrire ce livre pour gagner sa vie. Il a décidé de nous ennuyer et y parvient avec un rare bonheur. Il faut dire qu'il est un peu aigri, ce Julien Roussillon, qui nous avertit dès le départ par l'intermédiaire de son sinistre héros : « Alexa était une secrétaire de l'éditeur qui faisait de Sébastien un salarié de l'écriture. En y réfléchissant, il préférait quand même cela au dessin publicitaire où pendant de longues années il avait été le nègre ricanant d'un publiciste plus ou moins rigoureux. »

Le livre qu'écrit Sébastien — dont l'auteur nous donne de nombreux extraits pour allonger la sauce — est aussi débile que celui dans lequel il se trouve. Les effets de style et les jeux de mots ne dépassent jamais la plaisanterie de collégien boutonneux qui voit passer une dame dans la rue : « J'aime le son du corps le soir au fond des draps ». Ou : « Un vice vissé sur la vie ça fait un pas de vis fiché sur le vit ». Il y a, tout naturellement, des descriptions grotesques : « La montée progressive du plaisir huilait le piston charnel et une chaleur mouillée baignait le beignet humain d'une onctueuse enveloppe. »

« Il y eut des scnouffs, des schnoffs, des plouffs, des splaouchs, des zizzs, des grupphs, des zouploudouks, des ouefs, des scklopfs » et rien d'autre. Tout celà est bien mince.

D. R.



où sous couvert de témoignage, l'auteur nous fait part de ses mauvais rêves les plus monayables

Exemple : « Une petite vie bien remplie », par Pierre Suricaud. Promotion et Edition. 256 p.

Interminable voyage au fond de l'ennui. Un faux souteneur qui paie ses impôts « rubis sur l'ongle », « socialement un type bien », nous livre ses souvenirs « authentiquement vrais ». L'auteur garantit la confession « authentiquement vraie » : on en doute et on s'en moque. Cela prend la tournure d'un faux reportage d'une fadeur difficile à soutenir. Ce n'est même pas ce que peut attendre un amateur des soirées de Pigalle ou des films larvés de José Benazeraf.

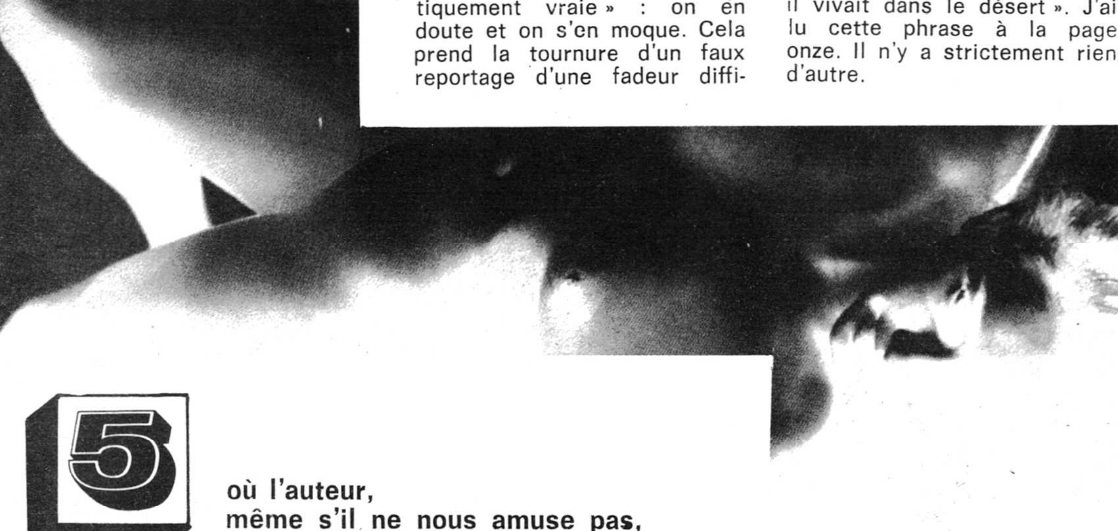
Une seule perle dans ce fumier : « Quand Jésus disait : Croissez et multipliez, il vivait dans le désert ». J'ai lu cette phrase à la page onze. Il n'y a strictement rien d'autre.



où le talent du narrateur ne peut l'emporter sur l'inexistence du récit

Exemple : « 7 », par Antoine Mantegna. Pierre Belfond. 188 p.

Ce livre ne supporte pas plus le soleil qu'un vampire que le jour décompose. Tableau des perversions, toujours le même, toujours les mêmes, c'est un déluge de « sensations rares » usées jusqu'à la corde. Les mots ? auberges du plus bel espagnol. Le crucifix à l'entrée du bordel. De la littérature pour dieux décloués. Aussi flageolant que du Mandiargue, à qui Mantegna doit plus qu'on l'imagine, aussi fade, une profusion de dorures déjà contemplées, de tentures, toute une brocante pour poser ton cul, hé ! coutisane. L'ennui, plus diffus qu'ailleurs,





où l'auteur, même s'il ne nous amuse pas, s'amuse

Exemple : « Tite Belle », par Robert Turner. Maire Concorde éditeur, 303 p.

Tite Belle est élue à vingt ans madame la gouverneur d'un Etat du Sud des U.S.A., raciste bon teint, où les John Wayne pullulent sur fond de partouses néo-romaines et de cervelles qui se vident avec un bruit d'évier. Un charmant paysage noir dans lequel Tite Belle, parfaitement idiote, promène son tutu et son pompom en rééditant sur le mode niais les périgrinations du Persan à Paris. L'âge mental d'un lézard, animal qui n'a jamais brillé par ses capacités intellectuelles, mais un corps de Bardot (il y a dix ans) : on devine aisément ce que Tite Belle peut rencontrer, qui elle peut rencontrer, comment on peut en abuser. La seule distraction du livre se situe au niveau du vocabulaire. « Et l'est ben joli cporte-nichons, tout comme dans les magazines, renchérit Poeny. Il mfait les tétines aussi grosses kles tiennes, Sheba. » Ou bien : « Caca-pipi-prout ! jura-t-elle à mi-voix, oubliant un instant qu'elle était le gouverneur ». Ou encore : « Merde et merde pour Pappy, ce sale vieux pipisse-au-lit ! ». Ce n'est plus l'ennui qui vous gagne, en fin de parcours, mais la lassitude. La dernière phrase, à n'en pas douter, est à l'adresse du lecteur : « Le mari du gouverneur fit un pas en avant, le visage hilare, les poings serrés au-dessus de la tête, et il salua la foule en se disant à part lui : « Sainte Couille, comment peuvent-ils être **cons** à ce point ? ».



où un puritain

Exemple :

Dans sa présentation, l'éditeur-sans-nom reprend une phrase de Julien Green : « Que Dickens n'aurait-il pas fait s'il avait osé ! ». Walter, c'est le prolongement de Dickens. Et son envers. Ce gros livre, qui ne peut que retenir toute notre attention, se présente comme « les mémoires d'un libertin du XIX[e] siècle ». En pleine époque victorienne, ce lord anglais s'offrit le luxe d'être et de rester un obsédé sexuel. Un malade, donc, mais en



où l'écriture est considérée comme un passe temps distingué

Exemple : « L'image », par Jean de Berg. Les éditions de Minuit. 182 p.

Il faut avoir le temps de jouer, et un minimum d'imagination. Ce qui risque de charmer, dans ce livre, c'est sa parfaite absence de naturel. Tout devient trouble. « Les photographies longuement décrites n'y sont rien d'autres que des images pieuses. » Encore faut-il avoir le goût des chemins de croix. Les descriptions les plus minutieuses ne peuvent remplacer l'image la plus fugitive.



Désœuvré, une intelligence sous-jacente transparait au hasard des chapitres semant le doute sur l'identité de l'auteur, un homme, une femme, ou les deux à la fois ?

nous prend de biais, mais nous n'y échappons pas. **Emmanuelle** n'était qu'un défoulement de femme d'ambassadeur perdue à Bangkok. **« 7 »**, c'est ce qu'il reste de l'imagination d'un vieillard : le soleil dont il nous entretient est bien pâle. Les fausses-colombes restent coincées dans les manches du charlatan. Les rochers, les maisons, les palais de carton s'écroulent d'eux-mêmes. Une abbaye, ce n'est pas forcément le marquis de Sade. Une putain fellinienne, toute peinte et décorée, même si elle s'appelle Edwarda, ce n'est pas forcément Bataille. Il y manque l'essentiel, une force, un certain délire pour soutenir l'édifice. « Seul le sexe scandalise. » Mais le scandale ne sert souvent à rien. Et moins encore la culture du scandale à des fins littéraires. Le scandale, chez Sade, c'est son entêtement. Chez Bataille, son systématisme. Chez Miller, sa liberté. Quand Musset ou Apollinaire s'amusent à nous conter leurs vraies ou fausses nuits mouvementées, c'est un pastiche — et, qui plus est, talentueux. **« 7 »** n'est même pas cela, odieusement sérieux, et sénile.

Au seuil de mille cinq cent trente et une pages d'une infinie platitude, il me fallait trouver le, ou les livres rares, dans tous les sens du terme. Car il n'était pas question, au cours de ce week-end gâché par la lecture de tant d'ouvrages insipides, qu'aucun d'eux ne vint s'imposer par sa qualité :





où l'auteur est trop connu pour qu'on puisse le prendre au sérieux

Exemple : « Les onze mille verges », Apollinaire. L'Or du Temps, 1970, 222 p.

Ce canular de haute-volée serait la première publication d'Apollinaire, le naïf monumental qui souhaitait, en 1914, la victoire de l'Allemagne « parce qu'il en attendait la victoire du cubisme ». En quelques phrases, il sort de la réalité en costume de cirque pour ne plus jamais la rencontrer. Mony Vibescu, prince roumain comme vous et moi, hospodar héréditaire, se trouve entraîné de Bucarest à Paris, du bureau du vice-consul de Serbie au lupanar de Port-Arthur, tenu par deux poètes pédérastes et symbolistes : un film accéléré, qui se déroule au rythme imprévu des images du rêve, un peu folles, un rêve pris de panique, aérien, sans mesure, brillant. Les scènes se succèdent dans le désordre le plus total.

Nous acceptons d'emblée la logique de ce désordre : l'appartement de Culculine d'Ancône, boulevard Male line d'Ancône, boulevard Malesherbes, Alexine Mangetout, le fantôme bariolé, le gigantesque Cornaboeux, l'assassinat de la reine Draga Machine, l'orgie des conjurés (« les conjurés communièrent alors sous les espèces du lait et du pipi »), le double meurtre de l'Orient-Express, la rencontre avec la comédienne Estelle Romange (« Mony, tu est un poète archi-divin, viens me baiser dans le sleeping-car, j'ai l'âme foutative »). Ce déferlement de mots, de costumes, de décors trop vifs, cela fait parfois songer à la liberté de ton des contes de Benjamin Péret, parfois aussi aux guignols splendides et effrayants d'Alfred Jarry.

Les dames ont un goût de framboise ou de jambon de Mayence ; Sodome « est un symbole civilisateur », affirme gravement le général Kokodryoff en « trempant sa mouillette dans un œuf à la coque ». Quand on voit ces larbins-à-écrire, ces vaches à mots qui se triturent le crâne pour pondre une formule qui ne soit pas celle du voisin, qui n'osent plus dire « con » parce qu'on l'a trop dit, qui n'osent plus dire « queue », qui jouent de la périphrase ! Apollinaire, lui, emploie tous les mots, il en invente, il nous propose des comparaisons telles que seul le demi-sommeil en procure : « ... et les lèvres serrées du con ne laissaient apercevoir qu'une raie semblable à un coche mnémonique sur les poteaux qui servaient de calendrier aux Incas. »

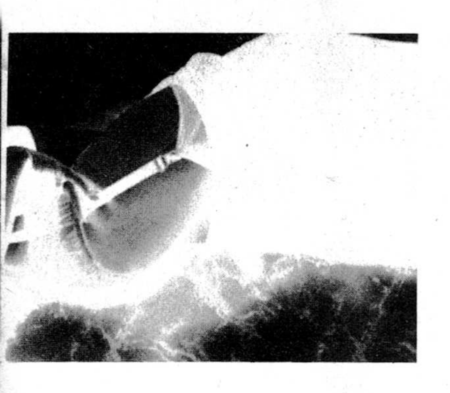
du s-:l

Dans ce chaos verbal où tout s'ordonne, qu'importe si un prince s'éprend d'un pédicure-manucure. Tout devient normal. Il y a trop de couleur, trop de mots. Le préfacier anonyme nous avait prévenu, lui qui écrivait en 1930 : « Qui a le front de confondre les ouvrages philosophiques de Sade, les écrits à proprement parler érotiques de Pierre Louïs et les historiettes destinées à la masturbation qui constituent la littérature française ? Autant de catégories à consacrer. Il est indispensable à l'indépendance humaine que tout ceci soit regardé avec un œil nouveau. Interdisez Madame de Ségur, qui ne sert qu'à branler de très infâmes vieillards ».



Nous n'avons pas demandé à être châtrés jusque dans la tête : nous sommes plutôt du côté du serpent. Fini, le musée Grévin du sous-vêtement vaporeux, le slip à pont-levis, le moustachu dans l'armoire normande et le salon chinois : nous sommes de mauvais clients. Considérons tout cela comme autant de pièces à convictions. Accumulons des preuves. L'avenir de la frustration, c'est l'avenir de l'Eglise. Je veux dire : des tâches indélébiles qu'elle a laissées sur notre mode de vie.

Les encycliques sont dans l'enfer de ma bibliothèque et les petits enfants non avertis n'ont pas le droit de s'y brûler le regard. La pornographie est réservée aux vieux de tous les âges qui n'ont plus de brancards où ruer, et qui ruent avec beaucoup de peine et d'effort dans des brancards de louage spécialement conçus pour eux. L'imagination ? un tourbillon. L'homme s'use surtout s'il ne sert pas.



montre son vrai visage

« Walter », par S. Sheenan, Productions de la Seine, 516 p.

regard de toute cette pudibonderie triomphante, de ces mesquineries, de ce rigorisme moral abrutissant, c'est lui qui fait figure d'homme normal et sain. « Rien ne peut à bon droit être considéré comme contre nature si la nature elle-même dicte certains ébats : ceux qui s'en offusquent réagissent ainsi parce qu'ils ne ressentent pas de tels besoins. En bonne logique, ils devraient donc s'abstenir de porter un jugement sur ce qui leur échappe ». Cette « incursion d'une insoutenable vérité dans la réalité victorienne » **(Newsweek)**, nous devons la considérer comme un témoignage. De nos jours, la pudibonderie s'est déplacée. Mais sous une forme ou sous une autre, elle est toujours présente. Les contraintes ont d'autres visages. Nous devons écouter respectueusement tous ceux qui un jour ont décidé de les refuser.

MON DIEU, VAUT MIEUX ENCORE BOIRE DE LA BOUE ET DORMIR DANS UNE VIEILLE SOUCHE QUE DE TRAINER A NEW YORK ET D'Y ÊTRE TRAITÉ COMME

"UN SALE CLEBS"

R. Crumb







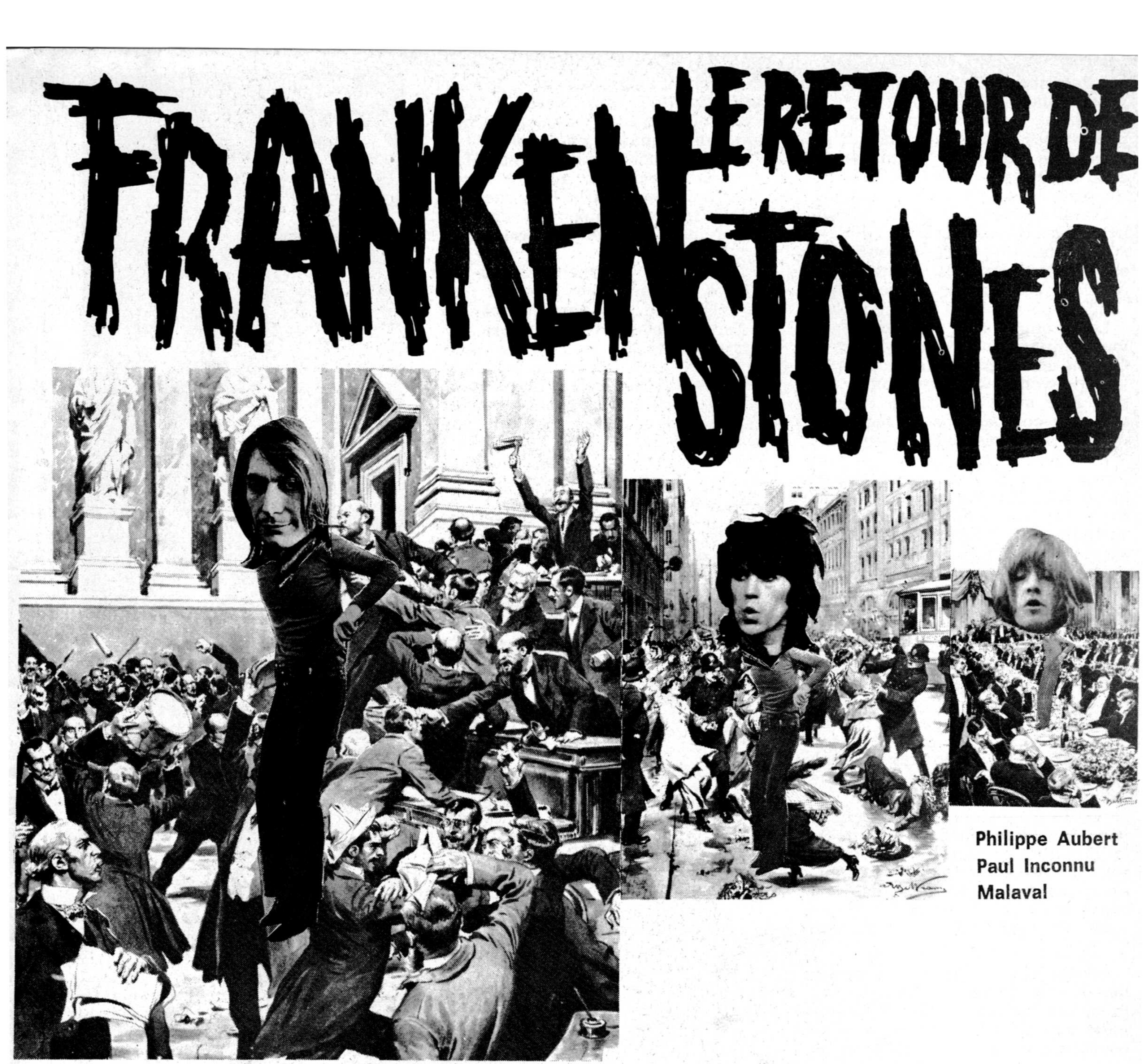




BONJOUR!... OÙ TU VAS?
DONT WALK
EH MERDE! JE VAIS ENCORE ALLER REGARDER DES MAGAZINES
MAGAZINES
OULALA
NO LOITERING
SCUSEZ...
SCUSEZ...
HMM... EN VOILA UNE BONNE QUE JE NE CONNAISSA PAS
LEZ BE FRIENDS
EH! VOUS DEUX, ÇA SUFFIT!
ALLEZ! VIENS, SALE CLEBS!
ENLÈVE TA CULOTTE
ENLÈVE LA POUR MOI, J'AI AUTRE CHOSE À FAIRE!
GLUG GULP!
SLURP
dur!
BOUFFE SA GODASSE, SALOPE!
GLM
POP
EH MEC! TU TE DÉCIDES À L'ACHETER..
GULP! UH.... ER.... YES!
ALL PACKAGES MUST BE LEFT AT COUNTER!
AH MON VIEUX CELLE LÀ EST VRAIMENT BONNE
PAUVRE CHIEN POURRI, JE T'AI QUAND MÊME RENDU HEUREUX.
BAR
THE END



LE RETOUR DE FRANKENSTONES



Philippe Aubert
Paul Inconnu
Malaval

Laissez moi me présenter
Je suis un homme riche qui à bon goût
Ca fait des années que je traîne
J'ai volé plus d'une âme et d'une foi
...Comme tous les flics sont des criminels
Tout les pêcheurs sont des saints
Comme la tête est la queue, appellez moi Lucifer
Si vous me rencontrez, soyez courtois
Traitez moi avec sympathie
Utilisez toute votre politesse
Ou bien je jetterai votre âme aux ordures.

(Sympathy for the Devil)

De la sympathie pour le diable. Pourquoi les Rolling Stones n'en n'auraient-ils pas ? Le diable le leur a bien rendu : Mick Jagger ressemble à une de ces vieilles cadillacs des années cinquante. Ses lèvres sont des pare-chocs, ses yeux entourés de cernes brillent comme des phares noyés dans le chrome. Sa démarche a le velouté des bons potages et des félins tropicaux. C'est Lucifer proposant au Christ un esquimau tentateur dans le désert évangélique.

Bill Wyman tend son profil d'esprit maléfique, désolé d'être irréel. irréel.

Keith Richard, l'air de rien, lance des pétards sous les jupes des vieilles dames. Et fait un enfant à Anni-

ta Pallenberg, la douce amie de Brian Jones.

Charlie Watts frappe sur ses peaux de tambour comme sur les fesses des bourgeois endimanchés : avec allégresse, parce que cela fait du bien. Le monde avance ainsi.

Quant à Mick Taylor, il est tout neuf dans la confrérie des diables rugissants. Un jour, il pourra lui aussi, étrangler des petites filles dans les couloirs de l'Albert Hall : tout est permis à un Rolling Stones.

Le groupe s'est écarté depuis longtemps de l'espèce humaine. Comme aux Beatles, leur argent et leur pouvoir leur donnaient à choisir : être ange ou démon. S'opposant aux compagnons de John Lennon, ils ont choisi le camp de Satan.

Etre méchant, cela veut d'abord dire ne rien avoir de commun avec la société. Premier aspect, le plus évident : par définition, un Stone s'habille de manière voyante et agressive. Ou il se déshabille. Un beau jour de printemps, il y a de cela quelques années déjà, quatre Rolling Stones étaient descendus dans un bel hôtel de Lima (Pérou). Avec beaucoup de naturel, ils promenaient leurs torses nus dans les couloirs. Comme prévu, un paquet de chair couvert de galons dorés les mit à la porte, parce que « ça ne se fait pas ». Ce garçon d'étage énonçait bien involontairement la devise des Stones.

Puisque la société ne veut pas d'eux, ils lui pissent dessus. Ce n'est pas une simple tournure de phrase : le 23 juillet 65, les Rolling Stones sont mis à l'amende (5 livres) pour s'être comportés de façon déshonorante et ne pas avoir donné le bon exemple moral ». Triste histoire :

Entrant dans un garage, ils demandèrent s'ils pouvaient aller aux w.-c. Démarche logique. Lorsque c'est vraiment trop urgent, il est en effet recommandé d'aller visiter les toilettes d'une station service. Mais, comme cela arrive généralement, un mécanicien refusa de leur laisser l'usage de sa cuvette déodorisée. L'homme en combinaison bleue demanda même à Jagger de foutre le camp. Mick répondit : « Nous pisserons où nous voudrons, mon vieux ». Devant les yeux ébahis du mécano, Jagger, Wyman et Jones urinèrent contre le mur du garage.

La Justice de Sa Majesté crut devoir s'en mêler. On ne sait pas si le fan-club des Stones a inauguré une plaque afin d'honorer tous les ans d'une gerbe cet endroit souvenir.

Ces débuts prometteurs séduisent une jeunesse, celle des banlieues, les ouvriers, les révoltés de naissance. Commence alors le processus d'imitation. Il suffit que Jagger achète une vieille veste à Carnaby Street pour que cette rue de Londres se lance dans le fructueux commerce des vêtements pop. Les cheveux des Stones sont longs, mais du type long-sale. En 1967, onze élèves se font exclure d'une école parce qu'ils portent une tignasse « à la Mick Jagger ». Jusqu'ici, rien d'anormal. Mais le directeur précise que les élèves pourront revenir dès le lendemain « s'ils se font couper les cheveux proprement, comme les Beatles par exemple ».

Les Stones incarnent ce que les braves gens n'aiment pas (ou font semblant de ne pas aimer) : la violence. Violence vestimentaire, violence musicale, violence verbale. Jagger, formé à la London School of Economics (l'équivalent de Sciences po en plus méchant) sait manier l'agressivité verbale et la contestation politique.

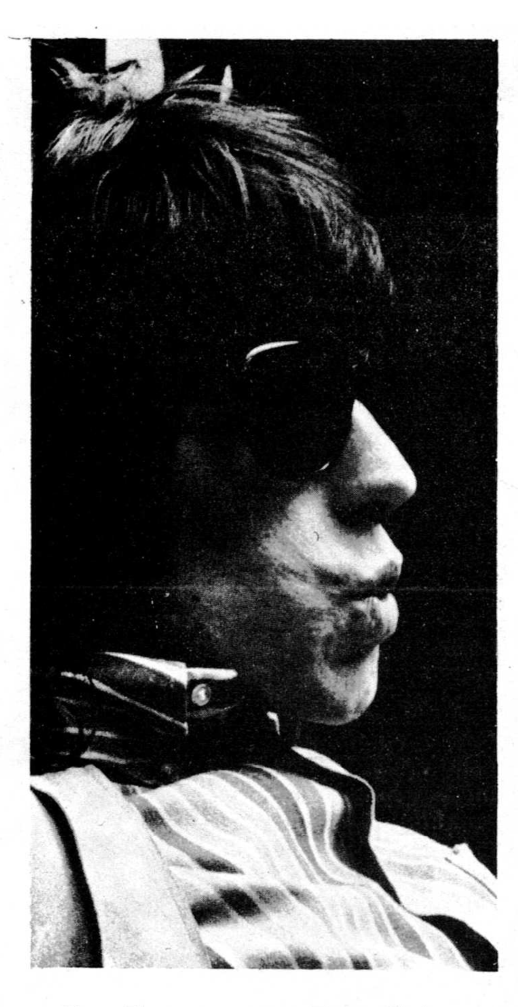
Un concert des Stones déverse la violence à pleins haut-parleurs. Le public doit dès lors trouver un exutoire : ce seront les flics du service d'ordre, les fauteuils, les barrières, faute de pouvoir prendre le parlement d'assaut.

L'Olympia, 31 mars 1966 :
Deux mille cinq cents personnes brisant cinquante sièges. Quatre-vingt interpellations. Un spectateur ne sera pas relaché : il avait mordu un agent.

Lynn, Massachussets, 25 juin 1966, Reuter :
La police a interrompu à coups de grenades lacrymogènes un concert des Stones auquel assistaient cinq mille teenagers indisciplinés. Cinq arrestations, quatre blessés. Les musiciens ont fui la scène envahie par les spectateurs. Ainsi se termina le premier concert d'une tournée de deux mois que les Stones effectuent aux Etats-Unis.

Berlin-Ouest, 15 septembre 1966, Reuter :
Emeute cette nuit après vingt minutes de show des Rolling Stones. La police a chargé à la matraque les spectateurs hurlants. Soixante-dix blessés, dont six policiers. Trente-deux hospitalisations. Un fan a pris la scène d'assaut et arraché la veste de Mick Jagger. En quelques secondes, de jeunes excités la réduisirent en lambeaux.

Varsovie, 13 avril 1967, Reuter :
Avec des matraques et des grenades lacrymogènes, la police a refoulé plusieurs milliers de fans de la pop musique qui s'efforçaient vainement d'envahir la maison de la Culture de Varsovie où jouaient les Stones. A l'intérieur, pendant plus d'une heure, trois mille garçons et filles hystériques ont dansé sur les fauteuils en hurlant et sifflant, agitant leurs vestes et leurs pull-overs au-dessus de leur tête.



En France, aux Etats-Unis, en Allemagne, et même en Pologne, les Rolling Stones déclenchèrent des émeutes. On ne peut pas passer sa vie à ça. Jagger a certainement pensé à soulever les foules pour conquérir le pouvoir. En attendant, il préfère explorer un domaine plus contrôlable : le sexe, la violence encore. Jagger domine son public féminin, un troupeau derrière Belzebuth.

A côté des Stones, les Beatles sont parfaitement asexués. Voilà qui sépare encore les deux escadrons du pop. « A quoi bon se marier, si l'on s'en passe bien ? », crie Jagger. Les filles, pas folles, n'ont aucune envie de l'épouser. Elles veulent le voir, le toucher, l'embrasser, se le faire. Mick préfère engrosser Marianne Faithfull. Mais les rapports entre les Stones et leurs petites admiratrices ne sont pas si simples. Sigmund Freud est passé par là. Le visage de Mick Jagger n'est pas très romantique, c'est un euphémisme. Et les chansons des Stones sont très souvent misogynes. *Lady Jayne* ou *Under my thumb* frisent le sadisme. La guimauve de *Not fade away* n'a servi qu'à concurrencer le *Yesterday* des Beatles. Sussurant cette complainte, Mick Jagger ressemblait à un Hell's Angels cueillant des paquerettes pour la femme de Spiro Agnew. Ce mépris pour la femme, cette violence sexuelle a le mérite d'attirer l'attention, l'œil et l'oreille sur l'importance que la jeunesse accorde au sexe. Les Stones ont tout de même réussi à brosser une image magnifiquement attirante. Au point

qu'un quotidien de Londres titra un jour à la une : « Laisseriez - vous votre fille épouser un Rolling Stones ? ». Des filles y songeaient. Vent de panique chez leurs mamans.

On pourrait citer des milliers de lettre de ce style : « Mon petit chou, veux-tu de moi ? », avec les photos de la petite, un franc les quatre au prisunic, profil avantageux. En voici un échantillon qu'accompagnait un paquet de gâteaux. Les Stones n'ont pas daigné y jeter un coup d'œil, ni même manger les gâteaux.

« Cher Mick 1, Mick 2, Keith, Charly et Bill,

Bienvenue pour votre retour en Amérique et à Chicago. Cela fait un bout de temps, depuis que je vous ai vus la dernière fois. De ma vie, je n'ai pas manqué un de vos concerts (...).

Je suis vraiment désolée de ce qu'on a dit de Brian. Je suis catholique romaine et j'ai offert à Brian deux chapelets. On dit des messes pour lui en Amérique. On en dit aussi pour vous. Je vous enverrai les cartes des messes à votre club de fans. Je veux aider les gens. J'ai tellement peur pour vous et je vous aime tellement.

J'espère que vous avez aimé les gâteaux. Je les ai préparés avec amour (...).

N'importe comment, est-ce qu'il vous serait possible d'envoyer à une fille solitaire au cœur brisé de vingt-et-un ans, un mot d'encouragement, un reçu pour mon cadeau. Merci. Je ne peux pas dormir cette nuit. Il n'est pas loin de minuit et demi. Puisse Notre Seigneur toujours vous garder et vous protéger, surtout quand vous êtes en tournée et quand vous traversez l'océan. Soyez de bon Stones, laissez-moi vous écouter. Je suis si seule. Tout mon amour pour toujours, mes chéris. »

Les petites fans n'ont pas compris que Jagger ne pouvait les aimer individuellement, mais qu'il les appréciaient toutes ensemble, spectatrices dominées et passives.

Après les cheveux, le sexe ; après le sexe, la drogue. Tous les Stones l'ont essayé. Tour à tour, on les arrête. Jagger et Brian sont les spécialistes de la question :

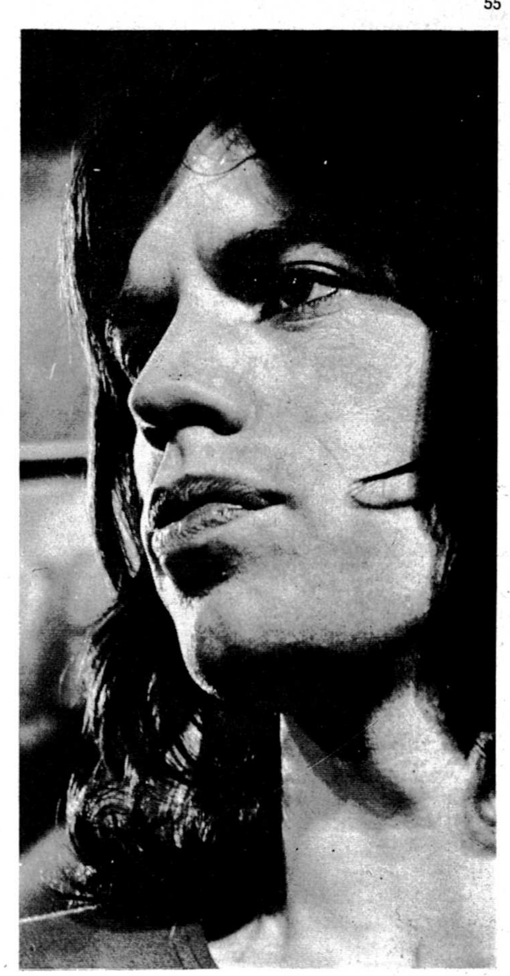
— 10 mai 1967 : Brian Jones arrêté ;

— 21 mai 1968 : Brian Jones arrêté ;

— 26 janvier 1970 : Mick Jagger arrêté.

Le 5 juillet 1969 : on trouve Brian Jones noyé dans sa piscine. Le travail, les films, l'expérience de Jones empêcheront Jagger de suivre la voie de la drogue jusqu'à son terme. Faute de femmes, faute de H, reste le public. Les Stones parlent de la révolution. Leur belle enveloppe d'anarchistes enflammés ne résiste pas à la contradiction : dénier un système dont on profite toujours. L'itinéraire politique des Stones est une route en lacet dont l'arrivée se perd dans les nuages. Il y a quelques années, Jagger méprisait les agitateurs noirs américains. Il déclare aujourd'hui : « L'argent de notre tournée en Europe sera en partie versé aux Black Panthers. »

En 1969, lors de la seule entrevue qu'il ait eu avec Abbie Hoffman, le leader des hippies américains et l'un des protagoniste du procès de Chicago, Mick Jagger donne la mesure de son militantisme. Hoffman commence : « Ton truc c'est le sexe. Le mien c'est la violence. J'arrive du moratoire de Washington. Mitch Miller et Pete Seeger faisaient crier la foule : « Donnez une chance à la paix. » Jagger entr'ouve ses lèvres proéminentes et dit : « Pourquoi pas ». Hoffman, surpris de ce laconisme, se tourne vers Ronnie, le comptable des Stones : « Une part de votre recette pourrait peut-être nous aider dans notre procès, vous savez le procès des huit de Chicago. Je promets de rembourser. » Silence. Retour vers Jagger : « Vous pouvez nous prêter un peu d'argent pour notre procès ? a révolution, ça coûte cher. » Seule réponse de Jagger : « Nous avons nos procès, nous aussi ». Hoffman repart quêter ailleurs. Les Stones croient-ils que la musique sauvage est révolutionnaire en soi ? On peut interpréter ainsi les paroles de *Street fighting man :*



Partout j'entends le martèlement des pas
L'été est le temps favorable aux combats de rue
Mais que peut faire un pauvre type
sinon chanter dans un orchestre de rock ?
Dans Londres qui dort il n'y a pas de place
pour un combattant des rues
Je crois que le temps est venu d'une révolution de Palais
Mais où je vis, on joue aux compromis
Alors que peut faire un pauvre type
sinon chanter dans un orchestre de rock ?
Dans Londres qui dort, il n'y a pas de place

Cette chanson donne la mesure d'un mépris pour l'Angleterre inanimée. Les Stones raisonnent aujourd'hui en Américain : c'est en dollars que Jagger exposait avant de partir pour l'Europe ses projets de maison de disques. Mais Jagger a-t-il vraiment choisi entre son narcissisme, son indifférence des masses du public, sa violence verbale et l'incarnation cohérente de cette violence dans un engagement politique ? L'équivoque demeure. Jagger reste assis entre deux amplis.





Est-ce sa faute si une fille a ainsi répondu à un journaliste du *Time :*

La fille : **J'aime les Rolling Stones.**

Time : **Moi aussi, mais...**

La fille : **Pas de « mais ». Mick est si beau. Vous savez, quand il se tient les mains sur les hanches, remuant légèrement la tête, et là... il sourit ! Et il part en arrière, poussant le micro au loin. Il fait de petits bonds. J'en mourrais...**

Time : **Vraiment ?**

La fille : **Et Keith, il a l'air si sexy, diabolique dit une amie. Je parierais qu'il est réellement chouette à l'intérieur. Et Charlie, avec son grand sourire, il ressemble à un chameau ou un dauphin, ou à quelqu'un qui connaît tout.**

Time : **Je les aime, je ne sais pas comment le montrer.**

La fille : **Enlève ta cravate, imbécile...**

Rolling Stones : les trois musiques

Les Stones : c'est un inventaire de lieux, de sensations, de folles défonces, une légende : les dimanches au Crawdaddy de Richmond et puis très vite les tournées, le tumulte en vagues qui déferlent. Le 25 septembre 1964, véritable émeute à l'Olympia. C'est une musique qui provoque ce phénomène, ces autodafés, ce raz de marée gigantesque où se mêlent cris, plaintes, violence.

Une musique, portée par un magnétisme fascinant, qui semble dépasser les acteurs-prêtres de ce culte sauvage de la « fête blanche ». Mais des accords incandescents qui demandent pour brûler le feu magique de la scène, la rencontre du public-miroir qui explose à ce contact trop violent. Dans un premier temps, le *son stonien* ne sera qu'une version blanche du Rythm and blues transfiguré, ou plutôt caricaturé par la passion dévorante de Teddy boys ivres de succès : un patrimoine pillé mais revitalisé et rendu d'autant plus « différent » qu'il apparaît subitement dans la société blanche. L'aspect sauvage, premier, passionnel et même frustre crée un « décalage » angoissant pour certains, salutaire et unitaire pour ceux qui reçoivent les sons comme des appels à une nécessaire folie du corps et du sens.

Choisir ce nom/image (pierres qui roulent) en hommage au grand Muddy Waters, c'est déjà revendiquer une filiation. Ils assument aussi celle du bluesman John Lee Hoker comme celles du *Rock noir* de Bo Diddley et Chuck Berry. Cette filiation sera toujours respectée : elle est la principale caractéristique de la démarche qui s'inscrit aussi dans la défense-illustration de la loi de l'offre et la demande dans le marché du disque anglo-saxon, spécialement celui de la pop-musique. Faire une musique de qualité, mais simple et directe et ainsi commercialisable : la défense donc d'une grande musique populaire, l'illustration des désirs, des aspirations d'une jeunesse qui consomme. Ce qu'ont réussi — parallèlement aux Stones et peut-être avec plus d'éclat encore — les Beatles. Aussi peut-on établir entre les Stones et les Beatles une symétrie des attitudes, des expériences traversées, des retours spectaculaires, du paysage musical.

Au niveau du disque, le son est essentiellement créé par les arrangements, l'exploitation des ressources du studio, le travail particulier de l'ingénieur du son, la présence indispensable de *pères spirituels* tels leurs producteurs. Andrew Looy Oldham, disciple de Phil Spector, ou Jimmy Miller sont là pour canaliser ou au contraire apporter un souffle. Une même démarche, aussi empirique dans la création que chez les Beatles, avec comme équivalent au tandem John Lennon-Paul McCartney l'équipe Mick Jagger-Keith Richards.

On peut décomposer l'épopée musicale des Rolling Stones en trois grandes périodes. Celle des débuts avec la prédominance du Beat, de l'agressivité, l'emprise directe du rythme balayant les mots fades ou simplistes. Cette musique ne se définit que par son *pouvoir* d'évocation sur scène.



Photos Dominique Tarlé

Un succès-cataclysme

C'est l'époque du « straight-blues » chère à Muddy Waters, « Good Times, bad times », « Confessin the Blues », du rock à la Bo Diddley ou inspiré par Chuck Berry. Pêle-mêle des titres : *The hook*, les grands tubes comme *Carol, Honest I do*. Le premier triomphe aura été une chanson offerte par les Beatles : *I wanna be your man*. Un succès-cataclysme submerge les hit-parades ; les titres comme *Not fade away* ou *It's all over now* l'accentuent encore. La machine à rythme produit à perdre haleine, fondant son originalité sur le martèlement du son réuglier, un souffle grondant et légèrement angoissé : l'installation d'un malaise inconscient mais directement produit par brisures de la voix, appels, brusques envolées lyriques et retour sauvage *aux dents qui arrachent les mots à l'emprise des sons électrifiés*. C'est Mick Jagger et son fameux *Jagger Live* — attitude scénique du fauve — qui déjà cristallise autour de son pouvoir toute la force du groupe.

Les Stones sont alors prisonniers de leur image, mais en contre-partie façonnent les foules à cette image. Ils assument superbement leur rôle de catalyseur d'une révolte rentrée qui transparait à l'écoute de leur disque : le feu magique qui les dévore dépasse les harmonies pour tendre vers une certaine poésie pop faite de provocation. C'est l'époque où se détermine leur légende, où leur son se confirme superbement avec le célèbre *Satisfaction* et *Get of my cloud*. Aboutissement d'une volonté de créer un répertoire personnel après la découverte de l'écriture musicale qui devait donner *Heart of Stone, Play with fire* ou *The last time, Satisfaction* reste pour bien des nostalgiques le cri de guerre des Stones, leur splendide appel à la du cri sauvage.

Première tentative pour tourner le dos à leur propre image musicale, les Stones chantent *As tears go by* qui est un peu leur *Yesterday* à eux. C'est l'introduction dans l'univers du son fort, puissant, d'un certain mélodrame musical, une sensiblerie, des chuchotements, les cœurs troublés avec violons et violoncelles. On s'éloigne de la scène pour s'essayer à un travail réfléchi, on se détourne de la spontanéité pour des mots. Aussi s'ouvre une deuxième période, celle du doute et de l'ambivalence : on cultive la première image, mais on essaye de s'en forger une autre, sincère et vraie dans l'instant, celle du trouble. A la violence, on oppose la tendresse, à l'agressivité, la séduction. Dans les séances de studio, on fait exploser la petite formation pour l'amener à la profusion du grand orchestre : on souligne les climats, on varie l'instrumentation, on souhaite l'apport des chœurs. Les succès de l'époque auront nom *Lady Jane*, Going home. On s'engage plus avant dans cette voie, toujours en hésitant,

sans l'insolence superbe des Beatles. On s'essaye au sitar, aux séductions des folklores (*Paint it back*). On sait pourtant que l'on déçoit les pionniers, que l'on irrite les autres, on sent aussi combien toute cette brillante machinerie musicale est difficile à transporter sur scène. Mais le ton est donné, la course continue.

Et c'est *Let's spend the night together* ou *Ruby Tuesday*. La bombe des Beatles le disque *Sergeant Pepper* explose. Ils en sont tout secoués : c'est pour eux la confirmation que la route à suivre passe par là — les expériences mystiques, l'usage du chanvre, une nouvelle mythologie, toujours avec cette vent. La musique flotte à la dérive, au hasard des courants. C'est l'album-trahison, ou l'album-plagiat, l'album-fourre-tout ou l'album-voyage, peut-être tout à la fois : *Their Satanic Majesty Request*. Ce n'est plus l'accumulation de morceaux, mais le disque-œuvre, un début, une fin, presque une action, le film d'un disque comme *Sergeant Pepper*. Projection du récit, collages sonorités expérimentées, électro-acoustique, une fête aussi, les amis que l'on invite, un disque feu-d'artifice, un disque-trip, avec pourtant un travail précieux du son, une certaine rigueur dans la forme : un disque-cassure aussi.

La valse hésitation

La valse hésitation reprend. Vers quoi se diriger ? Le dernier disque semble les jeter contre un mur. Leur sensibilité brouillonne et assoiffée appelle de nouvelles violences, un retour au premier degré. Ils savent que leur public n'a pas compris, qu'il s'éloigne et tente d'oublier en s'enivrant, comme au bon vieux temps, des accents de *Satisfaction*. Ils ne peuvent même plus compenser ce manque par des passages furieux sur scène puisqu'ils ont décidé de l'abandonner. Cela devient très vite une évidence : il faut retourner aux sources, à la douce chaleur du blues, terre ancestrale du rythme, aux trépidations vers l'oubli.

Jum-pin Jack Flash est un grand retour. La situation musicale s'éclaircit : l'aventure passée a permis, malgré son apparent échec, de défricher des terres vierges et d'offrir ainsi des instants sonores neufs qui viendront se fondre avec les sonorités solides et déjà expérimentées. Un album définit superbement cette troisième période, celle que nous vivons toujours, *Beggars Banquet*. Plus que sur les harmonies, on sent un travail sur les mots, une poésie directe et sanglante, des phrases rebelles appelant à la révolte, une agressivité qui gronde et bouscule les accords, un appel aux possédés des fins des voyages, aux déshérités des fins de vie. Jagger ne s'embarasse pas de formule, il emploie son langage : celui de la cruauté, de la blessure, de la violence, de la mélancolie.

Ainsi dans *Jig Saw Puzzle :*

> Il pleut. Il y a un mendiant qui est assis sur le seuil de ma porte, qui essaye de perdre son temps... la femme en face est jalouse de son accoutrement... Moi, j'essaye de terminer un puzzle... le garagiste à l'air terrifiant... Le chanteur est fâché, le joueur de base-ball trouble les filles... le batteur est anxieux de garder le rythme... Vingt mille grand-mères disent que c'est pas juste... un régiment de soldats regarde... La reine crie courageusement : « Nom de Dieu, qu'est-ce qu'il se passe ? »



L'appel à la violence s'incarne dans *Street Fightin man*, véritable hymne international des milieux underground politisés. On retrouve la cruauté dans *Factory Girl*, ou dans ces mots au hasard : *Buvons à la santé des gens seuls, des hommes qui travaillent durement, aux bons et aux mauvais, au sort de la terre.*

C'est un retour au côté primaire des premiers enregistrements : hard-rock, guitares claquantes, scansion ferme et régulière de la batterie, de nouveau le Spector Sound. Mais le trouble est savamment entretenu par le travail sur les voix, et la détermination des climats sonores par l'harmonie et le piano-bastringue. Les Stones assument leur héritage bluesy, qu'ils transcendent souvent avec des mots violents et beaux, caressants et fous, sanglants et drôles.

A partir de ce disque-charnière, la route sera plus facile à suivre, l'équilibre s'est fait, le jeu de bascule semble s'être apaisé. Aussi le public des Stones éclate-t-il en publics : ceux qui aiment le grondement puissant, ceux qui aiment la sensualité de Jagger, ceux qui sont touchés dans leur sensibilité, ceux qu'envoûtent ce mélange-cocktail obsédant de rock, de country-music, de blues ou de psychédélique, un peu à la manière des Doors, aux Etats-Unis.

Décadence et perversion

Quelques mois avant le retour sur scène — cet acte devenu nécessaire — Brian Jones, l'ami de toujours, les quitte. C'est « un homme de J. Mayall » qui le remplace, Mick Taylor. La roue des circonstances et de la légende se remet en marche. C'est la mort de Brian Jones, le concert de Hyde-Pak et l'hommage à l'ami disparu, et de nouveau le cycle infernal des concerts. C'est Altamont et son festival sanglant. C'est un film, *Performance*, deux autres disques-continuation, sans brisure, *Let it be*, et ce nouvel album-livre *Get Yer, Get You, Ya Ya's out*. Ce sont ces deux concerts à Paris et Lyon. Les Stones de maintenant et de toujours, indispensables.

Qu'ils symbolisent toujours la décadence ou la perversion démontre la permanence de leur emprise. Leur musique n'a guère souffert du temps, puisqu'elle évoque l'image d'une époque. Mais surtout n'est-ce pas là l'assurance de son actualité : plus que pour tout autre groupe, il est difficile de séparer l'expérience musicale de la vie, de la légende, de l'aventure spirituelle. La musique des Stones s'est transformée comme leurs visages, leurs vêtements, leurs mots, leurs existences. A l'évolution qui les a mené de la vulgarité, de la rudesse des débuts, au dandysme, à la prise de conscience politique actuelle — à travers les étapes de tendresse, de mièvrerie ou de perversion — correspond celle qui conduisit leur musique du hard-rock, du blues, du rythm and blues à un rock enrichi, transformé, plus intellectualisé — par l'apport des mots violents, obsédants et irrévérencieux à travers des harmonies fades et le délire psychedélique.

Les Stones donnent l'un des derniers exemples de cette musique dite pop qui, exigeante et forte, peut s'ouvrir sur un très large public. Ils restent en prise directe sur les réalités sous un apparent détachement.

Paul Inconnu, Fleuriste

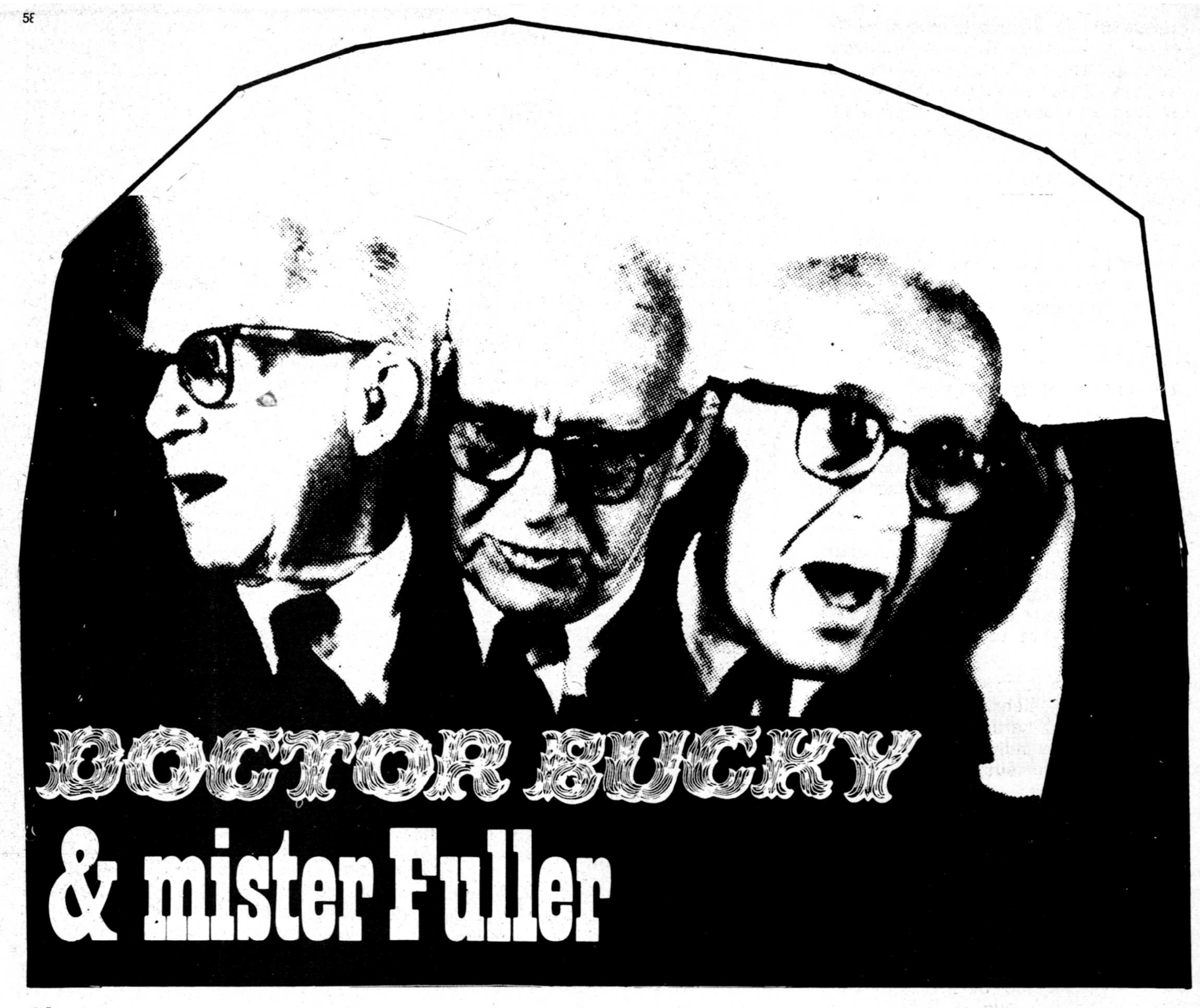
Discographie Stones

Voici une sélection des enregistrements des Stones correspondant aux trois périodes du groupe Disques Decca

1re période
After-Math
Satisfaction
le bues, le rock pur

2e période :
Their Satanic Majectic Request
Beggars Banquet
les recherches

3e période :
Let it Bleed
Get yer ya ya's out
le dernier enregistrement en public



DOCTOR BUCKY & mister Fuller

C'est un vieux monsieur chauve au costume fatigué, aux traits las et bons. Une tête de grand-père pusillanime, orné de toutes les médailles, un architecte génial honoré à la fois par les académies et les communautés. Une étrange convergence qui s'explique par l'usage qu'on peut faire de ses œuvres. Les militaires y trouvent des abris, les sportifs des stades, les jeunes une théorie cosmique et utopique. Utilisant ses méthodes, les hippies construisent leurs villes, comme Drop City, au Colorado. Avec Mac Luhan, Buckminster Fuller est l'un des penseurs de la génération pop. Capables d'abriter un radar comme une tribu chevelue, voici la vie et les grands dômes de l'équivoque monsieur Fuller.

Henri B nnemazou

Dès son entrée à l'université Harvard en 1913, Bucky réalise très vite que tout va très mal se passer. Son petit copain Milton n'est pas dans la même chambrée que lui. Il veut jouer au football : il se casse la jambe. Les éléments sont contre lui. Les professeurs ne valent pas mieux. Ecœuré, il s'enfuit d'Harvard et se réfugie dans la débauche et chez la danseuse Marilyn Miller (48 - 19 - 72).

Harvard lui accorde une seconde chance, mais Bucky a pris sa décision : « Une fois encore je décidais de me brûler en dépensant plus d'argent que je n'en possédais. J'y réussis. » Fuller se maria en 1917, à l'âge de vingt deux ans. La belle et brune Anne Hewlett était la fille d'un architecte new-yorkais très en vue.

Pas de chance, l'Amérique rentre en guerre. Malgré sa mauvaise vue Fuller est incorporé dans la marine où il devient premier quartier maître. Il est envoyé à l'académie navale où il étudie la balistique, la logistique et la navigation. Il assiste au début de l'aéronavale. Révélation : il restera profondément marqué par la rapidité des progrès dont il fut le témoin.

C'est la fin de la guerre : simple exécutant, Bucky travaille dans l'agence de son beau-père. Il reprend vite son rythme de vie d'avant-guerre : « Je sortais, je buvais toute la nuit et le lendemain je travaillais. J'avais assez de santé pour continuer tant bien que mal. » En 1927, le beau-père se retire et les associés mettent Bucky à la porte. Debout au bord du lac Michigan, au moment où il va sauter, Bucky se dit : « Tu n'as pas le droit de te supprimer, tu ne t'appartiens pas. Tu appartiens à l'univers. Toi et tous les hommes, nous sommes ici bas pour servir et aider les autres hommes ».

Il prend alors la décision de ne plus ouvrir la bouche avant d'avoir trouver les raisons de sa déchéance et de s'en sortir. Pendant plus d'un an, Bucky, Anna et leur fille Allégra vécurent sans voir personne dans une pièce unique des bas-fonds de Chicago.

Penché sur l'univers, Bucky y discerne la main de Dieu. Il comprend surtout que toute chose n'est pas matière mais structure. Les découvertes de l'époque sur l'atome finissent de le persuader de la justesse de son analyse.

Fuller applique le résultat de ses réflexions au domaine qu'il connait le mieux, celui de la construction. Il décide d'utiliser au maximum les possibilités et les matériaux nouveaux que la technologie de l'aviation avait mis en évidence.

Un bain au canon à brouillard

Premier projet : un immeuble d'habitation dont les étages se fixent sur un mât central. La mise en place devait se faire de la façon suivante : un dirigeable transportait tous les éléments du futur immeuble et lançait une bombe sur l'endroit choisi pour l'implantation. On fixait alors le mât dans le trou ainsi pratiqué qu'il suffisait de remplir de béton. Cette invention ne retint pas l'attention des spécialistes.

Second projet : il date de 1927. Il est resté célèbre et fait encore figure d'avant-garde. Il s'agissait d'une maison individuelle dont les éléments étaient **suspendus** à un mât central.

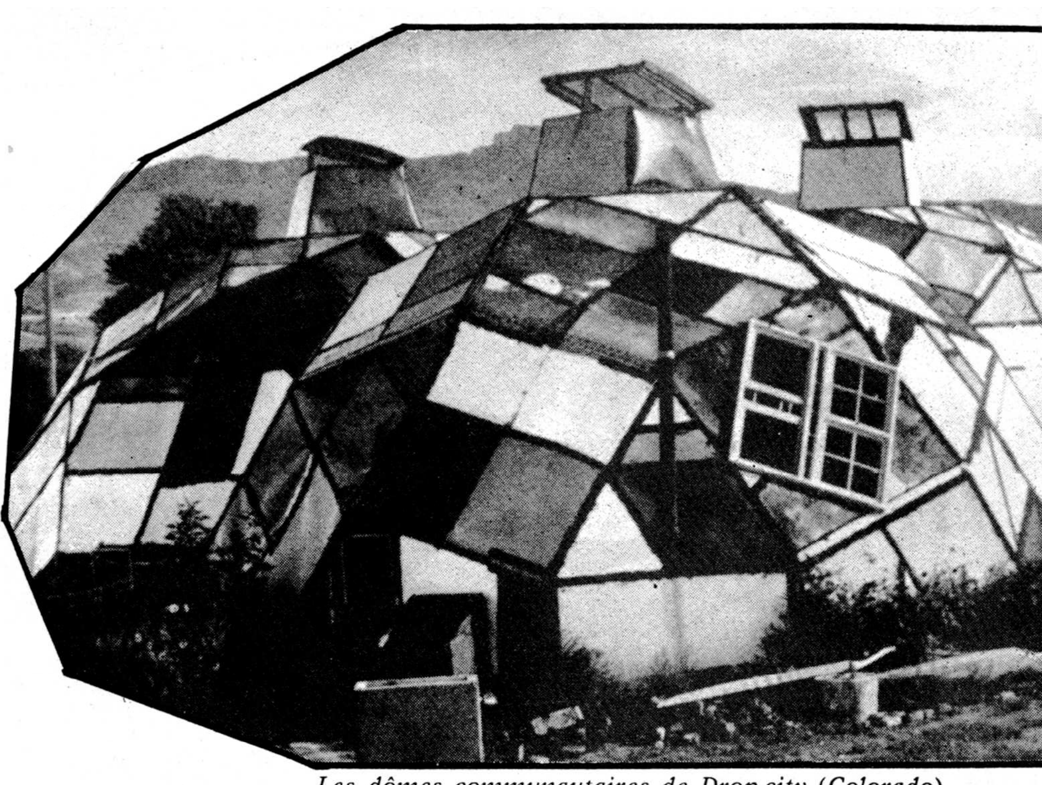
Véritable « machine à habiter », cette maison comportait des caractéristiques assez invraisemblables, mais toutes réalisables. Elle pouvait être facilement démontée et remontée dans un autre endroit selon les désirs de son propriétaire ; il fallait pour cela que la maison soit totalement indépendante de tout branchement d'égoût et que les besoins en eau soient réduits au minimum. C'est ainsi qu'on pouvait obtenir un bain en dix minutes à partir d'un seul litre d'eau, au moyen d'une invention que Fuller a baptisée « le canon à brouillard ». Les sanitaires comportaient un dispositif fonctionnant à sec : des bactéries éliminaient les déchets. Un mécanisme placé dans le mât assurait l'air conditionné.

Le mouvement architectural européen des années vingt — Le Corbusier et Le Bauhaus — se préoccupaient avant tout d'esthétisme. Le souci de Fuller représente une démarche inverse : le prix de revient d'abord. On n'a toujours pas fait moins cher que le Fuller 4 D (la maison en quatre dimensions avec son mât central). Il n'y eut qu'un seul client : la Marshall Field Company, qui acheta le brevet et exposa son mobilier dans la « maison » de Bucky. Celle-ci fut nommée Dymaxion-House — dynamisme et maximum d'efficacité.

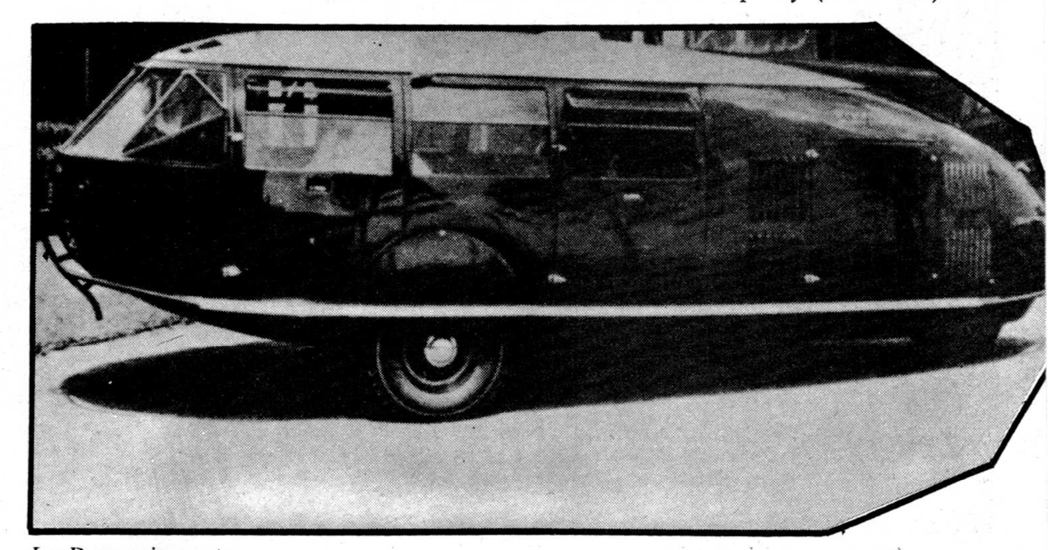
Rejeté de la construction, Fuller s'attaque à l'automobile. En 1933, reprenant une fois de plus les principes et les matériaux utilisés dans l'aviation, Bucky réalise un véritable prototype : la Dimaxion car, conçue et construite comme un fuselage d'avion avec une carrosserie en aluminium et un chassis en chrome-molybdène. La direction sur les deux roues avant et la propulsion par une roue unique à l'arrière assurent un rayon de braquage très réduit et une grande facilité de manœuvre.

Fuller installa l'air conditionné à l'intérieur. La forme du véhicule — une goutte d'eau qui s'allonge à l'envers — assurait son aérodynamisme. Avec un moteur Ford de série, la Dymaxion car atteignait deux cents kilomètres heure.

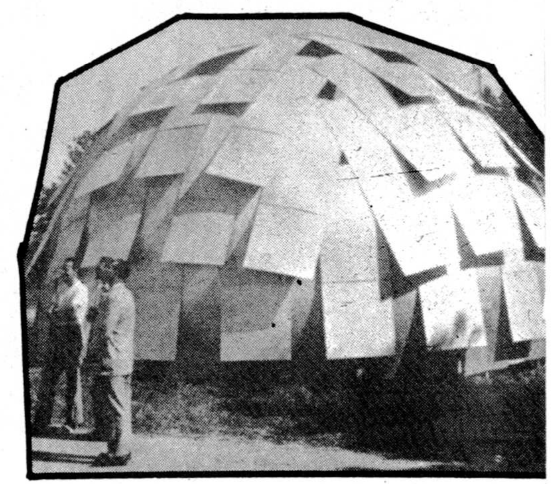
La plaisanterie ne fut pas du goût des industriels américains qui n'autorisèrent pas Fuller à l'exposer au salon annuel de l'automobile de Manhattan. Ne s'estimant pas battu pour autant, Bucky tournait autour des bâtiments du salon au volant de son étrange véhicule. Un groupe de visiteurs anglais parut s'intéresser vivement à l'engin et à ses caractéristiques. Lors d'un essai en ville, le prototype fut embouti par une voiture. L'Anglais qui se trouvait au volant du Dimaxion car fut tué sur le coup. Avant l'arrivée des reporters, comme par hasard, la voiture adverse, qui appartenait à un personnage officiel de Chicago, fut rapidement enlevée. Dans les manchettes des journaux du



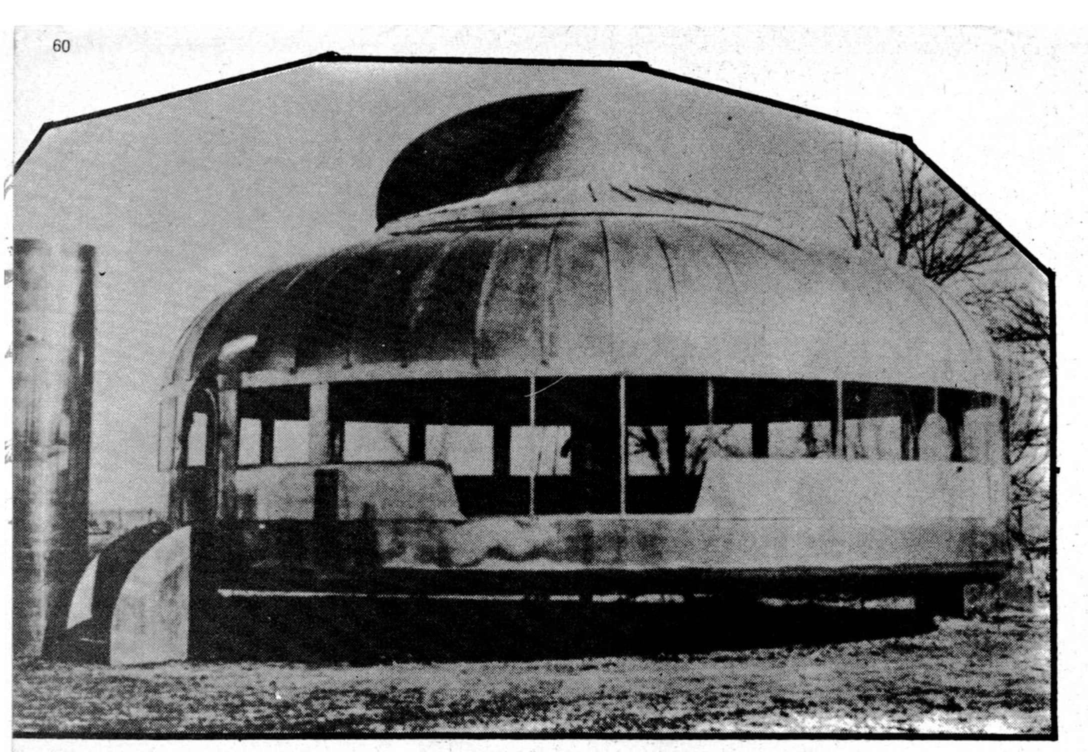
Les dômes communautaires de Drop-city (Colorado)



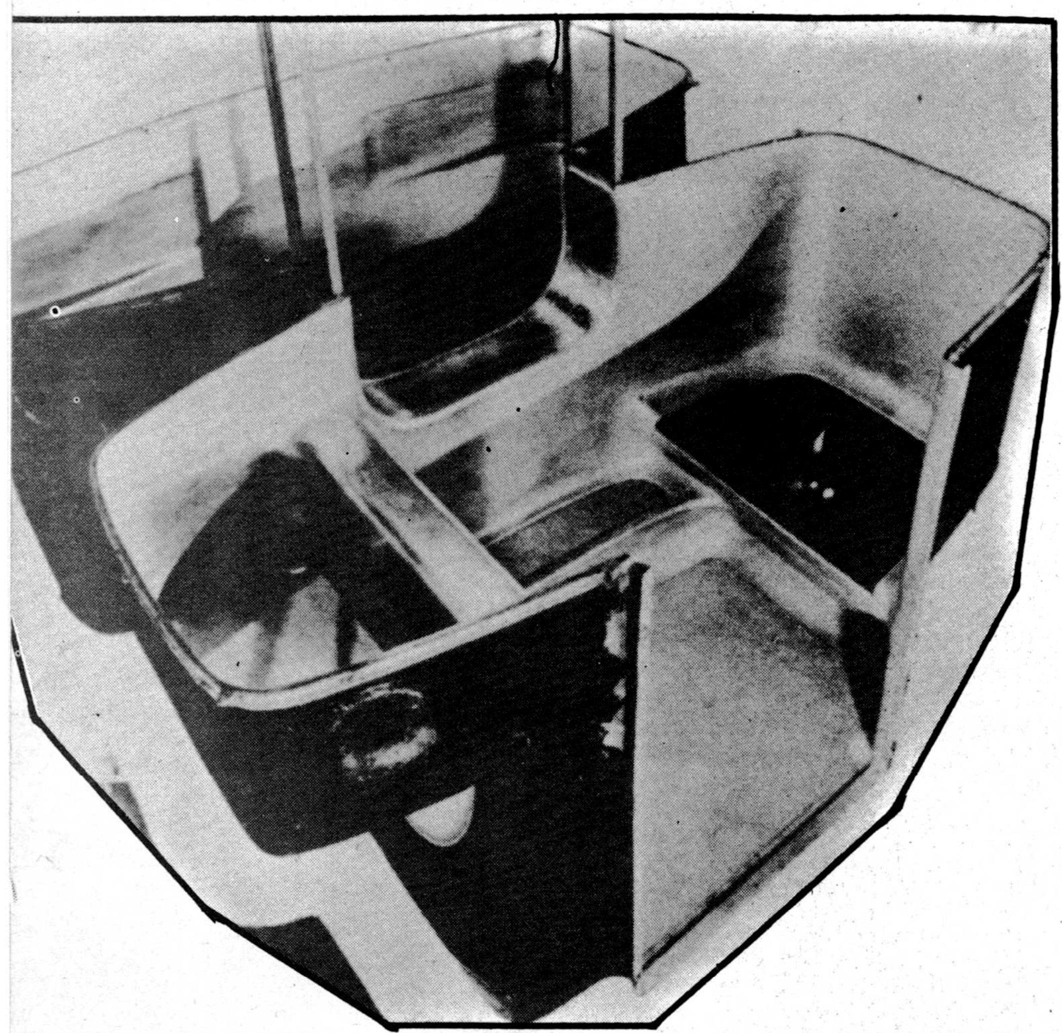
La Dymaxion car



Une structure pomme de pin



Maison et baignoire mal-aimées par les industries et les plombiers



soir on pouvait lire : « la voiture à trois roues a tué son conducteur ». Ainsi s'acheva l'histoire du Dimaxion car.

Après l'échec de la voiture populaire vint la défaite de la baignoire pour tous. La Dimaxion bath room était un prototype de salle de bain étudié dans les laboratoires expérimentaux de la Phelp Dodge Corp. Son prix était dérisoire et son installation d'une grande facilité. Le prototype achevé la Phelp Dodge Corp se désintéressa de la fabrication en série sous la pression du syndicat des plombiers. Une douzaine d'amis de Fuller installèrent une Dimaxion bath room chez eux. « C'est une preuve de l'inertie générale qui règne dans les milieux de la construction », conclut Bucky.

L'échec ne transforme par la mentalité de Fuller qui se moque toujours de l'argent. Anne, sa femme, est devenue prévoyante. « Lady Anne, Lady Anne garde le café au chaud — Bucky a trouvé six pence, il est parti acheté un yacht », chante son frère pour le vingt-cinquième anniversaire de leur mariage.

Bucky est mort, vive monsieur Fuller

Vient la deuxième mondiale. Le Bucky farfelu fait place à un homme sérieux : il joue le jeu d'une société qu'il récusait jusqu'ici. Il renonce à l'alcool et au tabac : « Je bois beaucoup, mais je trouve logique que si je parle de mes inventions et que je bois en même temps, les gens pensent avec raison que tout ce que je dis n'est qu'un tas d'absurdités. La guerre est quelque chose de sérieux et je tiens à être pris au sérieux. Aussi, j'arrête de boire et de fumer. »

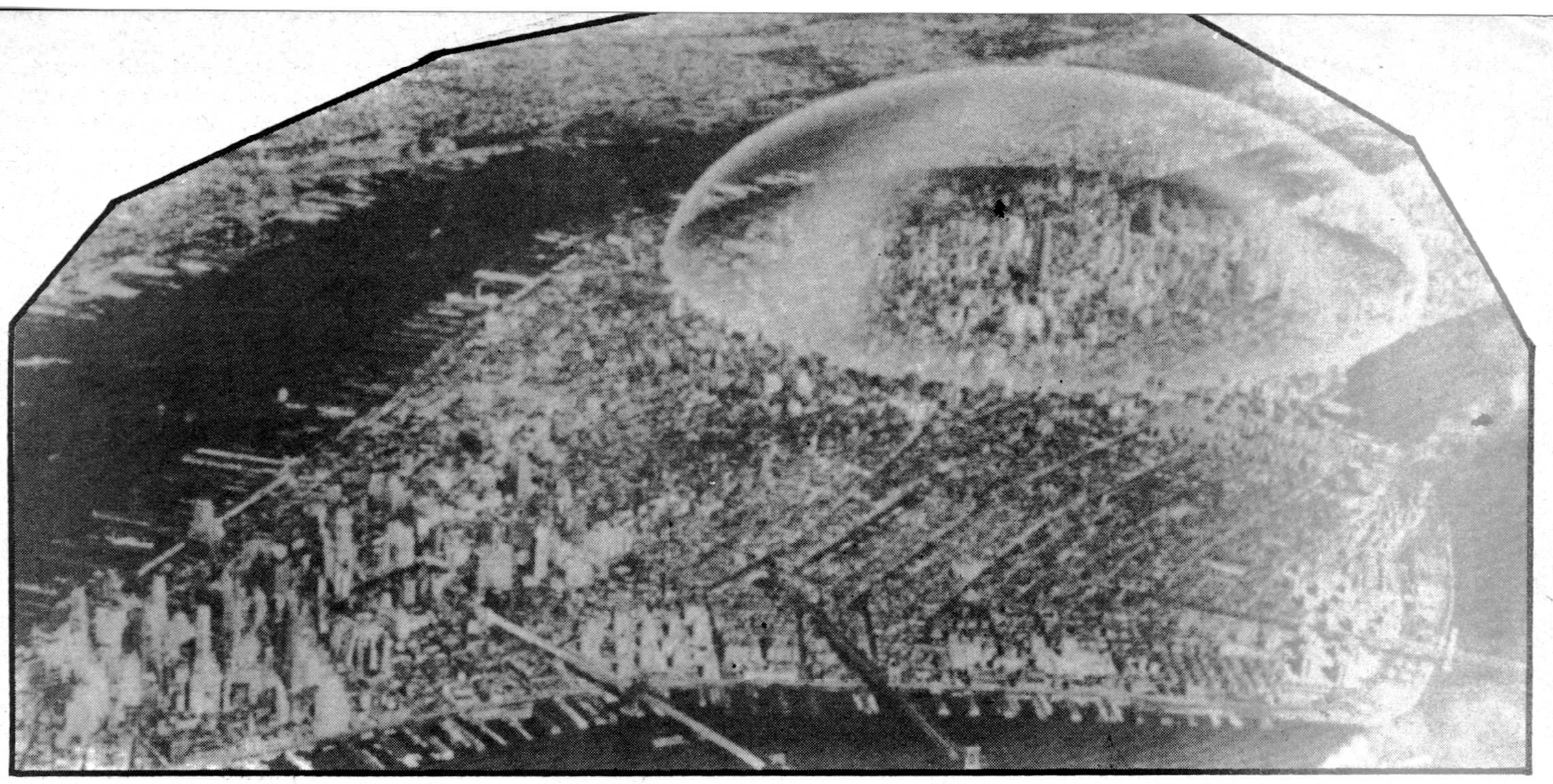
Bucky s'est métarmophosé en adulte conscient de ses devoirs et de ses responsabilités. Triste évolution, surtout à cet âge. Personne n'a plus jamais vu Fuller boire ou fumer : on espère qu'il le fait en cachette, qu'il a sur lui un flasque de whisky et des cigares tout plats que lorsqu'il ne peut plus tenir il se précipite vers les premières latrines venues, qu'il décapsule la bouteille, la boit avec des bruits de gorge qui ne sont que des râles, que la bouteille lui tombe des mains lorsqu'il essaye d'allumer un cigare dont il tire goulûment de grosses bouffées, qu'il sort tout rouge et confus. Bucky est mort : vive monsieur Buckminster Fuller.

Pour la première fois de sa vie, monsieur Fuller a une situation stable et un poste important : commandant en chef du secteur engeenering du service économique du ministère de la Guerre. En récompense de ses capacités et de sa parfaite tenue au bureau, il est nommé adjoint direct du responsable du service de l'économie extérieur.

Monsieur Fuller est enfin opérationnel. Ses projets sont utiles à la patrie. Du Pacifique au golfe persique, ses silos industrialisés préservent le grain qui nourrit le soldat américain en guerre.

A la faveur de ce succès, Fuller rechute : Bucky réapparait pour réaliser un prototype de maisons économiques en tôle ondulée. On lui signifia sèchement que son devoir était de servir son pays et que le métal était réservé aux usages militaires. Punition : la nouvelle invention est expédiée à son tour dans le golfe persique où elle sert toujours d'abri aux techniciens des radars.

La guerre prend fin. Fuller n'a pas encore conçu un projet qui allie les possibilités économiques et techniques sans bouleverser un secteur industriel bien gardé. Pour réussir, il ne faut déranger personne et contenter tout le monde. Soudain, une lueur : la découverte d'une structure multidimentionnelle qui peut se réaliser dans n'importe quel matériau. C'est en 1954 la naissance du « dôme géo-



Le climatron en place sur une ville

désique ». Fuller en dépose le brevet sous le numéro 2 682 235. Associé avec les bureaux d'études « Géométrics » et « Synergetics Inc. », il va répandre son œuvre dans le monde entier : plus de cinq mille exemplaires de taille variables dans cinquante pays. Le plus grand, celui de l'Union Tank Car, fut construit à Bâton Rouge, Louisiane. Il mesure cent seize mètres de diamètre et soixante-treize mètres de haut.

L'armée et les services de propagande américains sont les principaux utilisateurs du dôme géodésique. Les militaires y abritent surtout leurs radars, ceux de la Dew Line en particulier, qui forment un bouclier de détection sur plus de quatre mille cinq cents kilomètres. Les services de propagande américains apprécient les qualités de transport par élément et le montage facile de ces structures qui conviennent parfaitement à leurs structures itinérantes dans ce qu'ils appellent le Tiers Monde.

Fournisseur de l'armée, Fuller continue ses recherches « sociales ». La coupole Géospace, mise au point par la Monsanto Chemical Corp., sert d'abri d'urgence dans les pays sinistrés. Fuller y voit également un moyen de résoudre la pénurie la plus élémentaire de logements. Malheureusement, le matériau de cette petite coupole — alliage de carton et de mousse plastique — n'est pas fabriqué en grande série. Fuller se heurte à nouveau aux problèmes économiques. Pour y remédier et réaliser l'abri le plus vaste pour le moindre prix, il conçoit divers dômes dans les matériaux les moins chers. Ainsi une structure « pomme de pin » en contre-plaqué standard plastifié que maintiennent des boulons. Les ouvertures sont faites de feuilles de plastique transparentes. L' « indhlu » — en aluminium ondulé — sert également d'habitation d'urgence. Certains villages hippies l'ont adopté. Sa forme rappelle les tentes et les igloos, elle convient parfaitement à la vie communautaire.

C'est une illustration des théories de Mac Luhan : création d'un « espace acoustique » qui module une vie complexe et kaléidoscopique, à l'inverse de l' « espace visuel », continu, linéaire et uniforme. Bricolage et utopie ne font pas forcément bon mariage. Les dômes fabriqués pour les hippies s'envolent parfois l'hiver, telles de hardies montgolfières, quand l'usager frileux pousse un peu trop le chauffage.

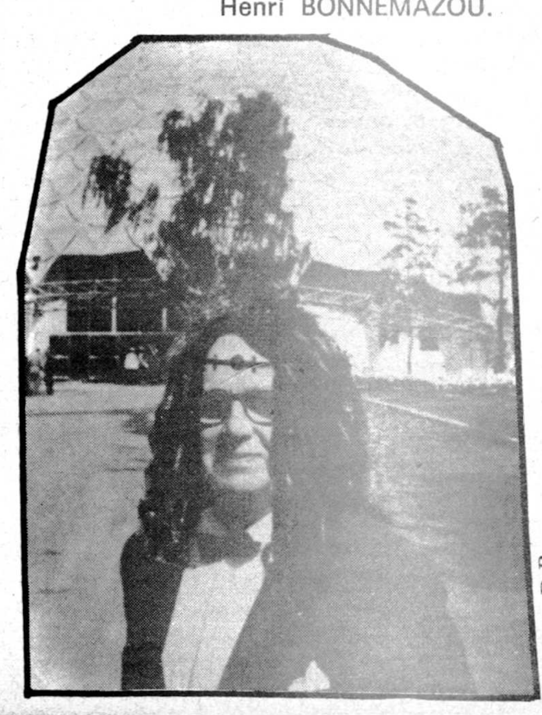
Manhattan sous sa cloche

Les théories de M. Fuller semblent un peu mieux ancrées. Le dôme géodésique se prête à de multiples expériences. Le « climatron », réalisé en 1960, est un dôme géodésique transparent qui intègre les mécaniques modernes de contrôle des conditions climatiques. « Les derniers modèles d'hélicoptères construits pour le Vietnam pourraient soulever et transporter à cent kilomètres-heure des dômes d'une dimension suffisante pour couvrir un terrain de football américain », dit Fuller. En 1975, on pourrra de la même façon couvrir d'un seul coup de petites villes.

Il est dès maintenant possible, moyenant un certain nombre d'hélicoptères, de transporter des éléments qui, assemblés, formeront un dôme géodésique suffisamment vaste pour couvrir une grande ville. Ce dôme agira tel un nuage contrôlable, apportant à volonté l'obscurité ou le soleil, éliminant la pluie, la neige et les orages, en même temps que les fumées et les retombées des poussières extérieures. La température intérieure pourra y être constante : « il sera possible de créer une atmosphère semi-tropicale qui permettra aux hommes de vivre dans les jardins ou sur les terrasses des gratte-ciel. » Fuller propose derechef de couvrir Manhattan d'un dôme géodésique.

Reste l'équivoque : Fuller veut détruire les idéologies politiques américaines tout en défendant les méthodes économiques des Etats-Unis. Il dit : « Les U.S.A. doivent développer les techniques de production de masse, d'achat de masse et de financement de masse comme des contributions fondamentales à l'évolution du monde entier. » Partage des richesses, économie des matières premières, primauté de la technique sur la politique, développement de la technologie au bénéfice de tous : voilà M. Fuller admiré des hippies et des conservateurs, génial et inachevé. Les échecs de Bucky, les réussites de Fuller, c'est à l'Amérique de Nixon que nous les devons.

Henri BONNEMAZOU.



Photos D.R.

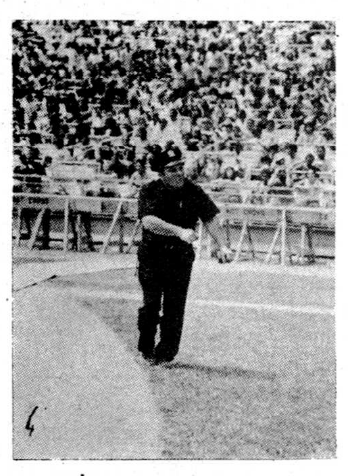
MOZIK



Atahualpa Yupanqui
Le chant du monde

Un troisième disque du poète-chanteur-guitariste argentin est sorti récemment au **Chant du monde.** Mi Basque mi Indien, Atahualpa Yupanqui est né au début du siècle dans la province de Buenos-Aires. Il a parcouru l'Argentine, exercé tous les métiers. S'accompagnant avec virtuosité, il chante d'une voix un peu rauque, sans chercher d'effets, avec des mots quotidiens. Il chante « ceux qui luttent pour gagner un morceau de pain », la souffrance des mineurs, des bûcherons et des ouvriers agricoles, leur révolte, leurs rêves de fraternité. Il se fait parfois caustique pour s'en prendre au Poète — « qui à tant regarder la lune ne sait plus rien regarder » — ou au peintre :

La série des trois albums a obtenu le grand prix du disque de l'académie Charles Cros : récompense méritée.



« Levez-vous, serrez-vous la main.

Vous vous sentez mieux n'est-ce pas ?

Qu'importe l'âge, les cheveux,

la profession, la race, la nationalité :

nous sommes ici pour faire la paix. »

Lancée de façon incantatoire par Peter Yarrow, cette petite phrase résumait l'objectif de Peace Incorporated qui organisait le Festival pop d'été Paix.

Mis en œuvre le 5 août dernier — vingt-cinquième anniversaire d'Hiroshima — pour promouvoir les élections nationales des candidats de la paix au Sénat et au congrès des Etats-Unis, le Festival devait, par le désintéressement des participants, alimenter les caisses du mouvement. Grandeur et décadence des festivals : Shea Stadium, avec ses soixante-dix mille places de gradins n'accueillait que vingt mille spectateurs.

Peut-être le prix des places — 30 F minimum — y était-il pour quelque chose, malgré une affiche prestigieuse qui réunissait entre autres, Country Joe, Creedence Clearwater, la troupe de Hair, Richie Havens, les Mother Earth, Tom Paxton, les Sha Na Na, Miles Davis, Paul Simon, Dionne Warwick, Janis Joplin et Johnny Winter. Autant dire qu'il y en avait pour tous les goûts. Même pour ceux qui aiment les tons de bleu, du pâle au marine foncé : le Stadium était ceinturé de l'extérieur comme de l'intérieur par d'importantes forces de police, qu'elles soient régulières ou supplétives. La pop music serait-elle encore subversive ?

Quelques excellentes performances : les irrésistibles Sha Na Na ; Janis Joplin qui, ivre-morte au vestiaire, redevint sur scène égale à elle-même ; Tracy Nelson, la minuscule chanteuse des Mother Earth avec sa voix colossale. De même Poco, qui « n'a pas l'habitude de se lever si tôt, mais pour la paix... et de toutes façons, le soleil brille ! » G. de B.

Maeght

Plus tard eurent lieu les concerts de Maeght.

Milford Graves, en dernière minute, refusa de venir, vu que le cachet que lui proposait Maeght était nettement insuffisant. Je crois que le même problème se posa pour Albert Ayler qui lui vint malgré tout, mais qui, au lieu d'amener certains musiciens que l'on aurait aimé entendre à ses côtés (Stafford Jones, Bill Fohwell, Martin Patillo, etc.) engagea des musiciens de second plan qu'il paya évidemment moins cher que s'il avait pu amener ses propres éléments.

Avant toute chose, je dirais qu'Albert Ayler, lui-même, fut magnifique, fantastique, incroyable... Albert un des plus grands saxophonistes et un très grand compositeur. Je retrouvais avec plaisir les « Ghosts », « Spirits Rejoice », etc., de l'Albert de la grande époque.

Quelques jours plus tard, autre choc, Sun Ra et de l'Intergalactic Research Arkestra. A part quelques privilégiés qui l'avaient entendu aux USA, ce fut pour la plupart une révélation. Sur le plan scénique, c'est en fait quelque chose. Sun Ra lui-même joua de deux différentes orgues, du piano, et utilisa également un mini-Moog Synthetizer spécialement conçu pour lui. Autour de lui, 17 personnes dont Kiane Zawadi (trompette), Akk Eban Tal (trompette bugle cor), Absholom Ben Shlomo (alto flute, clarinette), Roshid Salim (percussion)...

Ces concerts étaient magnifiquement mis en scène. Sur les parois de la structure gonflable (qui était vraiment l'endroit idéal pour ces concerts), des projections de films et de dispositives contribuèrent à amener les spectateurs dans un climat, un état d'esprit que Sun Ra voulait qu'ils acquièrent. C'est l'un des secrets de la réussite de Sun Ra. Tout comme l'Art Ensemble of Chicago, chaque concert est, pourrait-on dire, un spectacle d'art total, où l'on trouve, hormis la musique, de la danse, de la poésie, du mime, etc.

Musicalement, on retiendra les solos ahurissants de Sun Ra lui-même, ainsi que les solos de divers éléments de la section d'arches (M. Allen, D. Davis, R. Cunnings, J. Gihmore, P. Patrick). D'intéressants duos entre les deux altos Allen et Davis, ou entre les deux barytons Patrick et Thompson me comblèrent également. Et surtout, lorsqu'il arrivait à émerger de la masse sonore, le fantastique Alan Silva, autant à l'aise sur l'un ou l'autre de ses instruments.

Claude Delcloo

Un été Free
Antibes

Nous arrivâmes juste à temps pour voir le début de la seconde journée avec le quintet de Michel Portal.

Ce fut une première unique, Michel Portal dont on connaît la classe, était entouré de quatre musiciens tout aussi talentueux que lui, le trombone anglais Malcolm Griffith, le bassiste-violoncelliste Kent Carter, le bassiste Barre Phillips et le batteur Jacques Tollot. Le passage fut excellent entièrement improvisé du début à la fin. Peut-être un petit reproche à formuler : un léger manque de cohésion, tout à fait normal si l'on considère que ce groupe n'avait jamais répété ensemble.

John Surman fut le gros morceau du Festival. Cette formation, complétée par le bassiste Barre Phillips et le batteur Stu Martin, a atteint maintenant un degré de perfection tel qu'il me semble impossible qu'ils puissent aller plus loin dans la même voie. S'ils veulent continuer, ne pas rester sur leur acquis, il leur faudra briser cette belle machine qui tourne si bien. Toujours est-il que j'en reste pantois. Le trio de John Surman est une des meilleures formations quil y ait au monde, assimilable à ce titre aux groupes de Miles Davis, Cecil Taylor,

Les Doors - Absolutely live Elektra

Les grandes cérémonies des Doors. Le chanteur Jim Morrisson, grand symbole sexuel, l'un des seuls qui fassent encore hurler les jeunes filles. Les portes s'ouvrent en grinçant très fort sur un avenir inconnu et sensuel. Le double album des Doors enregistré en concert a valeur de document.

Sur scène, et depuis quelques mois, les Doors tissent une atmosphère plus violente que celles de leurs premiers disques. Le rythme et le théâtre l'emportent sur l'ésothérisme qui marquait leurs premiers albums. A l'écoute d'«Absolutely Live», il manquait l'appoint de l'image et la chaleur de la foule. Les deux premiers disques des Doors, « Strange days » et « les Doors », fournissent encore la meilleure introduction à leur univers.

J.V.

Grateful Dead 2 albums Live Dead 2 x 30 cm Workingman's dead (Vogue)

Octobre 1966. Le premier grand Love-in au Golden Gate Park. Des milliers de spectateurs découvrent une série de groupes inconnus, dont le Grate-ful Dead. C'est l'époque du Fillmore Auditorium, des affiches délirantes, de l'Avalon Balroom, de la station de radio KMPX. Le Grate-ful Dead est le groupe le plus « hip », le seul à s'obstiner à refuser le commerce, à vivre en communauté, à laisser la porte ouverte aux « freaks ».

Il annexe le patrimoine musical ou folklorique américain — blues, jazz, rock, country, folk — en se moquant de l'efficacité, recherchant au contraire un son lancinant, une ballade envoûtante que rendent étranges et seconds les effets acoustiques et la brisure des sonorités. C'est la découverte d'une musique droguée, propre aux vertiges, une frénésie subtile. Le double album « Live » illustre cette période. L'évolution du mouvement hippie, sa radicalisation avec la montée du Black Panther Party, l'extension de la guerre au Vietnam entraînent la politisation du groupe qui se produira gratuitement aux cours des manifestations. La répression les atteint : nombreux procès pour « drogue ». » Workingman's dead » est enregistré dans une période difficile : problèmes avec le manager (après son départ, ils s'aperçoivent qu'il les a pillés), ennuis avec la police à la Nouvelle Orléans. Impossible pour eux de produire dans ces circonstances une musique élaborée. « Workingman's death », très country, avec une prolifération de rythmes sur une pulsation régulière, des chansons narratives, devient langage direct. Il se vendra mieux que les précédents, leur permettant ainsi de parer au plus pressé et d'atteindre un public plus large.

A la manière du Jefferson Airplane, ils se produisent sous des noms d'emprunt tels « Bobby Ace and the Cards from the Bottom » pour jouer de la country-music and « The heart-beats » pour faire du vieux rock. Pour le « Dead » l'aventure reste entière. Ils participèrent du 29 juin au 3 juillet au Festival Express. *Festival peu banal puisque itinérant : un train parti de Toronto et qui traverse le Canada. Avec eux de nombreux groupes, comme celui de Janis Joplin, de Charlebois, etc. L'aventure enivrante au début, un train filant dans la campagne et livré à la musique, va rapidement se transformer en catastrophe financière : un déficit de 350.000 dollars. Malgré la publicité, il y eut peu de spectateurs, le public ayant confondu avec le festival de la paix de John Lennon. Mais plus intéressantes furent les réactions passionnelles provoquées par le train et l'attitude des Dead. En effet, l'intervention des militants du M4M (mouvement du 4 mai), mouvement gauchiste qui demandait la gratuité du festival, entraîna des incidents et des bagarres à Toronto. Jerry Garcia et ses amis décidèrent de se produire gratuitement devant 40.000 personnes dans un park de la ville. Plus que jamais, le Grateful dead semble être plongé au cœur des bouleversements qui secouent le continent américain. « Live Dead » et « Workingamn's dead » en sont des témoignages musicaux.*

P.T.

Mothers of Invention Weasels Ripped my flesh (MS 2028) Vogue

Lors de la dissolution des « Mothers of Invention », il y a quelques mois, F. Zappa annonçait la sortie fractionnée d'une douzaine d'enregistrements. Le premier fut « Weeny Burnt Sandwich », suite de morceaux « live » et de « travaux » en studio. « Weasels ripped my flesh », de la même façon restitue les différents aspects d'une étonnante aventure musicale qui va de 1967 à 1969. Le montage ne provoque aucun cal s'inscrivant comme une heurt, chaque instant musi-progression logique. Mais l'œuvre est variée, placée tour à tour à la limite des fureurs du free-jazz, des effets acoustiques de la musique dite contemporaine, avec toujours présent le blues, la guitare-pédale Wah-Wah et la nécessaire dérision. Merveilleuse intelligence des formes musicales contemporaines : loin d'être un amalgame d'une suite d'influence, c'est une œuvre différente qui se crée puisqu'elle lie savamment les ressources, les recherches, les sonorités de tous ceux qui travaillent sans se reconnaître. Si l'on retrouve Eric Dolphy, Ligeti, Varese ou Coltrane, c'est avant tout l'envoûtement du son zappien. Zappa a aujourd'hui reconstitué son groupe. Seul, des musiciens de la première époque, Ian Underwood y joue encore. Aussi retrouve-t-on avec joie deux musiciens qui représentent peut-être deux des plus fortes personnalités musicales apparues ces dernières années et dont nous devons la découverte à ce génial chercheur de talent qu'est Zappa : le violoniste Don « Sugar Cane Harris » qui Mayall et l'organiste, pianiste et électro-acousticien Don Preston, une des grandes figures de la musique contemporaine. P.T.

Hot Tuna (4353) R.C.A.

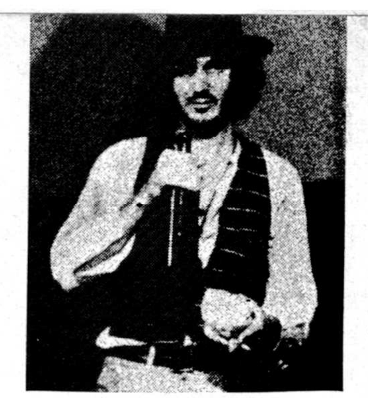
Avoir le besoin de s'exprimer différemment, de s'essayer à des accords nouveaux, tel est le désir qu'ont eu certains musiciens du Jefferson Airplane. Loin des guitares électriques, des effets psychédéliques qui soutiennent le chant de Grace Slick, ils tentent de retrouver ici avec une guitare acoustique, un harmonica et une basse, les sensations premières du blues, une certaine vérité du son, une pureté plus immédiate, plus directe.

P.T.

Eric Clapton (238121) Polydor

Clapton devenu leader invite ses amis à fêter le blues et le rythm and blues, musiques auxquelles ils doivent tout. Ses amis ont nom Delaney and Bonnie, Leon Russel et bien d'autres encore. En bon hôte, il s'efface et les laisse s'exprimer, ponctuant simplement les échanges de quelques interventions. De bons instants, une chaleur communicative. Quelques tentatives de construction du discours musical sont à retenir, l'introduction des voix et des chœurs très gospels mais aucune musique différente n'apparaît. Elle est là simplement, patrimoil'on essaie de célébrer mais ne que l'on respecte et que que l'on arrive jamais à transcender. Le jeu enthousiaste et incisif de Clapton à la guitare soutient le rythme mais ne s'impose jamais. Encore une preuve que l'on peut être un grand guitariste, habile et ouvert, sans pour autant être capable de créer une œuvre.

P. Inconnu



Higelin-Areski (Saravah)

Un jour dans la rue, le chanteur Pierre Barouh s'emporte : « Assez de pop anglo-saxon, c'est une imposture, nous voulons du pop français, en accord avec notre sensibilité... » Depuis trois ans, Pierre Barouh rôde dans l'ombre une authentique musique pop française. A cette nuance près qu'elle n'est pas encore populaire. Aujourd'hui, elle le mérite. Higelin-Areski, les mots réhabilités, l'association d'un talent de chanteur et d'un génie de la percussion. Une intervention continue, un appel original à l'Orient ou à l'Afrique. J.V.

Blood Sweat and Tears 3 C.B.S.

Les Blood Sweeat and Tears ont la tête gonflée. Ils s'essaient à la grande musique : voilà qu'ils produisent de la musique de casino. Dommage. Leurs premiers albums avaient laissé entrevoir que le pop pouvait gagner à s'inspirer du jazz. Ils n'en retiennent que la sauce, des arrangements à la Glenn Miller, le chef d'orchestre favori des soldats américains pendant la guerre de 40. Ils n'ont pas voulu se souvenir des grands cris du Free ou du lyrisme de Coltrane.

Comme celle du Chicago, la machine tourne à merveille, un peu trop bien. Comme Chicago, Blood Sweat and Tears finissent par tourner en rond. J.V.

Donovan - Open Road Epic

Lui, au moins, n'a pas peur de changer de style. Donovan, le baladin angais, passe au « celtic rock » avec bonheur, sans pour autant délaisser la délicatesse pour les grands fracas électriques. L'électronique et la machine viennent juste appuyer les mouettes, la mer, la guitare sèche effleurée du bout des ongles, la complainte du barde. J.V.



livres

Le désordre s'installe :
Lexique succint de l'érotisme
Eric Losfeld.
Collection « Le désordre ».
80 p. (5 F).

Ce lexique a déjà été publié, en 1959, dans le catalogue de l'exposition Internationale du Surréalisme *Eros*, Galerie Daniel Cordier. Il inaugure une nouvelle collection de textes surréalistes, *Le désordre*, dirigée par Jean Schuster. Ces plaquettes illustrées, d'un prix modique, sont destinées à mettre à la portée de chacun des textes rares ou trop peu connus. Parmi les livres annoncés : *Les rouilles encagées* (Benjamin Péret), ouvrage illustré par Yves Tanguy, *J'étais cigare* (Arthur Cravan), et les admirables *Lettres de guerre* de Jacques Vaché.

Sollers sort de l'underground :
Une curieuse solitude
par Philippe Sollers.
Le livre de poche, N° 2761.
159 p.

On peut être supris : Sollers dans une collection de poche. On l'imagine plutôt bienheureux à l'idée de ne pas mettre le nez au dehors de son laboratoire-à-mots.

Pour poches revolver :

Les textes majeurs d'André Breton sont désormais accessibles à tous, depuis *Nadja* (Le livre de poche), *Arcane* 17 (10/18), les *Manifestes* (Idées, Gallimard), différents recueils de poésie (deux volumes chez Gallimard : *Clair de terre* et *Signe ascendant*) jusqu'à trois récentes parutions : *l'Anthologie de l'humour noir* (Livre de poche), *Les pas perdus* (Idées) et *Point du jour* (Idées). Ceux qui ne connaissent aucun de ces livres n'ont plus aucune excuse.

Beau masque
par Roger Vailland.

Avant de décrocher le portrait de Staline qui trônait au-dessus de sa cheminée, Roger Vailland écrivit sur la condition ouvrière comme aucun écrivain français depuis Zola ne l'avait fait. 325.000 *francs* était déjà paru en livre de poche il y a quelques années. C'est aujourd'hui le tour de *Beau masque*, communiste bon teint, c'est-à-dire sagement orthodoxe, ce qui heureusement n'enlève rien au talent de l'écrivain.

La basse-cour hexagonale :
Les coqs
par Michel Bernard.
André Balland. 165 p.

Les coqs portent leur crête à la boutonnière, le sang de nos pacifications nationales, quand nous allions libérer l'Indochine des Indochinois, prendre le vent dans les Aurès ou le maillot jaune au Tour de France. « Bref, ça fait beaucoup de bruit, une cacophonie, en somme ». Le pamphlet de Michel Bernard rêve en dehors des limites permises.

Un dandy de l'âge baroque :
Mandragore
Dans l'épouvante
L'apprenti sorcier
par Hans Heinz Ewers.
Christian Bourgois.
Collection «Dans l'épouvante».

Ewers est né en 1871. Sa vie, jusqu'à la première guerre mondiale, fut une suite de voyages à travers tous les continents dont il essaya de pénétrer les mystères.

Fille-garçon, *Mandragore* est l'être que chacun désire, se complaisant dans cette ambiguïté : cette inversion suprême apparaît comme le produit même de l'imagination baroque. Baroque par les thèmes, Ewers l'est aussi par son goût de la démesure. Son humour, caricatural, noir, oscille entre la monstruosité pure, *Le cœur des rois*, et le rire grinçant, *Le pays des fées*. La beauté est barbare. La clef de cet univers, ne faut-il pas la chercher dans l'existence même d'Ewers, angoissée, délirante, faite de magie et de sang ? Ewers, qui se lança logiquement dans l'aventure nazie, c'est l'apprenti-sorcier victime de ses créatures diaboliques.

artistes nécessiteux

Pour tous les jeunes Européens qui se font une gloire de dormir une fois par an sur une plage, Greenwich Village est le paradis, la ville des artistes où tout est permis. Ce qu'ils ignorent peut-être c'est que, le succès entraînant inévitablement les bonnes affaires, les prix ont considérablement augmentés. Les artistes, chassés d'un domaine qui ne leur était plus réservé, allèrent s'installer dans des locaux abandonnés de Little Italy et du Bowery, à leur tour menacés par la hausse des loyers et les « rénovations ».

Au carrefour de West, Bethune, Washington et Bank Streets, face à l'Hudson et aux installations portuaires, le National Council of Art et la Fondation Kaplan ont créé une unité d'habitation pour artistes en devenir : huit buildings entièrement rénovés dont les structures abritent plusieurs centaines d'appartements, des ateliers, des studios, des boutiques. A partir d'un schéma unitaire de base, l'architecte Richard Meier a su éviter la monotonie par des jeux de couleurs et d'orientation.

Peintres, sculpteurs, graveurs, photographes, cinéastes, architectes, designers, écrivains se trouvent ainsi réunis dans un ensemble étudié pour leurs besoins et augmenté de services collectifs indispensables à un prix accessible. C'est un privilège, mais pour déshérités moyens : les revenus des locataires ne doivent pas dépasser 4.675 F. par mois.

Gilles de Bure.



cinéma

Enquête sur un citoyen
d'Elio Petri.

Trancher la gorge de sa maîtresse en faisant l'amour, c'est rare. Le faire quand on est à la tête de la police, c'est surprenant. Contrôler ensuite l'enquête sur son propre crime, cela devient inconcevable.

Le montrer enfin dans un film paraît impossible. Pourtant cela a été réalisé. Il faut voir *Enquête sur un citoyen* d'Elio Petri qui par son rythme éblouissant, par l'interprétation de Gian Maria Volonte, coupe le souffle et donne aux Français — comme l'avait fait *Main basse sur la ville* de Rossi — une leçon de cinéma.

Domicile conjugal
de François Truffaut.

Il était une fois un grand cinéaste. Critique féroce devenu réalisateur, il fit de très beaux films suscitant l'enthousiasme comme *Jules et Jim* et des passions divergentes comme *La Peau douce*, *Farenheit* 451 ou *La sirène du Mississipi.*

Mais François Truffaut avait une obsession : se venger d'une humiliation de jeunesse. En son temps, son premier court métrage, *Les Mistons*, n'avait été retenu que par la seule « Pagode ». Aussi fut-il de plus en plus guidé par le désir de « sortir » dans les grandes salles commerciales, ce qui le conduisit à mettre son talent au service d'une facilité. S'il n'y prend garde, on risque bientôt de parler ainsi de François Truffaut.

Baisers volés était un film gentil, spirituel, brillant, avec un Jean-Pierre Léaud parfait. Il n'en restait pas grand chose. *Domicile conjugal*, qui lui fait suite, est un film agréable, drôle, étincelant avec un Jean-Pierre Léaud idéal. Il n'en reste rien. Que revienne le Truffaut d'antan.

Une passion
d'Ingmar Bergman

Un style sobre, sans fioritures, sans recours aux habituelles allégories, une écriture riche de sortilèges enfouis dans sa simplicité même. Au hasard du meurtre d'un oiseau, d'un accident d'auto avorté, d'un hurlement solitaire, du repas glacial d'un couple qui se brise, les personnages découvrent qu'ils ne sont que mensonges référence à un passé imaginaire. Ils ne seront jamais ni heureux ni vrais.

Il est sans doute difficile d'être plus pessimiste, et avec autant d'intelligence.

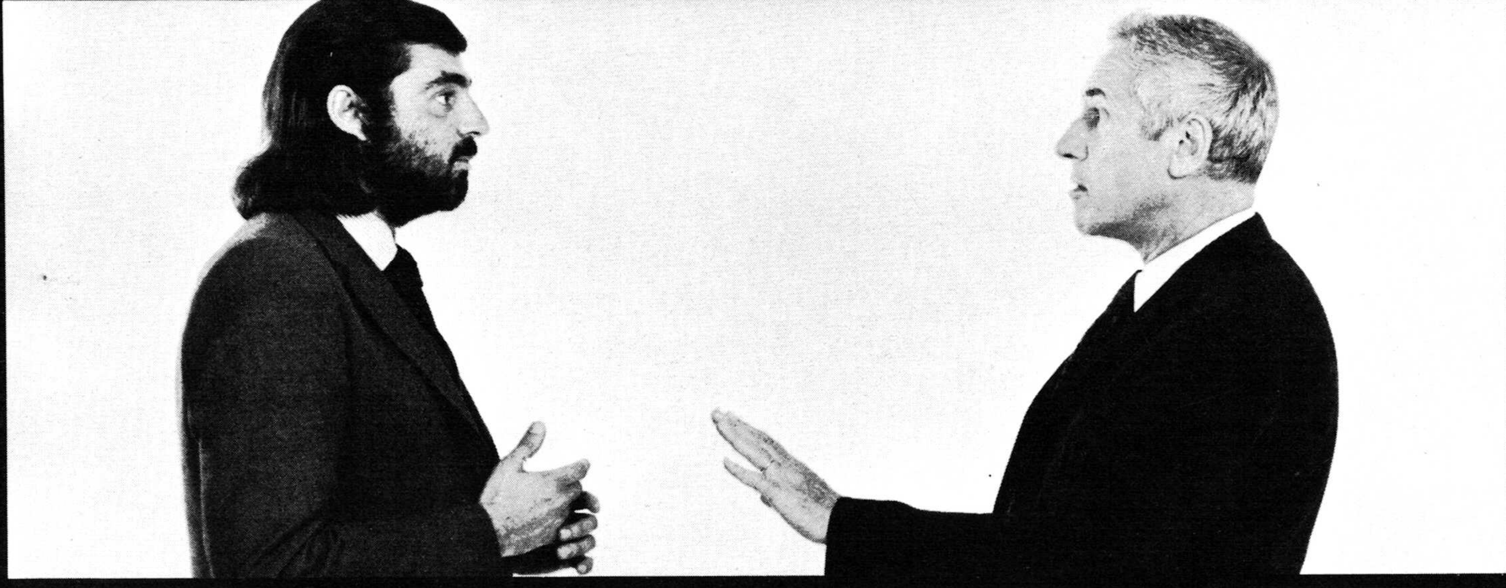
Quiet days in Clichy
de Thorgensen,
d'après l'ouvrage du même nom d'Henry Miller.

Quelle drôle d'idée d'avoir interdit ce gentil petit film danois. Quelques sexes dénudés (au repos faut-il préciser). Quelques mimiques qui donnent l'idée d'un accouplement hygiénique perpétré sous vos yeux. Mais en vérité, si obsession il y a, c'est celle de la nourriture. Pendant l'heure et demie du film, une seule envie : celle qui vous prend aux tripes, ne vous lâche pas d'une seconde : *manger*. D'ailleurs la seule séquence un peu enlevée se passe dans une baignoire entre le héros et quelques filles dénudées, en train de se faire arroser de vin, de mordre à belles dents de la cochonaille et de répandre dans l'eau toutes sortes de victuailles.

A part cela rien à raconter... Une gentille œuvrette de circonstance. Deux garçons à Paris, à Clichy, survivent avec un minimum d'argent : nous n'en saurions pas plus sur eux, s'il n'y avait une merveilleuse balade pornonarratrice de Country Joe.

Quand donc s'arrêtera cette éternelle errance pédestre, motocycliste, automobile sur fonds de villes embrumées, de canons, de plages, avec en premier plan, obsédante, une music pop prodigieuse qui devient le messaréel, l'image devenant un vague support dont les contenus seraient interchangeables.

FAITES LA RADIO PAS LA GUERRE





Le face à face des deux générations.

Leurs idées, la musique qu'ils aiment. De 19 h 30 à 21 h, chaque soir de semaine sur RTL

●● *Jean-Bernard Hebey (25 ans), grand spécialiste de la musique pop ; il a vécu aux Etats-Unis.*

●● *Gilbert Cesbron (57 ans), 4 enfants. Ecrivain : 30 livres. Le dernier est un cri du cœur : « Ce que je crois ».*

●● *Claire Gallois (24 ans), divorcée, 3 romans. Elle ressemble un peu au titre de son troisième roman : « Une fille cousue de fil blanc ».*

●● *Renée Massip (56 ans), mariée, journaliste, 7 romans. Prix Interallié 1963.*

ACTUEL

n° 1 nouvelle série mensuel octobre 1970 3 F



THE ROLLING STONES